

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Le Pirate.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES PAR DEFAUCONPRET.

PIERRE SIMPLE.	2 vol. in-8°.
JACOB FIDÈLE.	2 vol. in-8°.
JAPHET A LA RECHERCHE D'UN PÈRE.	2 vol. in-8°.
MONSIEUR LE MIDSHIPMAN AISÉ.	2 vol. in-8°.
RATTLIN LE MARIN.	2 vol. in-8°.
KING'S OWN, ou IL EST AU ROI.	2 vol. in-8°.
LE PIRATE ET LES TROIS CUTTERS, suivi de CLAIR-DE-LUNE.	2 vol. in-8°.
FRANCK MILDMAY, ou L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE.	2 vol. in-8°.
NEWTON FORSTER, ou LA MARINE MARCHANDE.	2 vol. in-8°.
SNARLEY YOW, ou LE CHIEN DIABLE.	2 vol. in-8°.
LE PACHA A MILLE ET UNE QUEUES.	2 vol. in-8°.
ARDENT TROUGHTON.	2 vol. in-8°.
LE VIEUX COMMODORE.	2 vol. in-8°.
LE MARIN A TERRE.	2 vol. in-8°.
LE VAISSEAU FANTOME.	2 vol. in-8°.
PAUVRE JACK.	2 vol. in-8°.
JOSEPH RUSHBROOK.	2 vol. in-8°.
PERCIVAL KEENE.	2 vol. in-8°.
LES AVENTURES DE M. VIOLETTE.	2 vol. in-8°.

Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

LE PIRATE

ET LES TROIS CUTTERS,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

II



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

30, RUE JACOB.

MDCCCXLV

LE PIRATE.

CHAPITRE XVI.

LES CAÏQUES.

Le petit groupe d'îles, nommées les Caïques, est situé à environ deux degrés au nord de Saint-Domingue. Ce sont presque les îles les plus avancées vers le midi d'une chaîne qui

s'étend jusqu'à celles de Bahama. La plupart de ces îles sont inhabitées, mais elles étaient autrefois le rendez-vous et le refuge des pirates, attendu que les récifs et les bancs de sable dont elles sont tout entourées, leur offraient un abri contre les vaisseaux de haut bord qui les poursuivaient. Les passages que présentait cette navigation dangereuse n'étaient guère connus que des pirates, et c'était pour eux une protection de plus. La plus grande des Caïques forme une courbe semblable à un fer à cheval ouvert vers le sud, et il s'y trouve un ancrage sûr et bien protégé, du côté du midi, quand on est une fois dans la baie. Mais avant d'y arriver, on rencontre des récifs de corail qui s'étendent à plus de quarante milles, et à travers lesquelles il est nécessaire de se diriger. Ce passage est extrêmement compliqué et difficile. Hawkhurst le connaissait parfaitement, et il avait toujours rempli les fonctions de pilote en cet endroit. On ne pouvait en cette occasion avoir recours à ses services, et Caïn, qui en connaissait moins bien toutes les sinuosités, eut besoin de prendre les plus grandes précautions pour y conduire son schooner.

Ces îles ne sont que des rochers de corail, couverts d'une couche assez mince de terre accumulée par les siècles, et sur laquelle s'élèvent quelques grands cocotiers dans les endroits qui peuvent fournir à leur végétation, et des arbustes rabougris qui croissent dans les fentes des rochers. Mais ce qui distinguait particulièrement ces îles, et ce qui les rendait commodes aux pirates qui les fréquentaient, c'étaient les cavernes nombreuses que présentent la plupart des rochers. Quelques-unes se trouvaient assez hautes pour que la marée ne pût jamais les atteindre; mais la plupart étaient exposées au flux et au reflux, et la mer, en se retirant, y laissait de grands creux remplis d'eau à quelque distance les uns des autres; enfin il s'en trouvait dans lesquelles il y avait toujours assez d'eau pour qu'une grande barque pût y entrer en tout temps. Il est à peine nécessaire de faire remarquer combien les cavernes qui étaient toujours à l'abri des incursions de la mer offraient d'avantages aux pirates, qui pouvaient y cacher le butin qu'ils faisaient, jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion d'en disposer.

Dans notre dernier chapitre, nous avons dit que l'*Entreprise* et le *Comus* avaient aperçu le *Vengeur*, à l'instant où il entrait dans le passage à travers les récifs : mais il est nécessaire d'expliquer au lecteur quelle était la position des trois navires.

Le *Vengeur* était entré dans le passage du côté du midi, ayant le vent au sud; il y avait fait environ quatre milles, la sonde toujours à la main, et il ne portait presque pas de voiles.

L'*Entreprise* et le *Comus* venaient d'examiner l'île du Turc, à l'est des Caïques, ils en étaient passés au nord, et se dirigeaient vers la pointe septentrionale du récif de la grande Caïque. Ils étaient donc placés de manière à pouvoir couper le chemin au *Vengeur* avant qu'il arrivât à l'ancrage, si le récif ne leur eût barré le passage.

Le seul plan que pussent adopter les deux navires anglais était donc de gouverner au sud, de manière à arriver à l'entrée du passage, où l'*Entreprise* trouverait nécessairement assez d'eau pour suivre le *Vengeur*. Car, comme le passage était trop étroit pour qu'on pût y louvoyer, et que le vent venait du sud, le *Vengeur*

ne pouvait s'échapper. Il était pris comme dans une trape, et il ne pouvait compter que sur la résistance qu'il lui serait possible de faire aux forces qui l'attaqueraient. La brise venant du sud était fraîche, et elle paraissait devoir encore augmenter, quand l'*Entreprise* et le *Comus* déployèrent toutes leurs voiles pour courir de courtes bordées en suivant le récif.

A bord du *Vengeur*, on distinguait clairement l'ennemi et tous ses mouvements, et Caïn s'aperçut qu'il était dans une situation très-fâcheuse. Il ne doutait pas qu'il ne fût attaqué; et quoique, dans un autre temps, il eût été presque charmé de trouver une telle occasion de se mesurer avec ses ennemis, et peut-être d'en triompher, maintenant il pensait tout différemment, et il aurait donné tout au monde pour pouvoir éviter cette rencontre, et quitter tranquillement ses anciens compagnons, sans en venir encore une fois à répandre le sang. Francisco n'était pas moins désolé de cette malheureuse collision; mais ni lui ni le capitaine ne s'adressèrent un seul mot tant qu'ils restèrent sur le pont.

Il était environ neuf heures du matin, quand

Caïn, ayant alors traversé près de la moitié du passage sans avoir couru aucun danger sérieux, ordonna qu'on jetât la petite ancre de touée, et envoya son équipage déjeûner. Francisco descendit dans la cabine, et il expliquait à Clara la situation dans laquelle ils se trouvaient, quand Caïn y entra. Il se jeta sur une caisse, et parut enfoncé dans une sombre et profonde méditation.

— Qu'avez-vous dessein de faire? lui demanda Francisco.

— Je n'en sais rien, Francisco, répondit Caïn, et ce n'est pas moi qui en déciderai. Si j'agissais d'après mon propre jugement, je laisserais probablement le schooner où il est en ce moment. Dans l'endroit où nous sommes, ils ne peuvent nous attaquer qu'avec leurs barques, et dans ce cas je ne les crains pas. Si au contraire nous continuons à suivre le passage jusque dans la baie, rien n'empêche l'autre schooner de nous y suivre; nous ne pouvons en défendre l'entrée; ils nous attaqueront dans l'intérieur de la baie, et nous serons écrasés par le nombre. D'une autre part, nous pouvons du rivage défendre notre schooner aussi bien que

si nous étions à bord; mais notre équipage est considérablement réduit. Quoi qu'il en soit, je l'assemblerai, et je le laisserai décider la question. Si cela dépendait de moi, Dieu sait qu'il n'y aurait pas de combat.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de leur échapper?

— Je n'en vois qu'un seul, ce serait d'abandonner le schooner, et cette nuit, quand ils ne s'y attendraient pas, de passer sur nos barques par le canal qui sépare la grande île de la Caïque du nord. Mais je n'ose en faire la proposition, car l'équipage n'y consentirait pas. D'ailleurs je doute fort que l'ennemi nous en laissât le temps. — Ce matin, long-temps avant que nous eussions aperçu ces deux navires, je savais que mon destin devait être décidé avant que le soleil se couchât.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, Francisco, que votre mère, qui n'a jamais manqué de me visiter dans mes songes toutes les fois qu'un de ces événements auxquels je ne pense plus sans frémir était sur le point d'arriver, m'a apparu la nuit dernière.

Il y avait de la douleur et de la compassion dans ses yeux pleins de douceur, et elle m'a fait un geste de la main, comme pour me dire qu'il fallait que j'allasse la rejoindre. — Oui, grâce au ciel! elle ne m'a plus regardé comme elle le faisait ordinairement depuis tant d'années.

Francisco ne répondit rien, et Caïn parut se livrer de nouveau à ses réflexions.

Au bout de quelques minutes, Caïn se leva, ouvrit un tiroir, et y prit un petit paquet, qu'il mit entre les mains de Francisco.

— Conservez bien ces papiers, lui dit-il; si quelque accident m'arrive, ils vous apprendront qui était votre mère, et ils vous donneront les moyens de trouver un trésor considérable que j'ai enterré. Je vous le donne, Francisco. — Je sais qu'il a été mal acquis, mais vous n'avez rien à vous reprocher à cet égard, et il n'y a personne pour le réclamer. — Ne me répondez pas en ce moment. Quand je serai mort, vous pourrez trouver des amis qui penseront comme moi sur ce sujet. — Je vous le répète donc, ayez grand soin de ce paquet.

— Dans tous les cas, dit Francisco, je ne vois guère d'apparence qu'il puisse m'être utile. Si

je survis à cette journée, ne serai-je pas considéré comme pirate?

— Non, non; vous pouvez prouver le contraire.

— J'en ai quelque doute; au surplus, que la volonté de Dieu soit faite!

— Oui, que la volonté de Dieu soit faite! répéta Caïn douloureusement; je n'aurais pas osé en dire autant il y a un mois.

A ces mots, le capitaine remonta sur le pont, et Francisco le suivit.

Tout l'équipage du *Vengeur* fut assemblé sur l'arrière, et le capitaine lui laissa le soin de décider quelles mesures il convenait de prendre en ce moment de péril imminent. Tous furent d'avis qu'il fallait lever l'ancre et tâcher de gagner la baie, où ils pensaient qu'il leur serait beaucoup plus facile de défendre le schooner, qu'en restant dans l'endroit où ils étaient.

L'équipage du *Vengeur* leva donc l'ancre, et ce navire continua sa course précaire. La brise avait fraîchi, et l'eau bouillonnait de telle sorte, qu'on ne pouvait plus voir si elle ne couvrait pas quelque rocher. Pendant ce temps, l'*En-*

treprise et le *Comus* continuaient à longer le récif.

A midi, le vent avait considérablement augmenté, et les vagues se brisaient de toutes parts sur les récifs de corail, qu'elles couvraient d'écume. On prit des ris à la voile que portait le *Vengeur*, dont la course rapide augmentait encore le danger.

On déploya le foc de tempête et l'on cargua l'autre. Mais, même sous cette seule petite voile, le schooner volait vent arrière.

Caïn était au beaupré, donnant à chaque instant ses ordres à l'homme qui tenait le gouvernail. Plus d'une fois le navire toucha les rochers, mais sans qu'il en résultât aucun accident. On attacha à la poupe, et l'on prit en toue des mâts de rechange et d'autres grosses pièces de bois; en un mot, on eut recours à tous les expédients possibles pour ralentir la marche du schooner. Le seul moyen qu'on eût pour se guider, était de consulter la manière dont les vagues se brisaient à droite et à gauche.

— Et pourquoi ne ferions-nous pas venir Hawkhurst pour nous conduire, lui qui connaît si bien ce passage? dit le contre-maître à

ceux qui étaient avec lui sur le gaillard d'avant.

— Sans contredit. Il faut le faire monter ici, répondirent plusieurs d'eux. Et quelques-uns descendirent aussitôt sous le pont.

Une minute après, ils reparurent avec Hawkhurst, qu'ils conduisirent vers l'avant, et qui ne parut leur opposer aucune résistance.

— A présent, lui cria-t-on, prenez la conduite du navire.

— Et supposé que je ne le veuille pas? répondit Hawkhurst avec beaucoup de sang-froid.

— En ce cas, vous ferez le saut de carpe, et voilà tout, répliqua le contre-maître; n'est-il pas vrai, camarades?

— Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix; il faut qu'il conduise, ou.... à la mer.

— Je m'inquiète peu des menaces, dit Hawkhurst, vous savez que je ne manque pas de courage. Mais vous devez savoir aussi que je vous ai toujours été fidèle, et il n'est pas probable que je vous abandonne dans un moment de péril. — Eh bien, puisque votre capitaine n'est pas en état de vous sauver, je suppose qu'il faut

que ce soit moi qui vous sauve. — Mais, continua-t-il après avoir regardé autour de lui, que veut dire ceci? — Sur ma foi, nous sommes déjà hors du passage, et je ne saurais dire si nous pourrons y rentrer.

— Nous ne sommes pas hors du passage, dit Caïn, et vous le savez fort bien.

— Eh bien donc, répliqua Hawkhurst, puisque le capitaine en sait plus que moi, qu'il continue à vous conduire.

Mais l'équipage pensa différemment, et insista pour que Hawkhurst se chargeât de ce soin, puisque personne ne connaissait ce passage aussi bien que lui.

Le capitaine se retira sur l'arrière, et Hawkhurst s'avança sur le beaupré.

— Je ferai de mon mieux, mes camarades, dit celui-ci; mais souvenez-vous que si le schooner vient à toucher pendant que je tâcherai de le faire rentrer dans le bon passage, vous ne devrez pas m'en blâmer. — Tribord un peu! — Encore tribord! — Bien! — Voilà le vrai passage, ajouta-t-il en montrant un petit espace d'eau tranquille entre les brisants. — Babord un peu, à présent! — Ferme!

Mais Hawkhurst voulait se venger du capitaine, de Francisco, de tout l'équipage; il savait qu'on devait le mettre à terre à la première occasion qui s'en présenterait; et il avait résolu de faire échouer le schooner, dût-il lui en coûter la vie à lui-même. Il n'y avait pas une minute qu'il avait pris la conduite du *Vengeur*, quand le navire toucha avec force sur un rocher; un second choc suivit le premier, et au troisième il prêta le flanc au vent, donna à la bande, une pointe de rocher de corail perça ses bois, et l'eau y entra avec rapidité.

Les pirates consternés gardèrent le silence.

— Vous pouvez me jeter par-dessus le bord, si bon vous semble, camarades; ce n'est pas ma faute, c'est la sienne, dit Hawkhurst en montrant le capitaine.

— Peu importe de qui c'est la faute, monsieur Hawkhurst, dit Caïn; c'est une question que nous déciderons en temps et lieu. Quant à présent, nous avons à nous occuper d'autre chose. — Les barques en mer, mes amis; ne perdez pas de temps, et que chacun se munisse d'armes et de munitions. — Agissez avec sang-froid : le schooner est solidement fixé sur les

rochers; il n'y a pas de danger qu'il coule à fond, et avec le temps nous en retirerons tout ce qui s'y trouve.

Les pirates obéirent aux ordres du capitaine, et les trois barques du *Vengeur* furent mises en mer. On plaça sur la première tous les blessés et Clara d'Alfarez, que Francisco aida à y descendre. Dès que chacun fut pourvu d'armes et de munitions, Francisco demanda à y prendre place pour avoir soin de Clara et la protéger; et dès qu'il y fut assis, la barque s'éloigna du navire.

L'*Entreprise* et le *Comus* avaient vu le *Vengeur* échouer sur les rochers, et les préparatifs faits par l'équipage pour mettre les barques en mer. Les deux navires anglais mirent en panne sur-le-champ, hissèrent leurs chaloupes, les mirent en mer, et placèrent un équipage sur chacune d'elles, dans l'espoir de couper le chemin aux pirates avant qu'ils pussent gagner la terre et se préparer à une vigoureuse résistance; car quoique les navires ne pussent traverser les récifs, il y avait assez d'eau en bien des endroits pour que les barques pussent passer pardessus.

Quelques minutes après que Francisco eut quitté le schooner échoué sur la première barque, les chaloupes des deux autres navires passaient déjà à travers les brisants. Les pirates s'en aperçurent et accélérèrent leurs arrangements. Une seconde barque partit bientôt du *Vengeur*, et Hawkhurst y sauta à l'instant où l'on en détachait le câble. Caïn resta à bord, et visita avec soin tout le navire pour s'assurer qu'aucun blessé n'avait été oublié. Il partit alors avec le reste de l'équipage sur la dernière barque, et suivit les deux autres, étant environ à un quart de mille en arrière de la seconde, à bord de laquelle Hawkhurst avait pris place.

A l'instant où Caïn quitta le *Vengeur*, il aurait été difficile de dire si les chaloupes des deux bâtiments de guerre réussiraient à couper quelqu'une des barques des pirates. Des deux côtés, on faisait les plus grands efforts pour prendre l'avance, et quand la barque sur laquelle étaient Francisco et Clara toucha le rivage, la première chaloupe de leurs ennemis n'en était guère qu'à un demi-mille, mais elle rencontra un endroit où l'eau était basse, ce

qui retarda sa marche et favorisa les deux autres barques des pirates. Hawkhurst débarqua à l'instant où la plus grande des chaloupes du *Comus*, qui, tirant plus d'eau que les autres, n'avait pas encore pu trouver un passage dans les récifs, fit feu pour la première fois de sa caronade. La dernière barque des pirates, ayant Caïn à bord, n'était plus qu'à environ cent toises de la terre, quand la chaloupe du *Comus* tira un second coup, et le boulet l'ayant frappé à l'éperon, elle se remplit d'eau et coula à fond au même instant.

— Il est perdu! s'écria Francisco, qui avait conduit Clara dans une des cavernes qui étaient toujours à sec, et qui se tenait à l'entrée pour la protéger en cas de besoin; ils ont coulé à fond sa barque! — Mais non! le voilà qui nage vers le rivage, et il sera ici long-temps avant que les marins anglais puissent y arriver.

Tout cela était vrai. Caïn fendait vigoureusement les ondes, et se dirigeait vers une petite crique plus voisine de l'endroit où sa barque avait coulé à fond que celle où Francisco avait débarqué avec Clara et les blessés, et qui était séparée de l'autre par une chaîne de rochers

peu élevés qui s'étendait jusqu'au rivage, et qui avançait même jusqu'à une certaine distance dans la mer. Francisco distingua aisément le capitaine des hommes de l'équipage qui cherchaient aussi à gagner la terre à la nage, car il avait quelque avance sur eux; mais lorsqu'il commença à s'approcher du rivage, les rochers le cachèrent aux yeux de Francisco. Celui-ci, qui ne pouvait s'empêcher de prendre intérêt à son sort, monta sur les rochers pour voir ce qu'il deviendrait. Caïn n'en était plus qu'à quelques toises quand Francisco entendit un coup de mousquet. Le corps du capitaine s'élança à demi hors de l'eau avec un mouvement convulsif; la mer autour de lui fut un instant teinte de sang, et il disparut sous les ondes.

Francisco tressaillit, regarda autour de lui, et vit sous les rochers Hawkhurst tenant en main un mousquet qu'il rechargeait avec le plus grand calme.

— Scélérat! s'écria Francisco, vous aurez à rendre compte de ce crime.

Hawkhurst avait amorcé son mousquet et en avait fermé le bassinet.

— Ce ne sera pas à vous, répliqua le pirate en le couchant en joue.

La balle frappa Francisco à la poitrine : il fit un pas en arrière, chancela ; mais il eut assez de force pour regagner la caverne où il avait laissé Clara, et en y arrivant il tomba.

— Juste ciel ! s'écria la pauvre fille, qui avait entendu les deux coups de mousquet ; êtes-vous blessé ? — faut-il que je perde mon seul protecteur !

— Je ne sais trop qu'en dire, répondit Francisco d'une voix encore faible ; j'ai été frappé à la poitrine par une balle, — mais ce que je souffre ne me semble pas l'effet d'une blessure, je ne perds pas de sang, et je sens que mes forces reviennent peu à peu.

Il ouvrit son gilet, entre lequel et sa chemise il avait placé le paquet de papiers que lui avait remis Caïn, et ce paquet en tomba. La balle s'y était aplatie, et la douleur qu'il éprouvait n'était que la suite du choc violent qu'il avait reçu. Il était pourtant encore très-faible, et Clara, s'asseyant à son côté, lui soutint la tête sur ses genoux et ramassa le paquet.

Mais il faut aussi parler des autres person-

nages qui figuraient dans cette scène. Édouard Templemore, placé sur la poupe de l'*Entreprise*, avait surveillé avec la plus vive attention tous les mouvements du *Vengeur*. Il l'avait vu échouer sur les rochers, et il avait suivi des yeux tous les préparatifs que faisaient les pirates pour le quitter. A l'aide de son télescope, il pouvait distinguer tout ce qui se passait à bord du schooner. Mais qui pourrait peindre les sentiments qui l'agitèrent quand il vit paraître un moment sur le plat-bord du navire échoué une femme dont la longue robe blanche flottait au gré du vent? — Un homme, placé dans une une barque, lui tendait les bras pour la recevoir, — elle ne montrait aucune répugnance à s'y jeter, et elle lui tendait les siens de son côté. — Etait-il possible que ce fût Clara? — Dans la situation où elle se trouvait, ne devait-elle pas avoir en horreur les infâmes pirates qui l'avaient enlevée? Bouleversé, et presque livré à une sorte de frénésie par des sentiments qu'il n'osait analyser, il jeta son télescope, saisit son sabre et sauta dans sa barque qui n'attendait que lui pour partir. Il ordonna aux deux autres de le suivre; et, pour la première

fois de sa vie, en approchant de l'ennemi, il sentit son cœur se serrer, et un frisson glacial agita tous ses membres, tandis que son imagination lui représentait les mœurs féroces et dissolues des pirates.

Lorsqu'il approcha du rivage, il était debout près des écoutes de poupe de sa barque, et la violence de ses sentiments aurait été insupportable s'il n'eût été dévoré par une soif de vengeance encore plus violente. Pâle, les yeux égarés, les lèvres tremblantes, il saisit la poignée de son sabre, tandis que chaque palpitation de son cœur semblait faire entendre à ses oreilles les mots : « Du sang! du sang! du sang! » En approchant de la petite crique, il vit une femme à l'entrée d'une caverne; et quand il en fut encore plus près, il reconnut sa Clara. Son nom était sur ses lèvres quand il entendit les deux coups de mousquet tirés par Hawkhurst. — Il vit Francisco chanceler, et se retirer vers la caverne. Mais quelle agonie n'éprouva-t-il pas, quand il vit Clara s'avancer vers lui presque éperdue, appuyer une main sur son cœur, s'asseoir près de lui quand il tomba, et lui soutenir la tête sur ses genoux!

Pouvait-il croire ce qu'il voyait? — Était-il possible que ce fût Clara, — Clara qui lui avait fait tant de vœux d'amour et de fidélité? — Oui, c'était bien elle, — c'était elle qui prodiguait les plus tendres soins à un beau jeune homme, — et ce jeune homme était un pirate! — Édouard ne put en supporter davantage, il se couvrit les yeux, et, rendu furieux par la jalousie, il s'écria : — Force de rames, mes amis, force de rames!

Une demi-douzaine de coups de rames devaient le conduire au rivage, quand Clara ramassa le paquet de papiers qui avait sauvé la vie de Francisco; et au même instant, on vit Hawkhurst descendre des rochers qui séparaient les deux petites criques. Francisco avait recouvré une partie de ses forces, et dès qu'il aperçut Hawkhurst, il se releva à la hâte et saisit son mousquet. Mais avant qu'il eût pu s'en servir, le pirate se précipita sur lui, et il s'ensuivit une lutte aussi violente qu'elle fut courte. Elle se serait bientôt terminée d'une manière fatale pour Francisco, car, doué d'une force bien supérieure, Hawkhurst le renversa presque sur-le-champ, lui appuya un genou sur

l'estomac, et chercha à l'étrangler avec sa propre cravate, tandis que Clara poussait de grands cris, et faisait de vains efforts pour arracher au pirate sa victime.

Francisco ne pouvait plus respirer, et ses joues devenaient noires et livides; Clara sanglottait, pleurait, implorait la pitié du pirate, et continuait des efforts inutiles pour lui faire lâcher prise, quand la barque d'Edouard toucha à la terre. D'un bond semblable à celui d'un tigre irrité, il s'élança sur Hawkhurst, le renversa sur le dos, mais ce ne fut qu'en le blessant au poignet avec son sabre qu'il put lui faire lâcher prise.

— Saisissez-le ! cria Édouard à ses marins en leur montrant Hawkhurst. — Celui-ci est une victime qui m'appartient, ajouta-t-il en étendant son sabre du côté de Francisco. Mais quelles que pussent être ses intentions, il n'eut pas le temps de les exécuter. Clara le reconnut, s'écria : — Mon Édouard! se jeta dans ses bras, et tomba sans connaissance.

Les marins anglais, qui s'étaient déjà assurés de Hawkhurst, regardaient cette scène avec autant de surprise que de curiosité; et Édouard,

en proie au doute et à la jalousie, attendait avec impatience que Clara revînt à elle. Il désirait qu'elle pût le convaincre que ses soupçons étaient mal fondés, et il fixait ses regards tour à tour tantôt sur elle, tantôt sur Francisco. Pendant ces moments d'incertitude pénible, Hawkhurst fut garotté, et on le fit asseoir par terre.

— Édouard, cher Édouard! dit enfin Clara d'une voix faible en le serrant encore dans ses bras, est-ce donc vous qui venez mettre fin à ma captivité?

Le cœur de Templemore fut ému, mais la jalousie y vivait encore.

— Quel est ce jeune homme, Clara? dit-il d'un ton sévère en montrant Francisco.

— C'est Francisco! — Ce n'est point un pirate, Édouard! — C'est mon protecteur.

Édouard le regarda comme s'il eût voulu lire au fond de son âme.

— Ha! ha! ha! s'écria Hawkhurst avec un sourire amer, car il avait deviné les sentiments qui animaient le lieutenant anglais.

Templemore le regarda d'un air qui semblait l'interroger.

— Ha! ha! ha! s'écria Hawkhurst. Ce n'est point un pirate! — Sur ma foi! c'est le propre fils du capitaine! — Que ne jurera pas une femme pour sauver celui dont elle est folle!

— Si c'est le fils du capitaine, dit Édouard, pourquoi vous battiez-vous ensemble?

— Parce que je viens de tuer son coquin de père d'un coup de mousquet.

— Edouard, dit Clara d'un ton solennel, ce n'est pas le moment d'entrer en explication; mais, comme j'espère en la merci du ciel, je vous ai dit la vérité.

— Croyez ce misérable, dit Francisco, qui, trop épuisé pour se lever, était assis par terre, quand il vous dit qu'il a tué le capitaine, car j'en suis témoin. Mais si vous faites quelque cas de votre propre bonheur, ne croyez rien qui soit au détriment de cette dame.

— Je sais à peine ce que je dois croire, murmura Templemore; mais, comme le dit la senora, ce n'est pas le moment d'entrer en explication. — Avec votre permission, madame, mon contre-maître va vous conduire à bord de mon schooner ou du sloop, comme vous le pré-

férerez; car mon devoir ne me permet pas de vous accompagner.

Clara jeta sur Edouard un regard de tendresse mêlée de reproches, et suivit le contremaître, les yeux humides, sur la barque qui avait amené Édouard Templemore. Les autres chaloupes des deux navires étaient arrivées, on conduisit Hawkhurst et Francisco sur une d'elles, et on les y laissa sous bonne garde; et Templemore, après avoir suivi des yeux celle qui portait Clara et qui se dirigeait vers l'*Entreprise*, se mit à la tête de ses marins pour chercher les pirates dans toute l'île.

Pendant la scène que nous venons de décrire, et avant l'arrivée des autres barques, les pirates, privés de leurs chefs, s'étaient répandus de tous côtés, et un grand nombre furent tués en se défendant ou faits prisonniers. Le nombre de ceux-ci étant considérable, on calcula qu'il n'en devait plus rester dans l'île que fort peu. Templemore se décida à les envoyer sur les chaloupes à bord du *Comus*, dont le capitaine avait le commandement de l'expédition, et à prendre les ordres de cet officier pour ce qui pourrait rester à faire.

Les prisonniers, quand on les passa en revue sur le pont du *Comus*, se trouvèrent au nombre de soixante. La moitié se composait des blessés qui avaient été envoyés à terre sur la même barque que Francisco, et qui s'étaient rendus sans résistance. Quinze pirates avaient été tués. On pouvait calculer qu'un pareil nombre avaient été noyés sur la barque qui avait été coulée à fond par la caronade de la chaloupe du *Comus*. Mais, d'après le compte qu'avaient rendu quelques prisonniers de la force de l'équipage du *Vengeur*, il paraissait qu'il devait encore rester un certain nombre de pirates dans l'île, probablement cachés dans des cavernes.

Comme le capitaine du *Comus* avait reçu ordre de l'amiral de retourner à Port-Royal le plus tôt possible, il résolut de mettre à la voile sur-le-champ avec les prisonniers, laissant Édouard Templemore avec l'*Entreprise* pour s'assurer du reste des pirates, s'il pouvait les découvrir. Il le chargea aussi de tirer du *Vengeur* tous les effets précieux qui pouvaient s'y trouver, et de mettre ensuite le feu à ce navire.

L'ordre de mettre à la voile fut exécuté avec toute la célérité ordinaire du service de la ma-

rine. Les pirates, parmi lesquels Francisco fut compris, furent mis aux fers; les barques furent hissées à leur place, et en moins d'une demi-heure le *Comus* arbora son pavillon et déploya ses voiles à un vent favorable. Edouard Templemore resta avec l'*Entreprise* pour s'acquitter des devoirs dont il avait été chargé; et Clara, qui était à bord du schooner, attendit avec impatience le moment où elle pourrait bannir du cœur de son amant les soupçons jaloux qui s'y étaient élevés.

CHAPITRE XVII.

LE JUGEMENT.

Après huit jours de navigation le *Comus* arriva à Port-Royal, et le capitaine Manly alla rendre compte à l'amiral des heureux résultats de l'expédition.

— Dieu soit loué! dit l'amiral, nous avons enfin détruit ce guêpier. — Ils ne figureront pas mal au bout d'une corde. — Ne m'avez-vous pas dit que le capitaine a été noyé?

— C'est du moins le rapport qui m'a été fait, répondit le capitaine Manly. Il était sur la dernière barque qui a quitté le schooner des pirates, et un boulet de ma grande barque l'a coulée à fond.

— J'en suis fâché, il aurait mérité une autre mort. Quoi qu'il en soit, il faut faire un exemple des autres. Cette affaire est du ressort de la cour de l'Amirauté; elle a la juridiction sur les hautes mers. — Envoyez-les à terre, Manly, et nous nous laverons les mains du reste.

— Fort bien, monsieur. Il en reste encore quelques-uns sur l'île, et l'*Entreprise* est à leur recherche.

— Et, à propos, Templemore a-t-il retrouvé la fille du gouverneur de Porto-Rico?

— Oh! oui, monsieur, et.... et tout va bien, à ce que je crois; mais je n'ai pas eu le temps d'entrer en conversation avec lui sur ce sujet.

— Hum! je suis charmé de l'apprendre. — Comme je vous le disais, Manly, envoyez-les à

terre, et livrez-les aux autorités compétentes. Si Templemore nous en amène d'autres, ce sera une seconde fournée pour la potence. Je suis plus charmé d'avoir purgé la mer de ces scélérats, que je ne le serais si nous avions pris une frégate française.

Environ trois semaines après cette conversation, le secrétaire de l'amiral vint un matin lui faire rapport que l'*Entreprise* était dans la rade, et qu'elle avait fait le signal d'arrivée; mais qu'elle était arrêtée par un calme, et ne pourrait probablement entrer dans le port que dans la soirée.

— C'est dommage, dit l'amiral, car les pirates doivent être mis en jugement ce matin, et il peut en avoir quelques-uns à bord.

— Cela est vrai, monsieur; mais je doute que l'affaire se termine aujourd'hui. La séance de la cour ne doit s'ouvrir qu'à une heure après midi.

— Cela est certainement peu important, car ces coquins sont en si grand nombre qu'il faudra les pendre par pelotons. Quoi qu'il en soit, puisque Templemore est à distance de voir les signaux, faites-lui annoncer par le télégraphe :

Les pirates sont en jugement en ce moment. Il pourra venir sur sa chaloupe, s'il le juge à propos.

Le même jour, vers midi, les pirates, parmi lesquels se trouvait Francisco, furent conduits à la cour de l'Amirauté, escortés par une forte garde. Il y avait dans la salle d'audience autant de monde qu'elle en pouvait contenir, car cette affaire avait excité la curiosité générale.

Plusieurs des pirates qui avaient été blessés à l'attaque de la maison de don Cumanos, et qui avaient été faits prisonniers, étaient morts par suite de leurs blessures depuis leur arrivée à Port-Royal; mais il en restait encore quarante-cinq, qui furent placés sur les bancs des accusés. Leur costume pittoresque, mais sale et en haillons, leurs longues barbes, leur figure féroce, les atrocités qu'ils avaient commises, excitaient dans tout l'auditoire un sentiment général d'horreur et d'indignation.

Comme on ne pouvait les condamner sans avoir des dépositions contre eux, on avait admis deux des plus jeunes de la bande comme témoins du Roi, c'est-à-dire témoins nécessaires. Ils n'avaient passé que quelques mois à

bord du *Vengeur*, mais comme ils avaient été témoins du massacre des équipages de trois bâtiments frétés pour les Indes-Occidentales, et de l'attaque de la maison de don Cumanos, c'en était bien assez pour condamner les autres.

On passa beaucoup de temps à remplir toutes les formes ordinaires, à appeler les pirates tour à tour par leur nom et à recevoir leur réponse, et enfin à mettre par écrit la déposition des deux témoins. Il était déjà tard quand la lecture en fut faite aux pirates, et le greffier de la cour leur demanda s'ils avaient quelque chose à dire pour leur défense. Le président répéta la même question, et Hawkhurst se leva. Il pouvait à peine espérer d'éviter le châtiment dû à ses crimes; mais son principal but était d'empêcher Francisco de plaider sa cause avec succès, et d'échapper à une mort ignominieuse.

Hawkhurst déclara qu'il avait passé quelque temps à bord du *Vengeur*, mais contre son gré; qu'il était à bord d'un bâtiment marchand dont tout l'équipage avait été massacré, et qu'on ne l'avait épargné qu'à condition qu'il s'enrôlerait parmi les pirates, ce qui pouvait être prouvé par le fils du capitaine, qui était

là, — et il montra Francisco; — qu'il s'était toujours opposé au capitaine, qui n'avait jamais voulu lui permettre de quitter son bord parce qu'il était le seul homme de tout l'équipage qui entendît la navigation; — qu'il avait plusieurs fois excité ses compagnons à s'insurger contre le capitaine et à se rendre maîtres du schooner, et que, comme les autres accusés et le fils du capitaine pouvaient le déclarer, s'ils voulaient dire la vérité, il était détenu dans sa cabine pour une semblable tentative quand le *Vengeur* était arrivé aux Caïques; qu'on ne l'avait remis en liberté que parce qu'on savait qu'il connaissait le passage, et qu'on l'avait menacé de le jeter par-dessus le bord s'il ne conduisait le schooner dans la baie; — qu'à tout risque il l'avait fait échouer sur les rochers, et que sachant fort bien que le capitaine l'assassinerait, il l'avait tué lui-même d'un coup de mousquet, tandis qu'il était à la nage pour gagner la terre après que sa barque avait été coulée à fond; ce que le fils du capitaine pouvait encore déclarer, puisqu'il lui en avait fait le reproche, et qu'il cherchait à lui arracher la vie, quand un officier et des marins anglais

l'avaient tiré de ses mains et les avaient fait tous deux prisonniers; — qu'il s'attendait à peine à entendre Francisco, le fils du capitaine, avouer la vérité pour le sauver, car il était son ennemi mortel, et il en donnerait la preuve. — L'attaque de la maison de don Cumanos avait été projetée depuis long-temps, et Francisco s'y était rendu comme s'il avait fait naufrage pour tâcher de découvrir où étaient les lingots d'or et en informer son père, ce qu'il n'avait pas manqué de faire, mais il avait profité de cette occasion pour lui envoyer à lui une balle dans l'épaule, ce qui était à la connaissance de tout l'équipage, et ce que Francisco n'oserait nier. Il finit par dire qu'il espérait que la cour ordonnerait que le fils du capitaine fût mis à la torture, ce qui était le seul moyen de lui faire dire la vérité. Au surplus, il pouvait parler sur-le-champ s'il le voulait.

Quand Hawkhurst eut cessé de parler, il y eut un silence de quelques minutes. Le jour touchait à sa fin, et plusieurs parties de la grande salle de justice étaient déjà dans l'obscurité, tandis qu'un reste de clarté sombre et

solennelle tombait encore sur les physionomies sauvages et insouciantes des accusés. Le soleil se couchait sous une masse d'épais nuages, mais dont les bords étaient ornés d'une frange d'or et de pourpre. Hawkhurst avait parlé avec facilité et énergie, et il y avait dans le son dur et rauque de sa voix quelque chose qui semblait annoncer une honnête franchise. Même les jurements dont il parsemait de temps en temps son discours, et que nous nous sommes dispensés de rapporter, semblaient moins des blasphêmes que des marques de sa sincérité, et prêtaient une nouvelle force à sa déposition.

Nous avons déjà dit qu'un profond silence suivit la fin du discours adressé par Hawkhurst à la cour. Au milieu de l'obscurité croissante qui annonçait l'approche de la nuit, ceux qui étaient spectateurs de ce drame terrible commencèrent à en sentir l'importance, et ne purent s'empêcher de frémir, pour la première fois, en songeant que la vie d'un si grand nombre d'accusés dépendait d'un seul mot : COUPABLE, et que ce mot allait probablement être prononcé. Ce silence imposant et pénible fut interrompu par des sanglots étouffés qu'une

femme laissait échapper malgré elle, mais l'obscurité qui régnait dans la partie de la salle où elle se trouvait ne permit pas de la distinguer. Ce mouvement de sensibilité était inattendu, car pouvait-il exister une femme qui prît intérêt au sort de ces infâmes meurtriers? Cependant les cœurs des auditeurs en furent touchés.

Les juges sur leur siége, les hommes de loi à la barre, et les jurés dans leur banc, sentirent la force de cet appel involontaire, et il adoucit l'impression défavorable que le discours de Hawkhurst avait produite contre le jeune Francisco. Tous les yeux se dirigèrent alors vers le jeune homme qui était doublement attaqué, d'abord par l'accusateur public, ensuite par un des complices de ses crimes. Dans cet instant, le soleil perçait la masse des nuages et faisait briller sur lui un de ses derniers rayons, tandis que les autres prisonniers étaient plus ou moins dans l'ombre. C'en fut assez pour qu'il devînt impossible de le confondre avec ses compagnons, scélérats vulgaires, quoique audacieux, couverts de haillons qui déguisaient mal leur férocité, et qui devaient leur courage, seule

vertu qu'ils possédassent, soit à leurs habitudes, soit à leur organisation physique, soit à l'influence de ceux qui les entouraient.

Les sanglots étouffés qui se répétaient par intervalles comme si celle qui les faisait entendre eût été hors d'état de les réprimer, semblèrent le réveiller, et lui faire sentir l'importance du rôle qu'il avait à jouer dans la tragédie dont il était un des principaux personnages. Ses traits étaient pâles, mais calmes; son air mélancolique, mais fier; ses yeux brillants, et fixés, non sur ses juges, non sur l'auditoire, mais, comme ceux de l'aigle, sur le glorieux rayon du soleil couchant, qui tombait sur lui à travers la croisée qui était en face de lui.

Enfin la voix de Francisco se fit entendre, et le son plein, sonore et harmonieux de cette voix occasionna un tressaillement général. Les oreilles de ceux qui l'entendaient retentissaient encore des intonations dures et grossières et de l'idiome barbare de Hawkhurst, quand la voix mâle, mais pleine de douceur, de Francisco attira toute leur attention. Les jurés avancèrent la tête vers lui pour mieux l'entendre;

les juges, les hommes de loi, tout l'auditoire, fixèrent les yeux sur lui, et le président leva un doigt en l'air pour obtenir un silence complet.

— Milord, — messieurs les jurés, dit Francisco, en me trouvant dans cette situation dégradante, je n'avais pas dessein de prononcer un seul mot pour me défendre. Celui qui vient de parler vous a invités à me faire mettre à la torture; ses souhaits sont accomplis d'avance, car quelle torture peut être plus cruelle que de me voir où je suis en ce moment? Ma vie a été courte, bien misérable, et elle n'a été qu'une suite non interrompue de tourments tels, que j'ai souvent pensé que tout événement qui m'en délivrerait, sans que j'attentasse moi-même à mes jours, serait pour moi un bienfait de la Providence. Cependant, depuis quelques minutes, j'ai reconnu qu'il existe encore des liens qui m'unissent à mes semblables; que je suis encore trop peu préparé à la mort. Qui pourrait mourir sans regret quand il y a un si beau firmament à voir et à admirer, et quand il existe une femme dont le cœur le juge innocent et prend pitié de ses infortunes? Non, milord,

la merci, la pitié, la compassion, n'ont pas encore disparu de la terre, et c'est pourquoi je sens que je suis encore trop jeune pour mourir. Que Dieu me le pardonne, mais je croyais que ces sentiments ne s'y trouvaient plus, car je ne les ai jamais reconnus chez les hommes parmi lesquels mon malheureux destin m'a jeté, et c'est par suite de cette conviction que j'ai si souvent désiré la mort. — Et maintenant, puisse le Dieu souverainement juste qui nous juge, non en ce monde, mais dans l'autre, me permettre de vous prouver que je n'ai pas mérité que mes semblables, — des pécheurs comme moi, — des hommes, — prononcent contre moi une sentence ignominieuse.

Milord, je ne connais ni les subtilités des lois, ni les détours de la chicane. Je vous déclarerai d'abord que je n'ai jamais rien pris à personne, mais que j'ai quelquefois pu rendre ce que d'autres avaient pris ; — que je n'ai jamais assassiné personne, mais que je me suis toujours placé entre le poignard de l'assassin et sa victime. C'est ce qui m'a rendu l'objet de la haine et de la persécution de ceux avec lesquels j'étais forcé de vivre; et c'est ce qui fait que ma vie est

menacée par des lois que je n'ai jamais transgressées. Celui qui vient de vous adresser la parole vous a dit que je suis fils du capitaine. Je ne le suis pas. Ce n'est qu'une assertion faite par le scélérat le plus atroce et le plus inaccessible aux remords, de tous les hommes qui m'entourent; — par un misérable qui a fait sa gloire, son plaisir et son bonheur de répandre le sang.

Milord, long-temps avant que cet homme l'eût assassiné, le capitaine m'avait déclaré lui-même que je n'étais pas son fils. Son fils! non, Dieu en soit loué, je ne le suis pas, quoique mon sort fût lié au sien d'une manière incompréhensible, et que je fusse en son pouvoir. Le jour même de sa mort, il m'avait remis un paquet de papiers qui devaient m'apprendre qui je suis; mais je l'ai perdu, et j'ai vivement regretté cette perte. — Je n'ai appris qu'un seul fait de celui que cet homme appelle mon père, et c'est qu'il a lui-même, de sa propre main, donné la mort à ma mère.

Le discours de Francisco fut interrompu en ce moment par de nouveaux sanglots qui firent tressaillir tout l'auditoire. La nuit était tom-

bée, et le président ordonna qu'on éclairât la salle avant que l'accusé continuât sa défense. Pendant qu'on exécutait cet ordre, l'intérêt qu'on prenait au jeune homme se manifestait par le bruit sourd des conversations qui avaient lieu de tous côtés à demi-voix. Enfin quand la salle fut éclairée, le président prononça le mot « silence! » chacun se tut, et il dit au prisonnier de reprendre la parole.

Francisco continua donc son discours, et commença par rapporter le peu de souvenirs qui lui restaient de sa première enfance. En avançant dans son sujet, il s'échauffa, devint plus éloquent, ses gestes prirent de l'énergie, sans avoir rien de forcé ni de violent; et le jeune homme, pâle et modeste, parut enfin un orateur animé et presque inspiré. Il traça rapidement, mais avec autant de force que de clarté, les principaux événements de sa vie. Ses accents respiraient la vérité, sa physionomie ingénue portait la conviction dans les âmes, et ses traits expressifs proclamaient son innocence.

Tous ceux qui l'avaient entendu ajoutèrent foi à ses paroles, et les jurés paraissaient impa-

tients d'aller aux voix et de l'acquitter, quand le président se leva, et leur dit que, dans tout ce qu'ils venaient d'entendre, il ne se trouvait que des assertions, — des assertions qui, à la vérité, semblaient presque convaincantes, mais qu'il devait s'acquitter d'un devoir pénible en leur faisant remarquer que ces assertions n'étaient appuyées d'aucune preuve.

— Hélas ! dit Francisco, quelles preuves puis-je donner, si ce n'est la déclaration de ceux qui sont accusés comme moi, et je sais qu'elle ne peut être admise, quand même ils seraient disposés à dire la vérité. Puis-je faire sortir les morts de leurs tombes? Puis-je évoquer les ombres de ceux qui ont été assassinés, pour qu'ils rendent justice à mon innocence? Puis-je espérer que don Cumanos arrivera tout-à-coup d'un autre hémisphère pour rendre témoignage en ma faveur? Hélas! s'il savait dans quelle situation je me trouve, il viendrait à mon secours; mais il arriverait trop tard. Non, non, je ne puis même espérer que la jeune et intéressante Espagnole, la dernière de ceux dont j'ai été le protecteur, veuille paraître en ce lieu pour s'exposer aux regards et à la curiosité de la foule.

— Elle est ici ! s'écria une voix mâle.

Au même instant, un passage s'ouvrit dans la foule qui remplissait l'auditoire, et Clara, soutenue par Édouard Templemore, en grand uniforme, s'avança vers les juges, et fut placée dans le banc des témoins.

L'apparition d'une jeune et belle fille, qui regardait autour d'elle avec alarme, fit une forte sensation dans tout l'auditoire. Dès qu'elle eut repris quelque calme, on lui fit prêter le serment d'usage, et elle déclara ensuite quelle avait été la conduite de Francisco pendant tout le temps qu'elle avait été prisonnière à bord du *Vengeur*. Elle fit remettre sur le bureau des juges le paquet de papiers qui avait sauvé la vie à Francisco. Elle raconta comment elle l'avait ramassé, et dit qu'ayant été séparée de lui au même instant, elle n'avait pu le lui rendre, ce qui prouva du moins la vérité d'une partie de ce qu'avait dit le malheureux jeune homme. Enfin elle fit le plus grand éloge de la bonté du cœur et de la générosité de Francisco.

Quand elle eut cessé de parler, chacun se demanda dans l'auditoire : — Ce jeune homme peut-il être un pirate et un meurtrier? et chacun se répondit — Non ; impossible !

— Milord, dit Édouard Templemore au président, je vous demande la permiscion d'adresser une question à l'accusé. En visitant le *Vengeur*, avant d'y faire mettre le feu, suivant les ordres que j'avais reçus, j'ai trouvé ce livre. Je désire savoir s'il appartient à l'accusé, comme cette jeune dame me l'a dit. Et il montra la Bible de Francisco.

— Il est à moi, répondit Francisco.

— Puis-je vous demander de quelle manière il est tombé en votre possession?

— C'est tout ce qui me reste d'une mère cruellement assassinée. — Il faisait sa consolation; il a long-temps été la mienne. — Rendez-le-moi, monsieur; il est en ce moment plus nécessaire que jamais.

— Dites-vous que votre mère a été assassinée? s'écria Édouard Templemore avec une vive agitation.

Le président se leva et fit la récapitulation des preuves qui avaient été données des crimes commis par les pirates. A l'égard de Francisco, quoiqu'il fût évidemment bien disposé en faveur de ce jeune homme, il dit que son devoir l'obligeait de faire remarquer aux jurés que,

quoique la déclaration de la jeune dame espagnole contînt certaines choses qui semblaient lui être favorables, cependant il était notoire qu'un grand nombre de meurtres et d'actes de piraterie avaient été commis pendant qu'il était à bord du bâtiment pirate nommé le *Vengeur*, et qu'il n'existait aucune preuve qu'il n'y eût point pris part, quoiqu'il eût pu s'en repentir après ; ce qu'on pouvait induire de la manière dont il avait agi pendant que la dame espagnole était prisonnière sur ce navire, et ce qui serait un motif pour le recommander à la clémence de Sa Majesté et obtenir son pardon, ou du moins une commutation de peine, si sa condamnation était prononcée. Il leur rappela qu'ils ne devaient avoir aucun égard aux accusations portées contre ce jeune homme par un de ses co-accusés, Hawkhurst ; elles ne pouvaient avoir aucun poids, et ils devaient écarter de leur esprit toute impression défavorable qu'elles auraient pu produire. D'une autre part, il était de son devoir d'ajouter que la déclaration de la jeune Espagnole, sous un certain point de vue, tendait à inculper l'accusé Francisco, puisqu'elle prouvait que la meilleure in-

telligence régnait entre lui et le capitaine des pirates. Quelque intérêt que lui inspirât ce jeune homme, il était obligé de déclarer, à son grand regret, qu'il ne voyait pas de motifs suffisants pour déterminer les jurés à le proclamer innocent, et il croyait qu'il était de leur devoir de déclarer indistinctement coupables tous les accusés.

— Milord, dit Édouard Templemore quand le président se fut rassis, le contenu de ce paquet, dont je n'ai pas cru devoir rompre le cachet, ne peut-il pas renfermer quelques preuves en faveur de l'accusé Francisco? Trouvez-vous quelque difficulté à ce qu'il soit ouvert avant que les jurés prononcent leur déclaration?

— Aucune, répondit le président; mais que suppose-t-on qu'il contient?

— Milord, répondit Francisco, les pièces qu'il contient doivent avoir été écrites par le capitaine des pirates. Il a remis ce paquet entre mes mains à l'instant où nous allions quitter le schooner échoué, en me disant que j'apprendrais qui étaient mes parents. — Ce paquet m'appartient, milord; je le réclame, et je m'oppose à ce qu'il soit ouvert. Si je dois subir une

mort ignominieuse, je veux que le secret de ma naissance meure avec moi, et que ma famille n'ait pas à rougir d'une honte que je n'ai pas méritée.

— Non, non! — suivez mon avis, lui dit Édouard Templemore avec une vive émotion; si les pièces qui s'y trouvent sont de l'écriture du capitaine, cette écriture peut être rendue authentique par la déclaration des deux témoins du Roi, et s'il s'y trouve des choses qui confirment la vérité de tout ce que vous avez dit, ces pièces peuvent être admises en preuves. — N'est-il pas vrai, milord?

— Oui, si l'authenticité de l'écriture est prouvée, répondit le président; d'autant plus que cette jeune dame était présente quand le capitaine a remis ce paquet à l'accusé, et qu'elle a entendu ce qu'il lui a dit en le lui remettant. — Consentez-vous que ces pièces soient produites, jeune homme?

— Non, milord, répondit Francisco, à moins qu'il ne me soit permis de les lire d'abord moi-même, et que je ne sois sûr d'être honorablement acquitté. — Messieurs les jurés peuvent faire leur déclaration.

Les jurés se levèrent pour se consulter. Pendant ce temps, Édouard Templemore s'approcha de Francisco, accompagné de Clara, et tous deux le conjurèrent de permettre que le paquet fût ouvert. Francisco résista à leurs instances. Enfin les jurés se rassirent, et leur chef restant debout, se tourna vers le président.

— Milord, dit-il, notre déclaration unanime est...

— Arrêtez, monsieur ! s'écria Edouard Templemore, entourant d'un bras le corps de Francisco, et étendant l'autre vers le chef des jurés : — Ne perdez pas ce jeune homme ! — c'est mon frère.

— Et mon sauveur ! s'écria Clara à genoux de l'autre côté de Francisco, et les bras étendus vers le ciel.

Les mots prononcés par Édouard produisirent une commotion électrique. Le chef des jurés retomba sur son siége, le président fut muet d'étonnement, et le profond silence de tout l'auditoire fut suivi de murmures confus.

En ce moment où les deux jeunes gens étaient près l'un de l'autre, chacun aperçut entre eux une forte ressemblance. Le teint de Francisco

était plus brun que celui d'Édouard, parce que, dès sa première enfance, il avait été exposé au soleil des tropiques; mais du reste ils avaient tous deux les mêmes traits.

Il se passa quelque temps avant que le président pût rétablir le silence, et quand enfin il l'eut obtenu, il ne savait trop lui-même ce qu'il devait dire ou faire.

Pendant ce temps Edouard et Francisco s'étaient entretenus à voix basse.

— Milord, dit le premier, l'accusé consent que le paquet soit ouvert.

— Oui, dit Francisco d'un air mélancolique, j'y consens, quoique je n'espère pas que les pièces qui s'y trouvent puissent rien changer. — Hélas! à présent que je tiens à la vie — que j'ai tant de raisons pour y tenir, je sens que tout espoir m'échappe. — Le temps des miracles est passé, et il en faudrait un pour me sauver; il faudrait que le capitaine des pirates sortît du tombeau, et attestât mon innocence.

— Et il en sort pour l'attester, s'écria à l'autre bout de la salle une voix sombre et creuse qui fit tressaillir les juges, l'auditoire, les accusés et surtout Hawkhurst. Et l'on vit

s'élever par-dessus tous les autres la taille colossale de Caïn, qui s'avançait vers le banc des témoins.

Mais il ne ressemblait plus au portrait que nous en avons tracé au commencement de cette histoire. Il avait coupé sa longue barbe, il était pâle, blême, et sa maigreur le faisait ressembler à un squelette. Ses yeux enfoncés, mais non éteints, ses joues creuses, et une toux sèche qui lui coupait la parole à chaque instant prouvaient que ses jours touchaient à leur fin.

— Milord, dit-il en s'adressant au président, je suis le pirate Caïn, et j'ai été le capitaine du *Vengeur*. Cependant je suis encore libre, et je suis venu ici de ma propre volonté pour attester l'innocence de ce jeune homme. Mes mains et mes pieds n'ont pas encore connu les fers; je ne suis pas prisonnier; mon nom n'est pas compris dans l'acte d'accusation, ma déclaration peut et doit donc être reçue. — Personne dans cette cour ne me connaît ni ne peut constater mon identité, à l'exception de ceux dont le témoignage ne saurait être admis, puisqu'ils sont accusés. Je ne suis ici que pour sauver ce jeune

homme, et pour le sauver seul, et je demande à prêter le serment requis.

On lui fit prêter le serment d'usage, et il le fit avec une solennité plus qu'ordinaire.

— Milord, — messieurs les jurés, dit-il ensuite, j'ai assisté à la séance de la cour depuis le commencement, et je déclare, sous la foi du serment, que chaque mot que Francisco a dit pour sa défense, est la vérité. Jamais il n'a commis ni meurtre, ni acte de piraterie, et il s'y est au contraire toujours opposé, autant qu'il pouvait le faire. Les pièces contenues dans le paquet que je lui ai remis, vous l'auraient attesté, comme je le fais en ce moment; mais il s'y trouve des secrets qui ne doivent être connus que de lui seul, et c'est ce qui m'a décidé à me présenter moi-même, plutôt que de le laisser ouvrir. — Comment ce jeune officier a découvert que Francisco est son frère, c'est ce que je ne puis expliquer; mais s'il est fils de Cécilia Templemore, il ne se trompe pas. — Au reste, le contenu du paquet leur apprendra tout.

— Et maintenant que je vous ai fait ma déclaration, milord, je suis content. — J'ai fait

une bonne œuvre avant de mourir, et je me livre moi-même à la justice, comme pirate, et comme meurtrier. — Il est vrai que mes jours sont comptés, — grâce au scélérat que voilà; mais je préfère subir la mort que je mérite, en expiation de tant de crimes.

Caïn se tourna alors vers Hawkhurst, qui, étant le premier sur le banc des accusés, n'était séparé de lui que par une barre d'appui, et qui semblait dans un état de stupeur, car il n'était pas encore revenu du premier mouvement de terreur, qui lui avait fait regarder l'apparition de Caïn comme surnaturelle.

— Misérable, s'écria le capitaine en approchant sa bouche de l'oreille de son ancien lieutenant, — tu mourras comme un chien, et sans t'être vengé, car Francisco vivra, et je vis encore.

— Et es-tu bien réellement vivant? lui dit Hawkhurst commençant à se remettre de sa frayeur.

— Oui, vivant, — en chair et en os; — tâte ce bras et tu en seras convaincu; car tu en as éprouvé la force, dit Caïn. — Maintenant, milord, je n'ai plus rien à dire. — Adieu, Francisco, adieu! — Puisses-tu être heureux! —

t'ai aimé depuis que tu existes, et je viens de te prouver que je t'aime encore. Ne maudis pas ma mémoire, et pardonne-moi; oui, pardonne-moi quand je n'existerai plus. — Ah! ajouta-t-il en fixant tout-à-coup les yeux vers un coin du plafond de la salle, la voilà, Francisco, la voilà! et vois, continua-t-il en étendant les bras du même côté; elle sourit, Francisco; — oui, ta mère me sourit et elle me pardonne sa...

Il ne put finir sa phrase : pendant que Caïn avait les bras levés, Hawkhurst aperçut un poignard passé dans sa ceinture; il le saisit avec la rapidité de la pensée, et le lui enfonça dans le corps jusqu'à la poignée.

Caïn tomba lourdement sur le plancher, et il s'ensuivit une scène de confusion générale. Deux constables saisirent les bras d'Hawkhurst, et deux autres relevèrent Caïn.

— Je te remercie, Hawkhurst, dit Caïn d'une voix mourante; tu as à répondre d'un meurtre de plus, et tu m'as évité la honte du gibet, et surtout celle d'y mourir avec toi. — Adieu, Francisco! Et poussant un profond gémissement, Caïn expira.

Ainsi périt le fameux capitaine des pirates,

qui avait répandu tant de sang, et dont la mort fut causée par un meurtre. — Sang pour sang!

On enleva le corps de Caïn, et l'ordre s'étant enfin rétabli, les jurés déclarèrent Francisco innocent, et tous les autres accusés coupables. Francisco fut mis en liberté sur-le-champ, et il se retira avec le frère qu'il venait de trouver, au milieu des félicitations de tous ceux qui purent s'approcher de lui.

CHAPITRE XVIII.

CONCLUSION.

Notre premier soin doit être d'expliquer au lecteur ce qui porta Édouard Templemore à croire que Francisco, qu'il avait d'abord regardé comme un rival, était son frère, et par

quelle espèce de miracle on vient de voir le pirate Caïn reparaître sur la scène.

Suivant les ordres qu'il avait reçus, Édouard s'était rendu à bord du *Vengeur;* et pendant que ses marins transportaient le butin qui s'y trouvait à bord de l'*Entreprise*, il était entré dans la cabine, et y voyant un livre placé sur une caisse, il l'avait ouvert, et avait vu que c'était une Bible.

Surpris de trouver un pareil livre à bord d'un bâtiment pirate, il l'avait emporté avec lui en retournant sur son schooner, l'avait montré à Clara, et elle lui avait dit sur-le-champ qu'il appartenait à Francisco. Un examen attentif lui fit découvrir que le feuillet blanc qui précédait le titre avait été collé à la reliure, et qu'il paraissait y avoir quelque chose d'écrit sur le recto. La curiosité le porta à mouiller ce feuillet, et quand il fut bien saturé d'eau, il réussit à le décoller, et, à sa grande surprise, il y lut le nom de Cécilia Templemore, — de sa propre mère. Il connaissait l'histoire de sa famille; il savait qu'il avait été sauvé à bord d'un bâtiment naufragé, et qu'on supposait que sa mère et son frère avaient péri sur une bar-

que; on peut donc aisément se figurer combien il désirait savoir comment cette Bible se trouvait entre les mains de Francisco. Il n'osait croire que ce jeune homme fût son frère, il frémissait à l'idée d'être uni par des liens si proches à un homme qu'il regardait encore comme un pirate; il n'y voyait pourtant rien d'impossible, et il était empressé de s'en assurer afin de mettre tout en œuvre pour le sauver, si ce qui paraissait être assez probable se trouvait être vrai.

Quoiqu'il eût dessein de rester encore quelques jours aux Caïques, cette circonstance, jointe aux instances de Clara, le détermina à accélérer son départ, et, dans la même soirée, il mit le feu au *Vengeur*, et fit voile pour Port-Royal.

Il arriva heureusement, comme nous l'avons dit, le jour même de la mise en jugement des pirates, et dès qu'il eut vu le signal télégraphique que l'amiral avait ordonné qu'on lui transmît, il fit mettre sa chaloupe en mer, emmena Clara avec lui, dans le cas où sa déposition pourrait être utile à Francisco, et arriva avec elle à la cour de l'amirauté à l'instant où Hawk-

hurst commençait à parler. Dès que Francisco lui eut dit que la Bible qu'il avait trouvée avait appartenu à sa mère, il ne lui était plus resté aucun doute qu'il ne fût son frère.

Dans notre avant-dernier chapitre, nous avons vu que Caïn avait été blessé d'un coup de mousquet par Hawkhurst tandis qu'il cherchait à gagner la terre à la nage, et qu'il avait disparu sous les ondes. La lutte entre Francisco et Hawkhurst et leur arrestation par Édouard Templemore avaient eu lieu de l'autre côté de la chaîne de petits rochers qui séparait les deux criques, et ayant vu Caïn disparaître sous l'eau, ils en avaient conclu tous deux qu'il avait été tué. Il n'en était pourtant rien. Le capitaine des pirates était revenu à la surface, et sentant que ses pieds touchaient la terre, il s'était traîné jusqu'à une caverne dans laquelle la mer entrait, mais dont le fond, s'élevant graduellement, était toujours à sec. Il parvint à arriver jusqu'à cet endroit, et s'étendit à terre, comptant bien y mourir.

Mais il se trouvait dans cette caverne une des barques du *Vengeur*, qui ne contenait que deux pirates mortellement blessés, et les quatre

Kroumans. Ceux-ci s'y étaient réfugiés dans l'intention de ne prendre aucune part au combat qui pourrait avoir lieu entre les Anglais et les pirates, et à chercher pendant la nuit à s'échapper sur la barque, qu'ils avaient tirée dans la partie de la caverne qui était à sec.

Pompée reconnut Caïn dès qu'il arriva, il banda sa blessure, et l'effusion du sang s'étant arrêtée, le capitaine des pirates éprouva quelque soulagement, et reprit peu à peu quelque force. Les deux pirates moururent quelques heures après.

Les marins anglais avaient fait des recherches dans toutes les parties de l'île, mais ils avaient cru inutile de visiter les cavernes dans lesquelles la mer entrait; Caïn et les Kroumans n'avaient donc pas été découverts, quand on emmena à bord du *Comus*, dans la soirée, les pirates qui avaient été faits prisonniers.

Dès que la nuit fut arrivée, Caïn fit part de ses intentions aux Kroumans. Ceux-ci, qui ne l'aimaient pas, l'auraient probablement abandonné à son sort, mais ils sentirent qu'ils avaient besoin de son secours pour savoir comment gagner quelque autre île; ils le portèrent

donc sur les écoutes de pompe, remirent la barque à flot, et sortirent de la caverne.

Caïn avait alors recouvré quelques forces, et sachant qu'ils étaient dans des parages fréquentés par de petits bâtiments de commerce, il fit sentir aux Kroumans que si l'on pouvait supposer qu'ils eussent été à bord d'un bâtiment pirate, ils seraient inévitablement condamnés à mort, sans avoir été coupables, et les engagea à se faire passer pour l'équipage d'un petit bâtiment côtier, qui avait fait naufrage. A l'aide de Pompée, il se coupa la barbe aussi près de la peau qu'il fut possible, et chercha à donner à son costume un caractère plus européen. Ils n'avaient ni eau ni provisions, et ils étaient exposés à un soleil ardent. Heureusement pour eux, et plus heureusement encore pour Francisco, ils rencontrèrent le second jour un petit brick américain allant à Antigoa.

Caïn raconta ses désastres supposés au maître de ce bâtiment, qui y ajouta foi; mais il ne parla pas de sa blessure, et comme il la négligea complétement, elle aurait certainement causé sa mort quelques jours après son appari-

tion devant la cour de l'Amirauté, si Hawkhurst n'en eût accéléré le moment.

Mais il éprouvait alors une indifférence totale pour la vie; il n'avait d'autre désir que de sauver Francisco, et il fut enchanté de trouver un petit schooner qui faisait le commerce entre les îles, et qui se rendait à Port-Royal. Il y retint son passage et celui des quatre Kroumans, car il avait en poche une bourse assez bien garnie. Il arriva trois jours avant la mise en jugement des pirates, et pendant tout ce temps il se tint soigneusement caché.

Il est peut-être à propos d'ajouter ici que le motif de Caïn pour désirer que le paquet qu'il avait remis à Francisco ne fût pas ouvert en public, était qu'il s'y trouvait une pièce contenant les renseignements nécessaires pour trouver les trésors qu'il avait cachés, ce qu'il ne voulait faire connaître qu'à Francisco seul.

Nous laisserons au lecteur le soin de se figurer ce qui se passa entre Francisco et Édouard, quand ils furent bien assurés qu'ils étaient frères, et nous rapporterons ce qui était contenu dans le paquet, qui fut ouvert par les deux frères jumeaux en présence de Clara seulement. La

relation qui s'y trouvait était fort longue, mais nous nous bornerons à en donner un court extrait.

Il y était dit que Caïn, dont le nom était Charles Osborne, était parti de Bilboa sur un beau schooner pour se procurer une cargaison d'esclaves sur la côte de l'Afrique. Il n'était en mer que depuis vingt-quatre heures quand quelques hommes de son équipage aperçurent à environ un mille une barque dans laquelle on ne voyait personne. La mer était tranquille, il faisait peu de vent, et le schooner marchait fort lentement. Quand on en fut plus près, on mit un esquif en mer pour aller l'examiner.

L'esquif revint bientôt, ramenant la barque en toue. On trouva au fond plusieurs hommes étendus, presque morts d'inanition et n'étant plus que des squelettes; et sur les écoutes de poupe une négresse tenant un enfant sur ses genoux, et une jeune femme européenne, tous dans le dernier état d'épuisement.

Osborne était déjà un homme de mœurs dépravées et sans aucun principe, mais il n'était encore ni scélérat endurci, ni meurtrier, comme il le devint ensuite. Il les prit tous à bord, et

leur fit donner tous les secours nécessaires, mais il était trop tard. Tous les hommes moururent avant la fin du second jour. Cécilia Templemore, et l'enfant, qu'on avait cru mort dans le premier moment, revinrent à la vie, mais la négresse, doublement épuisée, tant par le défaut d'aliment, que par la nourriture qu'elle avait donnée à l'enfant tant qu'elle l'avait pu, mourut pendant qu'on la transportait de la barque sur le schooner. Une chèvre qui était heureusement à bord, remplaça la nourrice, et avant qu'on fût arrivé sur la côte d'Afrique, l'enfant avait recouvré sa santé et ses forces, et sa mère toute sa beauté.

Osborne avait des passions ardentes, et Cécilia Templemore devint sa victime; cependant en arrivant, avec sa cargaison de chair humaine, sur la côte du Brésil, il mit fin aux reproches qu'elle ne cessait de lui faire, par un faux mariage. Mais ce fut un bien faible adoucissement à ses souffrances. — Elle qui avait été élevée avec le plus grand soin, — qui avait vécu dans le luxe, — elle se voyait jetée hors de la société de ceux avec lesquels la vie aurait pu avoir encore quelques charmes pour elle;

— elle ne pouvait espérer de les revoir. — Elle était condamnée à passer le reste de son existence avec des êtres qu'elle méprisait et qu'elle redoutait; — elle versait des larmes la nuit et le jour, elle trouva bientôt une nouvelle source de douleur dans la manière brutale dont Osborne la traitait, quoiqu'il l'aimât véritablement. Son fils était sa seule consolation; sans lui, sans la crainte de le laisser exposé à l'influence pernicieuse de ceux qui l'entouraient, elle aurait appelé la mort à son secours, mais elle désirait vivre pour lui ; ce fut pour lui qu'elle conjura cent fois Osborne de changer de vie, et ce fut pour lui qu'elle supporta avec patience et douceur les reproches, les injures et même les coups. Enfin, Osborne changea de vie en effet, mais ce fut pour en embrasser une encore plus criminelle; il devint pirate, prit le nom de Caïn, et continua à emmener partout avec lui Cécilia et le jeune Francis, qu'il avait nommé Francisco.

Cet événement mit le comble au malheur de Cécilia; on la vit dépérir de jour en jour, et le chagrin n'aurait pas tardé à causer sa mort, si elle n'eût été hâtée par la cruauté de Caïn. Un

jour qu'elle lui représentait les suites inévitables qu'auraient pour lui ses crimes tant dans ce monde que dans l'autre, il s'abandonna à sa fureur, et lui porta un coup si violent qu'elle y succomba. Elle expira en priant Dieu que son fils ne suivît jamais cette horrible carrière ; et quand Caïn, alors repentant, lui en fit la promesse, elle le bénit aussi avant de mourir.

Telle était en substance la relation écrite par Caïn, en ce qui concernait la malheureuse mère de ces deux jeunes gens. Lorsque la lecture en fut terminée, ils restèrent plongés dans un triste silence, se tenant par la main. Édouard le rompit pourtant bientôt en faisant à son frère des questions innombrables sur tout ce dont il pourrait se souvenir de leur pauvre mère. Francisco lui raconta ensuite toute l'histoire de sa vie.

— Mais ce trésor, Edouard? dit Francisco; jamais je ne pourrai me résoudre à en prendre possession.

— Et vous ne le devez pas, répondit Edouard; il appartient aux équipages qui ont fait la prise; vous n'en toucherez pas un penny, soyez

tranquille; mais j'espère que j'en aurai ma bonne part. Cependant gardez la pièce qui contient les renseignements nécessaires pour le trouver, puisqu'elle vous a été adressée.

L'amiral avait été informé de tous les détails du procès fait aux pirates, et il envoya un message à Edouard pour l'inviter à venir le voir avec son frère aussitôt qu'il le pourrait, et à lui amener la fille du gouverneur de Porto-Rico, qu'il devait considérer comme étant sous sa protection spéciale, tant qu'elle resterait à Port-Royal. Clara accepta cette offre avec joie, et le lendemain du jugement ils se rendirent tous trois chez l'amiral. Edouard lui présenta son frère et Clara, et l'amiral la fit conduire dans l'appartement qu'il lui avait fait préparer.

— Templemore, dit l'amiral à Edouard, je crois qu'il faut que je vous envoie à Porto-Rico pour assurer le gouverneur que sa fille est en sûreté.

— Je préférerais, monsieur, que vous y envoyassiez un autre officier, et pendant ce temps j'assurerais ici son bonheur.

— Quoi! en l'épousant! Sur ma foi, vous

n'avez pas une mince opinion de vous-même ! — Attendez du moins que vous soyez capitaine, monsieur.

— J'espère, monsieur, que je n'aurai pas à attendre bien long-temps, répondit Edouard, les yeux baissés, mais en souriant.

— Mais à propos, reprit l'amiral, ne m'avez-vous pas dit quelque chose d'un trésor caché dans les Caïques ?

— Oui, monsieur, mais mon frère seul en a connaissance.

— Il faut en prendre possession. — Je crois que je vous en chargerai, Edouard ; — monsieur Francisco, il faudra que vous accompagniez votre frère.

— Avec grand plaisir, monsieur, répondit Francisco en riant ; mais je crois que j'attendrai qu'Edouard soit capitaine. J'ai grande envie de ne remettre la pièce qui contient tous les renseignements nécessaires que le jour de son mariage.

— Sur ma parole, Templemore, dit le capitaine Manly, je voudrais que vous eussiez déjà votre brevet de capitaine ; voyez que de choses

en dépendent ! le bonheur d'une jeune personne, — ma part de prise, — le huitième de l'amiral. — Réellement, amiral, c'est à considérer, d'autant plus qu'il le mérite.

— Je pense comme vous, Manly, dit l'amiral ; et pour vous prouver que ce n'est pas seulement de ce moment que je le pense, voici M. Hardley qui m'apporte certain brevet auquel il ne faut plus qu'une bagatelle pour qu'il n'y manque rien.

— Votre signature, je suppose, amiral, dit le capitaine Manly en prenant une plume et la lui présentant.

— Précisément, répondit l'amiral, en signant le brevet ; et maintenant la bagatelle n'y manque plus. — Capitaine Templemore recevez mes félicitations.

Edouard s'inclina pour le remercier et ses joues animées annoncèrent sa satisfaction.

— Je ne puis donner de brevets, amiral, dit Francisco en lui présentant un papier, mais je puis vous remettre une pièce qui contient des informations importantes, car il paraît que le trésor est d'un grand prix.

— Sur ma foi, Manly, s'écria l'amiral après

y avoir jeté un coup-d'œil, il faut que vous partiez au point du jour. Il paraît qu'il y a de quoi charger votre sloop. — Tenez, lisez. — Je vais faire préparer votre ordre de départ, et j'y joindrai copie de cette pièce, car je veux garder l'original de peur d'accident.

— Ce devait être ma fortune, dit Francisco avec un sourire grave ; mais pour rien au monde je n'aurais voulu y toucher.

— Vous avez raison, jeune homme, dit l'amiral ; vos principes sont excellents, mais nous ne sommes pas tout-à-fait si scrupuleux. — Eh bien, il ne nous reste plus qu'à faire dire à notre jeune Espagnole que le dîner est servi.

Quinze jours après cette conversation, le capitaine Manly revint avec les trésors accumulés par Caïn, et l'*Entreprise*, commandée par un autre lieutenant, arriva aussi de Porto-Rico où l'amiral l'avait envoyée pour informer le gouverneur que le capitaine Templemore avait tiré sa fille des mains des pirates, et pour l'engager à consentir à leur mariage. Le gouverneur répondit à l'amiral par une lettre pleine de remercîments ; mais ce qui était beaucoup plus important, c'est qu'il écrivit aussi au ca-

pitaine Templemore pour approuver son union avec Clara, et qu'il lui envoya pour sa dot douze boîtes pleines de doublons d'or.

Ce fut environ deux mois après ces événements, que M. Witherington, après avoir lu une longue lettre qui lui était arrivée pendant qu'il déjeûnait dans Finsbury-Square, sonna avec une telle force que le vieux Jonathan pensa que son maître devait avoir perdu l'esprit. Cela ne changea pourtant rien à son pas mesuré et solennel, et il parut à la porte, suivant son usage, sans dire un seul mot.

— Pourquoi donc ce drôle ne vient-il pas quand je sonne? s'écria M. Witherington avec impatience.

— Je suis ici, monsieur, répondit Jonathan avec une gravité imperturbable.

— Je le vois bien, mais que l'enfer vous confonde! vous arrivez comme si vous étiez l'ombre d'un sommelier. — Eh bien! savez-vous qui nous allons avoir ici?

— Non, monsieur.

— Mais je le sais, moi, et je vais vous le dire. — C'est Édouard; — il est en chemin, il va arriver. — Il faut tout préparer pour le recevoir.

— La petite chambre où il couchait autrefois, monsieur?

— Non vraiment; le plus bel appartement de la maison. — Il est marié, Jonathan; — il est capitaine. — C'est le capitaine Templemore à présent.

— Oui, monsieur.

— Oui. — Et il a trouvé son frère, Jonathan; — son frère jumeau.

— Oui, monsieur!

— Son frère Francis, qu'on croyait noyé. — C'est une longue histoire, Jonathan; — une histoire bien étonnante. — Leur pauvre mère est morte il y long-temps.

— *In cœlo quies*, dit Jonathan en levant les yeux au ciel.

— Mais son frère vit encore.

— *Resurgam*, dit le sommelier.

— Ils seront ici dans dix jours, Jonathan; veillez à ce que tout soit prêt. — A propos, c'est une Espagnole.

— Qui, monsieur?

— Qui? la femme du capitaine Templemore. — Mais à propos, on lui a fait son procès comme pirate.

— A qui, monsieur ?

— A qui, au frère du capitaine Templemore, — à Francis. — Que vous êtes stupide, Jonathan !

— Avez-vous d'autres ordres à me donner, monsieur ?

— Non. Retirez-vous, et n'oubliez rien.

Trois semaines après cette conversation, le capitaine Templemore, sa femme, et son frère Francis étaient établis dans Finsbury-Square, à la grande satisfaction de M. Witherington, qui depuis long-temps était las de sa solitude. Les deux frères jumeaux firent la consolation de sa vieillesse; ils lui fermèrent les yeux; ils partagèrent sa bénédiction et sa fortune; — et ainsi finit l'histoire du Pirate.

FIN DU PIRATE.

LES

TROIS CUTTERS.

LES TROIS CUTTERS.

PREMIER CUTTER.

Lecteur, avez-vous jamais été à Plymouth? si vous y avez été, vos yeux doivent s'être reposés avec extase sur le beau domaine du comte de Mount-Edgcumbe; et si vous n'y avez pas

encore été, vous ne sauriez y aller trop tôt. A Mount-Edgcumbe vous verrez les plus beaux arbres qui existent dans le monde entier, couronnant le sommet des montagnes, et descendant jusque sur le rivage de la mer. De cet endroit charmant, le plus splendide panorama du monde s'offrira à vos regards. Vous verrez... — je sais à peine ce que vous ne verrez pas. — Vous verrez Ram-Head, et la baie de Cawsand; vous verrez Breakwater, l'île de Drake, et le Pont-du-Diable au-dessous de vous, avec la ville de Plymouth et ses fortifications, ainsi que le Hoé. De là vous arriverez à la Pointe-du-Diable, autour de laquelle le flux coule avec une force diabolique. Vous verrez ensuite le nouveau bureau des vivres, autour duquel sir James Gordon avait coutume de se promener toute la journée, prenant une prise de tabac dans la tabatière de quiconque en portait une, prise que chacun se faisait un plaisir de lui offrir, et qu'il acceptait avec un égal plaisir, ce qui prouve combien de plaisir peut causer une seule prise de tabac. — Vous verrez aussi le Mont-Wise et Mutton-Cove; la ville de Devonport avec son magnifique chantier et ses arsenaux.

Vous verrez des vaisseaux en construction, et des vaisseaux désarmés; — des vaisseaux qu'on radoube et des vaisseaux qu'on équipe; — des vaisseaux levant l'ancre, et des vaisseaux à la voile; — des carcasses de vaisseaux pour renfermer les condamnés à la déportation jusqu'à l'exécution de leur sentence, et le vaisseau de garde; — sans parler des chaloupes des vaisseaux, des gabarres et des barques de toute espèce, jusqu'aux bateaux des vivandières. En un mot, il y a beaucoup de choses à voir à Plymouth, indépendamment de la mer; mais ce que je désire particulièrement en ce moment, mon cher lecteur, c'est que vous vous placiez près de la batterie de Mount-Edgcumbe; de là vous verrez un cutter étant sur une seule ancre, et vous remarquerez à sa flamme et à son pavillon de poupe, que ce bâtiment est un yacht.

De tous les amusements auxquels se livre la noblesse de notre île, il n'en existe aucun qui soit aussi mâle, aussi patriotique, aussi national, aussi propre à exciter l'enthousiasme, qu'un voyage ou une excursion de plaisir à bord d'un yacht. C'est un divertissement particulier à l'Angleterre, non-seulement à cause

de sa position insulaire et de la foule d'excellents ports qui garnissent ses côtes, mais parce qu'il exige un certain degré d'énergie et de richesse, qui se trouve rarement en d'autres pays. Nos souverains ont eu la sagesse d'encourager ce goût, parce qu'ils ont senti que la sûreté du royaume devient plus complète quand chacun est plus ou moins marin, et se rattache par quelque lien à la profession navale. C'est un amusement de la plus grande importance pour le pays, car il a contribué à perfectionner l'art de la construction et de l'équipement des navires, et il fournit de l'occupation à nos marins et à nos charpentiers. Mais si je voulais détailler tout ce que je pourrais dire à la louange des yachts, je n'avancerais jamais dans mon histoire. Je boirai donc un rouge-bord à la santé de l'amiral lord Yarborough, et des membres du club des yachts, et je commencerai.

Vous remarquerez que ce yacht est gréé en cutter, et qu'il se balance avec grâce sur l'eau calme du port. On travaille en ce moment à lever l'ancre, on déploie la voile de misaine, tous les préparatifs du départ se terminent;

dans quelques minutes il sortira du port. Vous voyez quelques dames assises près du couronnement, et il y a cinq cuisses de venaison suspendues à la poupe. Je l'ai déjà dit, rien n'est plus agréable qu'un voyage de plaisir sur un yacht.

Mais il est temps que nous montions à bord. Vous voyez que le tillac est formé de planches étroites de sapin blanches comme la neige; les canons sont de cuivre bien poli; les bittes et les habitacles sont en acajou; il est peint avec goût et toutes les moulures sont dorées. Rien n'y manque, mais rien ne fait encombrement nulle part. — A présent, descendons sous le pont. — Voici la cabine des dames. Peut-on se figurer un appartement plus élégant, meublé avec meilleur goût? N'y trouve-t-on pas toutes les recherches du luxe? Elle est petite, j'en conviens; mais n'êtes-vous pas surpris que, malgré sa petitesse, elle contienne tout ce qui peut être utile, commode et agréable, grâce à l'ordre et à l'arrangement qui y règne? Voici la salle à manger, et ensuite la cabine des messieurs. Rien de plus complet, rien de plus recherché. — Maintenant, visitons le reste du

navire. Voici l'intendant, avec son grand buffet. Il est occupé à presser des citrons pour préparer du punch; il a mis le champagne dans la glace, et vous voyez à côté une rangée de longs bouchons de Bordeaux. — Passons à l'avant; voici l'endroit où couchent les hommes de l'équipage; vous voyez qu'ils n'y sont pas serrés comme à bord d'un vaisseau de guerre : le luxe se montre encore, même à la proue. — Et cette cuisine! n'est-elle pas admirablement arrangée? c'est véritablement *multum in parvo.* Ne sentez-vous pas le fumet délicieux qu'exhale cette soupe à la tortue? — On éprouve quelquefois des bourrasques en mer; mais mettez-moi à bord d'un yacht de plaisir, et je m'en bats l'œil.

A présent que je vous ai fait voir toutes les parties du bâtiment, il faut que je vous présente les individus qui s'y trouvent.

Voyez-vous ce bel homme à teint fleuri, en pantalons blancs et à jaquette bleue; qui tient d'une main un télescope, et de l'autre un verre de grog qu'il vient de prendre par l'écoutille? C'est lord Beauprey, le propriétaire du navire, et membre du club des yachts. Il a bien l'air d'un marin, et la réalité ne dément pas son

air. Je l'ai pourtant vu revêtu de son costume d'apparat à l'ouverture de la chambre des pairs.

Celui qui est près de lord Beauprey, est M. Stewart, lieutenant de marine. Il se tient d'une main à un cordage, non qu'il en ait besoin pour se soutenir, mais parce qu'ayant été toute sa vie employé à un service actif, il ne sait que faire de ses mains quand elles n'ont rien à faire. C'est un protégé de lord Beauprey, et il remplit les fonctions de maître du navire.

Cet homme bien bâti, qui est debout près de l'habitacle, est M. Hautaine. Il a servi six ans dans la marine en qualité de midshipman, et ce service ne lui a pas plu. Il a servi ensuite six autres années dans un régiment de cavalerie, et ce service ne lui a pas plu davantage. Enfin il s'est marié, et il n'a pas eu besoin d'un si long apprentissage pour reconnaître que son dernier état lui plaisait encore moins que les deux premiers. Tout cela n'empêche pas qu'il n'aime beaucoup les yachts et les femmes des autres; et partout où il se présente, il est toujours le bienvenu.

Ce jeune homme ayant un gilet brodé et des

gants blancs, qui se courbe pour parler à une des dames, est un M. Vaughan. On le voit à Almack, chez Crockford, partout en un mot. Il connaît tout le monde et tout le monde le connaît. Il a quelques dettes, et une invitation à une excursion de plaisir à bord d'un yacht lui est toujours fort agréable.

Cet autre jeune homme, assis à côté de la même dame, est un parent de lord Beauprey. Regardez le, et vous verrez sur-le-champ ce qu'il est. Il singe le marin. Il ne s'est pas rasé ce matin, parce que les marins n'ont pas le temps de se faire la barbe tous les jours. Il n'a pas mis de linge blanc, parce que les marins ne peuvent s'astreindre à en changer chaque jour. Il a un cigare à la bouche, ce qui le rend presque malade, et ce qui est insupportable à la compagnie, mais c'est une habitude des marins. Il parle du plaisir qu'il aurait à éprouver un gros temps, ce qui ferait disparaître toutes les dames du tillac, mais alors elles ne s'apercevraient pas qu'il souffre le mal de mer avec moins de courage qu'elles. Il a le malheur d'être né avec une grande fortune et d'être un sot. Il se nomme Ossulton.

Il ne me reste plus à présenter au lecteur que M. Seagrove. Il a la taille svelte, des traits marqués et pleins d'intelligence. Il a été destiné au barreau, et il a toutes les qualités nécessaires pour s'y distinguer, excepté l'application. Il n'a jamais été chargé d'une seule affaire, et il est probable qu'il ne plaidera jamais une cause. Il est bon violon, et il a fermé son étude à l'invitation de lord Beauprey, pour venir à bord du yacht avec son instrument, et contribuer à l'amusement de la compagnie.

Il s'agit maintenant de parler des dames. — Peut-être aurais-je dû commencer par elles; — je ne puis m'excuser qu'à l'aide du principe qu'on réserve pour la fin ce qu'il y a de meilleur. C'est ce que font tous ceux qui montrent des marionnettes, et ce chapitre n'est que la première scène dans laquelle vont figurer les miennes.

Nous en ferons la description en suivant l'ordre de leur âge. — Cette grande dame maigre, et à l'air rébarbatif, est une sœur non mariée de lord Beauprey, ayant quarante-cinq ans accomplis. Elle s'est décidée, fort à contre-cœur, à venir à bord du yacht parce que ses

idées des convenances ne lui permettaient pas de souffrir que sa nièce s'y embarquât sans autre protection que celle de son père. Tout l'effraie : une corde qu'on jette sur le tillac la fait tressaillir; si elle est sur le pont, elle croit entendre l'eau entrer dans le navire par la quille; si elle est dans la cabine et qu'elle entende quelque bruit, elle est convaincue qu'il y a du danger; et si le silence règne, elle est sûre que quelque chose va mal. Elle est un vrai tourment pour elle-même et pour tout le monde, et elle se rend insupportable par son orgueil et sa mauvaise humeur. Mais elle tient rigidement aux convenances, et elle s'y sacrifie en martyre. Telle est l'honorable miss Ossulton.

La dame qui, lorsqu'elle sourit, montre deux fossettes sur les jolies joues d'un visage ovale, est une jeune veuve nommée Lascelles. Elle avait épousé un vieillard par obéissance pour son père; ce qui était sûrement un acte méritoire de soumission filiale. Elle en fut récompensée en se trouvant veuve au bout d'un an avec une fortune considérable. S'étant mariée une première fois pour céder à

la volonté de son père, elle avait bien résolu de ne consulter que la sienne en se remariant. Mais elle était fort jeune, et n'était pas pressée.

La jeune personne dont la physionomie a une expression si pleine de douceur, est l'honorable miss Cécilia Ossulton, fille de lord Beauprey. Elle est vive, spirituelle, et ne sait ce que c'est que la crainte. Mais elle est encore bien jeune, car elle n'a que dix-sept ans; et personne ne sait encore ce qu'elle est véritablement, — elle ne le sait pas elle-même.

Telle était la composition de la compagnie qui se réunissait dans la cabine qui servait tour à tour de salle à manger et de salon. L'équipage consistait en dix excellents marins, un intendant et un cuisinier. Il y avait aussi à bord le valet de chambre de lord Beauprey, celui de M. Ossulton, et la femme de chambre de miss Ossulton ; quant aux autres individus, ils avaient laissé leurs domestiques à terre, attendu qu'il n'y avait pas de place pour eux sur le navire.

Le yacht leva l'ancre, et toutes ses voiles furent déployées. Après qu'il eut passé entre la côte d'Angleterre et l'île de Drake, on annonça

le dîner. Comme le lecteur a déjà eu un avant-goût des préparatifs du repas, je lui laisse le soin de juger s'il n'est pas très-agréable de dîner à bord d'un yacht. L'air de la mer avait donné de l'appétit à tout le monde, et ce ne fut que lorsque la nappe eut été enlevée, que la conversation devint générale.

— Monsieur Seagrove, dit lord Beauprey, savez-vous que vous avez manqué de ne plus nous trouver? je vous attendais jeudi dernier.

— Je suis fâché, milord, qu'une affaire m'ait empêché de me rendre plus tôt à l'agréable invitation de Votre Seigneurie.

— Allons, Seagrove, ne nous faites pas de contes, dit Hautaine. — Vous m'avez dit vous-même l'autre soir, quand vous étiez en train de jaser, que vous n'aviez jamais eu une cause à plaider de votre vie.

— Ceci est vrai, et c'est une circonstance fort heureuse, car si j'en avais eu une je n'aurais su qu'en faire. Ce n'est pas ma faute, je ne suis propre qu'à être membre de quelque commission. Cependant j'avais une affaire, et une affaire très-importante, car Ponsonby m'avait prié de l'accompagner chez Fattersall, pour lui

donner mon avis sur un cheval qu'il se propose d'acheter; et je devais ensuite aller avec lui à Forest-Wild pour plaider sa cause près de son oncle.

— Ah! vous en avez-donc eu une enfin? dit lord Beauprey. Puis-je vous demander si vous l'avez gagnée!

— Je ne l'ai ni gagnée ni perdue, car je ne l'ai pas plaidée. Mais Ponsonby l'a perdue, et, tout en la perdant, je trouve qu'il y a gagné.

— Expliquez cette énigme, monsieur, dit Cécilia Ossulton.

— Le fait est que l'oncle de Ponsonby désire vivement que William épouse miss Percival dont le domaine est contigu à celui de Forest-Wild. Or, mon ami William aime le mariage à peu près comme j'aime le barreau, et se marierait-il ou ne se marierait-il pas, était la question à discuter avec son oncle.

— Mais pourquoi vous avait-il chargé de cette discussion? demanda mistriss Lascelles.

— Pour une raison toute simple, madame; comme Ponsonby n'achète jamais un cheval sans me consulter...

— Je ne vois aucune analogie entre les deux cas, s'écria miss Ossulton en se rengorgeant avec un air de hauteur.

— Pardonnez-moi, madame. Comme Ponsonby n'achète jamais un cheval sans me consulter, il était tout naturel qu'il désirât aussi avoir mon avis quand on lui proposerait une femme. Il voulait que je lui servisse de conseil, et que je prononçasse un plaidoyer en sa faveur. Mais l'oncle jugea à propos de considérer l'offense de son neveu comme une affaire capitale, et comme on n'accorde pas de conseil à l'accusé dans les affaires capitales, dès que je lui eus fait ma révérence en entrant, il m'en fit une autre en me reconduisant vers la porte, comme pour me dire que je pouvais sortir. Heureusement il ne ferma pas la porte, et j'eus soin de ne fermer ni mes oreilles, ni mes yeux.

— Eh bien! Seagrove, dit Hautaine, ditesnous ce que vous avez vu et entendu; mais, si cela est possible, point de calembourg.

— Je commencerai par prendre un verre de vin.

— Buvez-le, dit lord Beauprey, et souvenez-

vous que toute la compagnie attend votre histoire avec impatience.

— Je vous assure, milord, qu'elle vaut la meilleure scène de comédie.

Il est bon de faire observer ici que M. Seagrove possédait à un degré éminent ce qu'on appelle dans les acteurs la force comique. Il était excellent mime, et il savait changer sa voix à volonté. Il avait coutume de jouer les scènes qui avaient eu lieu entre d'autres personnes, et quand il disait que quelque chose qu'il allait raconter valait une scène de comédie, ceux qui le connaissaient savaient qu'il désirait qu'on lui demandât de la mettre en action. Mais Cécilia lui dit donc sur-le-champ :

— Je vous prie, monsieur Seagrove, jouez-nous cette scène.

— Volontiers, miss Cécilia, répondit Seagrove, qui avait vu et entendu tout ce qui s'était passé en cette occasion. Il commença aussitôt, changeant de voix suivant qu'il faisait parler l'oncle ou le neveu, reprenant la sienne quand il faisait quelque observation, et n'oubliant aucun des gestes convenables, dont nous ne parlerons pourtant pas, attendu qu'on peut

se les figurer d'après les paroles. On pourrait, ajouta-t-il, intituler cette scène : *Les cinq mille acres tout d'une pièce.*

— Ainsi donc, William, dit l'oncle s'arrêtant tout-à-coup et se tournant vers son neveu, après avoir fait quelques tours à grands pas dans la chambre, les mains derrière le dos sous son habit, de manière à en repousser les pans en arrière à trois bons pouces de son corps ; — ainsi donc, je puis dire, sans crainte d'être contredit, que c'est la plus belle propriété du comté. — Cinq mille acres tout d'une pièce !

— Sans aucun doute, mon oncle, répondit William, battant la terre du pied, tandis qu'il était assis sur un fauteuil de maroquin vert; et parce qu'il vous a pris fantaisie de réunir tout d'une pièce ce domaine et le vôtre, vous désirez me claquemurer au milieu.

— Ce sera une propriété magnifique, William.

— De quoi parlez-vous, mon oncle ? — Du domaine ou de la femme ?

— De tous les deux, mon neveu ; et il faut que vous y consentiez.

— Je ne suis pas possédé par le démon de la

cupidité, mon oncle; votre domaine suffit à tous mes désirs. Avec votre permission, au lieu de doubler mes propriétés et de me doubler moi-même en prenant une femme, je resterai garçon et votre seul héritier.

— Faites attention, William, qu'il peut se passer des siècles avant qu'une telle occasion se représente. Nous rétablirons par là le domaine de Forest-Wild dans ses anciennes limites. Vous savez qu'il a été divisé il y a environ deux cents ans. Nous avons en ce moment la glorieuse possibilité de réunir les deux moitiés, et, alors, le domaine redeviendra ce qu'il était quand Henry VIII l'octroya à nos ancêtres à l'époque de la réformation. Nous abattrons cette maison, et nous laisserons subsister l'ancienne abbaye. Nous retrouverons ce qui nous a appartenu jadis, et nous le reprendrons sans aucune charge.

— Sans aucune charge, mon oncle! — Vous oubliez qu'il y aura une femme.

— Et vous oubliez vous-même qu'elle aura pour dot cinq mille acres tout d'une pièce.

— Vous le faites sonner trop souvent à mes oreilles pour que je l'oublie, mon oncle. Mais

quand même je désirerais être l'heureux possesseur de ce domaine, je ne me soucie nullement d'être l'heureux possesseur de miss Percival. D'ailleurs je n'ai jamais vu ni miss Percival, ni sa propriété.

— Nous monterons à cheval demain matin, William, et nous passerons dessus.

— Passer à cheval sur miss Percival ! cela ne sera pas très-galant. — Au surplus pour vous obliger, mon oncle, j'irai voir le domaine avec vous un de ces jours.

— Vous en serez content, William, ainsi que de la propriétaire.

— Je suppose que celle-ci n'est pas tout d'une pièce.

— Un sol excellent, — un caractère admirable.

— C'est quelque chose.

— Bien cultivé, — élevée par trois tantes qui sont des modèles de savoir-vivre, comme on n'en voit plus depuis un siècle.

— Et qui suivent sans doute les modes du siècle dernier.

— En plein rapport, — ayant tous les talents qu'on peut désirer.

— J'entends, les vertus cardinales du jour, le chant, la danse, la musique et le dessin.

— Jamais une récolte n'a manqué. — Elle n'a que dix-sept ans. — Que voulez-vous de plus?

— Rien, mon oncle, je voudrais quelque chose de moins; le domaine pourrait me convenir s'il n'était pas grevé d'une femme. — Je suis fâché, très-fâché, mon cher oncle, de ne pouvoir vous satisfaire sur ce point; mais réellement je ne puis me résoudre à prendre un tel bail à vie.

— En ce cas, monsieur, permettez-moi de vous dire que le testament que j'ai fait en votre faveur n'est qu'un bail dont la durée dépend de ma volonté. Je regarde la réunion des deux domaines en question comme un devoir que j'ai à remplir envers ma famille. Cette réunion ne peut s'opérer que par le mariage de miss Percival avec un membre de ma famille; et puisque cette proposition ne vous convient pas, je vais écrire sur-le-champ à votre cousin James pour la lui faire. S'il l'accepte, il sera mon seul et unique héritier; je crois assez probable qu'il appréciera mieux que

vous les avantages de cinq mille acres de terre tout d'une pièce.

Et l'oncle fit quelques pas vers la porte.

— Un instant, mon cher oncle, un instant! s'écria William en se levant de son fauteuil. Il est vrai que j'aimerais mieux rester garçon et n'avoir que la moitié du domaine à réunir, que d'en posséder la totalité avec la charge d'une femme; mais je n'ai pas prétendu dire que j'aime mieux ne rien avoir que d'accepter une femme et cinq mille acres de terre tout d'une pièce; je sais que vous êtes homme de parole, j'accepte donc votre proposition, et il est inutile de faire payer un port de lettre à mon cousin James.

— Fort bien, William; c'est tout ce que je vous demande, et comme je sais que vous êtes aussi homme de parole, je regarde cette affaire comme arrangée. Je ne vous avais mandé ici que pour m'assurer positivement de votre consentement; à présent que vous me l'avez donné, vous pouvez retourner à Londres si bon vous semble; je vous écrirai quand tout sera prêt pour le mariage.

— En ce cas, mon oncle, je partirai sur-le-

champ, car on doit vendre lundi prochain chez Fattersall un cheval que j'ai grande envie d'acheter. — Et quand croyez-vous que vous aurez besoin de moi, mon oncle?

— Voyons. — Nous sommes dans les premiers jours de mai; — eh bien! dans le cours de juillet, à ce que je pense.

— Juillet, mon oncle! ayez pitié de moi! — Je ne puis me marier pendant la canicule. — Diable! — Non, non, point en juillet.

— Dans le fait, ce serait peut-être un peu trop tôt, car il faut qu'avant le mariage, vous veniez ici une ou deux fois pour examiner la propriété; — pour voir miss Percival, je veux dire. — Nons le remettrons donc au commencement d'octobre.

— Octobre! — J'ai promis de passer tout ce mois à Melton.

— Puis-je vous demander, monsieur, quelle partie de l'année ne sera pas pour vous la canicule?

— Le mois d'avril, mon oncle. — Je crois que cela me conviendrait.

— Le mois d'avril! — Onze mois et un hiver

tout entier à passer! — Et si miss Percival attrapait un rhume et venait à mourir.

— Je lui en aurais la plus grande obligation, pensa William.

— Non, non, William, il n'y a rien de certain dans ce monde, et il ne faut rien laisser au hasard.

— Eh bien! mon oncle, fixons le mariage à la première fois que la Tamise sera couverte de glace.

— La Tamise couverte de glaces! Nous attendrions peut-être des années. — Non, non, William, plus tôt l'affaire sera conclue, mieux cela vaudra. Retournez à Londres, achetez votre cheval; et quand il s'agit d'obliger votre oncle, mon cher William, ne songez pas à la canicule.

— Eh bien! monsieur, s'il faut que je fasse un sacrifice, je ne le ferai pas à demi, et si vous le désirez, je me marierai même en juillet, sans égard pour le thermomètre.

— Vous êtes un brave garçon, William. Avez-vous besoin d'un mandat sur mon banquier?

— Cela viendrait assez à propos, mon oncle,

et je vous en serai fort obligé, car aujourd'hui un cheval se vend à tant par once.

— Et on paie l'once en livres, n'est-ce pas ? — Tenez, William, voici un mandat de cinq cents livres sterling.

— Je vous remercie, mon oncle; je suis tout obéissance, et dès que j'aurai acheté mon cheval, vous me trouverez prêt à faire le saut périlleux du mariage aussitôt que vous le désirerez. — Je tiendrai ma parole, quand même il y aurait une comète.

— Et je ne doute pas que vous ne vous en trouviez bien, mon neveu. — Cinq mille acres de terre tout d'une pièce, et une jolie femme par-dessus le marché !

— Avez-vous quelques autres ordres à me donner, mon oncle ? demanda William en mettant le mandat dans son portefeuille.

— Non, mon cher enfant. — Que faites-vous aujourd'hui ?

— Je dîne à l'hôtel de Clarendon avec quelques amis.

— Adieu donc. Faites mes compliments et mes excuses à votre ami Seagrove, et venez me voir mardi ou mercredi.

Ainsi se terminèrent les arrangements pour l'union de William Ponsonby avec miss Émilie Percival, et pour la réunion des deux domaines, ce qui était le grand but des désirs du cher oncle ; et ainsi se termine aussi la scène des *Cinq mille acres de terre tout d'une pièce.*

Après avoir ainsi joué son double rôle, M. Seagrove jeta les yeux à la ronde sur toute la compagnie, comme pour quêter des applaudissements.

— Excellent, sur ma foi! Seagrove dit lord Beauprey; vous devez avoir besoin d'un verre de vin après cela.

— Je ne donnerais pas grand'chose pour la chance de bonheur de miss Percival, dit la sœur de Sa Seigneurie, miss Ossulton.

— On dit que de deux maux il faut choisir le moindre, dit M. Hautaine. Le pauvre Ponsonby n'avait pas d'autre alternative.

— Cette observation est très-polie, monsieur Hautaine, dit miss Cécilia. Je dois vous en remercier au nom de mon sexe.

— Quoi! miss Cécilia, aimeriez-vous épouser un homme que vous n'auriez jamais vu?

— Non certainement; mais, en parlant de deux maux, n'aviez-vous pas en vue le mariage et la pauvreté? J'en appelle à votre honneur.

— En ce cas il faut que j'en convienne; mais il est un peu dur de mettre mon honneur en jeu pour me pousser dans la nasse.

— Je voudrais que pareille offre m'eût été faite, dit M. Vaughan. Je n'aurais pas hésité comme Ponsonby.

— Cela étant, je vous conseille de ne jamais me faire une proposition de mariage, dit mistriss Lascelles en riant; — car M. Vaughan avait eu pour elle des attentions marquées.

— Je crois, Vaughan, dit Seagrove, que vous vous êtes un peu compromis par cette observation.

Vaughan pensait de même. — Mistriss Lascelles doit savoir, répondit-il, que je ne parlais ainsi qu'en plaisantant.

— Fi, monsieur Vaughan! s'écria Cécilia; vous savez fort bien que vous avez parlé du fond du cœur.

— Ma chère Cécilia, s'écria sa tante, vous vous oubliez! Quelle connaissance pouvez-vous avoir des cœurs des hommes?

— La Bible dit qu'ils sont trompeurs et corrompus, ma tante.

— Ne pourrions-nous pas aussi, miss Cécilia, répliqua Seagrove, citer la Bible contre votre sexe.

— Vous le pourriez peut-être si quelqu'un de vous l'avait jamais lue.

— En vérité, Cécilia, vous jetez le gant à tous ces messieurs, lui dit son père ; mais, comme juge du champ-clos, je ne permettrai pas que le combat soit à outrance. — Je vois que vous ne buvez plus, messieurs ; nous irons prendre le café sur le pont, si cela vous convient.

— Nous allions nous retirer, milord, lui dit sa sœur d'un ton aigre. Il y a un quart d'heure que je cherche à rencontrer les yeux de mistriss Lascelles, mais...

— Ils étaient tournés d'un autre côté, je présume, dit mistriss Lascelles en souriant.

— Je crains d'être le malheureux coupable, s'écria M. Seagrove; je racontais à mistriss Lascelles une petite anecdote...

— Qui sans doute n'était pas de nature à pouvoir être entendue par toute la compagnie, puisque vous la racontez à voix basse, dit miss

Ossulton d'un ton aigre-doux. Mais mistriss Lascelles est disposée à quitter la table... continua-t-elle en se regorgeant ; et elle se leva en lui faisant une révérence.

— Dans tous les cas, je puis en entendre la fin sur le pont, répliqua mistriss Lascelles avec bonne humeur. Les dames se levèrent et passèrent dans leur cabine. Cécilia et mistriss Lascelles échangèrent un sourire expressif en suivant miss Ossulton, qui ne voulut pas laisser la présence à mistriss Lascelles, uniquement parce qu'elle avait été mariée. Les hommes quittèrent la table en même temps et montèrent sur le pont.

— Nous avons maintenant une bonne brise, milord, dit M. Stewart, qui était resté sur le tillac, et nous remontons le canal britannique.

— Tant mieux ! répondit lord Beauprey ; il y a huit jours que nous devrions avoir jeté l'ancre à Cowes ; ils y seront tous arrivés avant nous.

— Dites à M. Simpson de m'apporter une bougie pour allumer un cigare, dit M. Ossulton à un matelot.

M. Stewart descendit dans la cabine pour

dîner à son tour; les dames et le café arrivèrent sur le pont; la brise continua à être favorable; le temps, — on était en avril, — était presque chaud, et le yacht qui se nommait la *Flèche*, aidé par la marée, laissa bientôt Mewstone bien loin derrière sa poupe.

DEUXIÈME CUTTER.

Lecteur, avez-vous jamais été à Portsmouth? Si vous y avez été, vous avez dû être enchanté de la vue dont on jouit de la batterie d'où l'on tire les saluts. Si vous n'y avez pas encore été, vous ferez bien d'y aller aussitôt que vous le pourrez. De cette batterie, vous voyez le port,

et beaucoup d'objets en grande partie semblables à ceux que j'ai décrits en parlant de Plymouth. Quoique la scène soit différente, vous y verrez de même des arsenaux, des chantiers, et une portion semblable de notre admirable marine. Vous verrez Gosport de l'autre côté du port; et Sally-Port tout près de vous. A votre gauche est Southsea Beach; devant vous, Spithead, avec ses vaisseaux de guerre, et Motherbank, rempli d'une foule de bâtiments marchands Là est le Buoy, où le *Royal-George* fit naufrage, et où il est encore enseveli sous les eaux, ses cabines habitées par les poissons, qui y entrent et qui en sortent par les fenêtres et les écoutilles. Ce n'est pas tout, vous pouvez voir l'île de Wight; Ryde, avec sa longue jetée en bois, et Cowes, qui est le rendez-vous des yachts. Dans le fait, il y a beaucoup de choses à voir à Portsmouth aussi bien qu'à Plymouth.

Mais l'objet sur lequel je désire attirer particulièrement votre attention en ce moment, c'est un navire attaché à la bouée, précisément en face de la batterie aux saluts. C'est un cutter, et vous pouvez voir qu'il est au service des douanes, par le nombre de petites barques sus-

pendues tout à l'entour. On dirait un vaisseau prêt à mettre à la voile avec une cargaison de barques. Il y en a en outre trois sur le pont; une à la poupe, les deux autres de chaque côté. Vous remarquerez qu'il est peint en noir, et toutes ses barques sont peintes en blanc. Ce n'est pas un navire élégant comme le yacht dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et le tillac en est beaucoup plus encombré. Il n'a pas de cuisses de venaison suspendues à sa poupe, mais je crois y voir un gigot de mouton, et quelques choux attachés ensemble par leurs racines. Les cutters des douanes ne sont pas des yachts; on ne vous y servira ni champagne ni soupe à la tortue; mais cependant vous pouvez y trouver un bon morceau de viande fraîche, un verre de grog, et un accueil cordial.

Montons à bord. — Vous voyez que les canons sont en fer, que les affûts sont peints en noir, et que tous les bois dans l'intérieur sont peints en rouge. Ce n'est pas une couleur très-agréable à l'œil, mais elle dure plus long-temps que toute autre, et l'administration des douanes n'est pas très-libérale à cet égard. D'une autre

part, les lieutenants de marine qui ont le commandement de ces bâtiments, n'ont pas assez d'argent à dépenser pour l'employer en décorations. Vous voyez que l'équipage en est nombreux, et composé de beaux hommes. Tous portent une chemise de flanelle rouge et des pantalons bleus. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas ôté leur espèce de jupon de toile, ou de prélat goudronné, qui leur est fort utile, attendu qu'ils sont dans les barques nuit et jour, et par tous les temps.

Maintenant, nous descendrons dans la cabine. Nous y trouverons le lieutenant qui commande le cutter, un aide de maître et un midshipmann; chacun d'eux a son verre devant lui, et ils sont à boire du grog au gin, — excellent gin, par parenthèse, tiré du petit quartaut qui est sous la table, et qu'ils ont oublié de remettre au bureau des douanes, lors de la dernière saisie qu'ils ont faite. — Il est nécessaire que nous les présentions à nos lecteurs.

L'aîné de ces trois personnages, ayant des cheveux et des favoris qui commencent à grisonner, le visage rond et pâle, et le nez un peu rouge, ce qu'il attribue au vent, car ce vieil

officier, par la nature de sa profession, y est souvent exposé, et l'on sait que le vent rend le nez rouge, se nomme le lieutenant Appleboy. Il a servi sur toutes les espèces de navires employés dans la marine, et il a rempli pendant vingt ans les fonctions de premier lieutenant. Il est maintenant sur la liste des promotions à faire; — c'est-à-dire, quand il aura saisi un certain nombre de tonneaux de gin et d'eau-de-vie, il en sera récompensé par le rang de capitaine. C'est dommage que ce qu'il en prend à l'intérieur ne compte pas, car il en boit régulièrement le matin, à midi et le soir. Il tient en main, en ce moment, son quatorzième verre de la journée, car il a grand soin de les compter, attendu qu'il n'excède jamais le nombre qu'il s'est prescrit, et qui est de dix-sept. Alors, comme il le dit, sa cargaison est complète.

L'aide de maître se nomme Tomkins. Il a servi trois fois ses six ans, et il a survécu à son ambition; ce qui est heureux pour lui, car il n'a guère de chances d'avancement. Il préfère un petit navire à un grand, parce qu'il n'est pas obligé de donner autant d'attention

à sa mise; et il attend son brevet de lieutenant quand il aura une promotion de charité. Il aime le pain tendre, car toutes ses dents se sont absentées sans permission. Il préfère le porter à toute autre boisson, mais il boit fort bien son verre de grog, soit qu'il ait pour base le rhum, l'eau-de-vie, ou l'autre liqueur spiritueuse dont nous venons de parler.

M. Smith est le jeune midshipman portant une jaquette dont les coudes sont troués. Il y a deux mois qu'il a dessein de la faire raccommoder; mais il est trop indolent pour ouvrir sa caisse et en chercher une autre parmi son linge mal en ordre. Sa paresse l'a fait congédier de la moitié des navires sur lesquels il a servi; mais il est né paresseux, et par conséquent ce n'est pas sa faute. Un cutter des douanes est ce qui lui convient, car il est à l'ancre la moitié du temps, et le service sur une barque ne déplaît pas à M. Smith, attendu qu'il est toujours assis sur les écoutes de poupe, ce qui n'a rien de fatigant. Son grand plaisir est d'avoir à ramper ventre à terre pour arriver à un dépôt caché de tonneaux de contrebande, parce que cela lui épargne la peine de remuer les

jambes. Il aime le grog, mais il trouve pénible d'avoir souvent à porter son verre à sa bouche, de sorte qu'il le regarde et le laisse long-temps sur la table avant de se décider à le vider. Il parle peu, parce qu'il est trop nonchalant pour parler. Il a servi plus de huit ans. — Quant à subir son examen, c'est ce qui ne lui a jamais passé par la tête.

Tels étaient les trois individus assis dans la cabine du cutter des douanes, et buvant ensemble du grog.

— Voyons, dit le lieutenant; c'était, je crois, en 93 ou 94; — avant que vous fussiez entré dans le service, Tomkins.

— Cela peut être, monsieur. Il y a si longtemps que j'y suis entré, que j'oublie les dates; mais ce que je sais, c'est que ma tante est morte trois jours après.

— En ce cas, la question est de savoir quand est morte votre tante.

— Oh ! elle est morte environ un an après mon oncle.

— Et quand votre oncle est-il mort?

— Je veux être pendu si je m'en souviens.

— Vous voyez donc, Tomkins, que vous

n'avez pas de point de départ. Quoi qu'il en soit, je crois que vous ne pouviez être au service à cette époque. Nous ne tenions pas alors tout-à-fait autant qu'aujourd'hui à la propreté des uniformes.

— Et je crois que le service n'en allait que mieux. A présent, dans vos grands vaisseaux, il faut que le maître descende à fond de cale ou dans la soute aux liqueurs, qu'il remue vingt tonneaux vides, qu'il en mette d'autres en perce, qu'il en lève quelques-uns, qu'il examine s'il n'y en a aucun qui fuit; et après qu'il a fait tout cela, on s'attend à le voir paraître sur le gaillard d'arrière aussi proprement vêtu que s'il sortait du carton à bonnets d'une belle dame.

— Eh bien! eh bien! nous ne manquons pas d'eau autour de nous, quant à ce qui concerne la purification extérieure; et à l'égard de la limaille de fer, on l'a bientôt brossée. Cependant, comme vous le dites, on exige peut-être trop à cet égard. Du moins, sur cinq des vaisseaux à bord desquels j'ai servi comme premier lieutenant, le capitaine me faisait toujours la guerre parce que les midshipmen

n'avaient pas une tenue convenable, comme si j'eusse été leur femme de chambre. — Je voudrais bien savoir ce que le capitaine Prigg aurait dit s'il vous avait vu sur son gaillard d'arrière, fait comme vous voilà, monsieur Smith.

— Il m'aurait dit de quitter son bord; j'y suis accoutumé, répondit Smith avec insouciance.

— Avec votre jaquette percée aux coudes, continua M. Appleboy.

Smith tourna ses coudes, les regarda l'un après l'autre, et après une opération si fatigante, il garda le silence.

— Eh bien! où en étais-je? reprit le lieutenant. Ah !je vous disais que c'était eu 93 ou 94 quecela est arrivé. — Tomkins, remplissez votre verre, et passez-moi le sucre. — Un moment! où en sommes-nous? — Ah! ce verre est le n° 15, ajouta-t-il après avoir compté des lignes blanches tracées sur la table à son côté, et prenant un morceau de craie il en ajouta un autre: — Je ne trouve pas ce quartaut aussi bon que le dernier. On y a trop épargné le genièvre. Au surplus j'espère que nous aurons plus de

bonheur cette fois-ci. — Vous savez sûrement que nous mettons à la voile demain, Tomkins ?

— Je m'en suis douté en voyant arriver à bord le gigot de mouton.

— Oui, je suis régulier en tout, — régulier comme une horloge. — Vingt ans de service comme premier lieutenant donnent un peu de méthode. J'aime la régularité par-dessus tout, et tout le monde n'en peut pas dire autant. Par exemple, l'amiral du port n'a jamais manqué de m'inviter à dîner, toutes les fois que j'ai jeté l'ancre dans ce port, et il ne l'a pas fait celle-ci. Je comptais si bien sur cette invitation que je ne m'attendais pas à recevoir l'ordre de mettre à la voile, et il en résulte qu'il ne me reste que deux chemises blanches.

— Cela est bien singulier, dit Tomkins, d'autant plus qu'il y a eu ici pendant tout ce temps de grands personnages, et qu'il a donné tous les jours de grands dîners.

— Et cependant j'ai fait trois saisies, sans parler des trente-sept tonneaux que j'ai ramassés à terre.

— C'est moi qui les ai ramassés, dit Smith.

— C'est la même chose, jeune homme. Quand vous aurez été un peu plus long-temps dans le service de la marine, vous saurez que c'est l'officier commandant qui a le mérite de tout ce qui se fait. Mais vous n'êtes encore qu'un blanc-bec. — Ainsi donc, pour en revenir à ce que je vous disais, le vaisseau à bord duquel je servais en 93 et 94, faisait partie de la flotte du canal. — Tomkins, passez-moi l'eau chaude, s'il vous plaît. — Du diable! elle est froide. — Smith, faites-moi le plaisir de sonner. — Jem, apportez-moi de l'eau chaude.

— Monsieur, répondit Jem, qui arriva la tête et les pieds nus en touchant une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front, le cuisinier a fait chavirer la bouilloire; mais il l'a remplie et l'a remise sur le feu.

— A fait chavirer la bouilloire! — Fort bien, en vérité! — Je lui parlerai demain matin. — Monsieur Tomkins, ayez la bonté de mettre sur votre rapport que le cuisinier a fait chavirer la bouilloire, de peur que je ne l'oublie. — Et dites-moi, Jem, y a-t-il long-temps qu'il l'a remise sur le feu?

— A l'instant où vous sonniez, monsieur

— Fort bien ! — Je lui parlerai demain. — Ayez soin d'apporter l'eau dès qu'elle sera bien chaude, Jem. — Et dites-moi, avant de vous en aller, ce drôle est-il ivre?

— Oh ! non, monsieur, pas plus que vous.

— C'est étonnant ! quel penchant les matelots ont pour les liqueurs fortes ! J'ai été quarante ans et plus dans le service de la marine, et j'ai toujours remarqué la même chose. Si l'on m'avait donné une guinée chaque fois que j'ai vu un de ces drôles boire sept verres de grog de suite, je n'appellerais pas le roi mon cousin. — Mais puisque nous n'avons pas d'eau chaude, Tomkins, contentons-nous d'eau froide : il ne faut pas mettre en panne. — Mais de par le ciel, qui l'aurait cru? — J'en suis au n° 16. — Il faut que je compte encore une fois. — Oui, c'est bien le n° 16, c'est un fait, il n'y a pas de méprise, et je n'ai plus qu'un verre à boire après celui-ci. — C'est-à-dire, si j'ai bien compté, car je puis avoir vu double.

— Oui, dit Smith, un monosyllabe pouvant se prononcer sans fatigue.

— N'importe, laissez-moi continuer mon histoire. — C'était en 93 ou 94 que je me trou-

vais sur la flotte du canal, nous étions alors sur le travers de Torbay.

— Voici l'eau chaude, monsieur, cria Jem, mettant la bouilloire sur la table.

— Fort bien, mon enfant. — A propos, a-t-on apporté à bord la jarre de beurre?

— Oui, monsieur, mais elle est cassée par le milieu. J'ai fait tenir les pièces en place, en les entourant avec du fil à caret.

— Mais qui l'a cassée, monsieur?

— Le contre-maître dit que ce n'est pas lui.

— Mais encore une fois qui l'a cassée?

— Le contre-maître dit qu'il l'a remise à Bill Jones, et Bill dit que ce n'est pas lui.

— Qui donc l'a cassée?

— Bill me l'a remise, et je suis bien sûr que ce n'est pas moi.

— Mais me direz-vous enfin qui l'a cassée?

— Je crois que c'est Bill, monsieur, parce que je sais qu'il aime le beurre, et il en manque beaucoup dans la jarre.

— Fort bien! — Je vous parlerai à tous demain matin. — Monsieur Tomkins, je vous prie de dire un mot de la jarre de beurre dans votre rapport, car elle pourrait sortir de ma mémoire. A voir Bill Jones, on croirait que le

beurre ne fondrait pas dans sa bouche. — Suffit! n'en parlons plus quant à présent. — Je vous disais donc que c'était en 93 ou 94 que j'étais sur la flotte du canal. Nous étions par le travers de Torbay, et nous venions de prendre deux ris à nos voiles de misaine. — Un instant; avant de continuer mon histoire, je prendrai mon dernier verre. — Si c'est mon dernier, toutefois. Voyons; il faut que je compte de nouveau. — Oui, oui, il y en a seize bien comptés. — Eh bien! puisque c'est le dernier, j'y mettrai double ration de gin du moins. — Jem, apportez la bouilloire, et ayez soin de ne pas jeter l'eau bouillante dans mes souliers, comme vous l'avez fait l'autre soir. — Assez, assez! — Allons, Tomkins, remplissez votre verre; et vous aussi, monsieur Smith. Finissons-en tous ensemble, après quoi, vous écouterez mon histoire; je vous réponds qu'elle est très-curieuse; c'est un fait que je ne croirais pas, si je n'en avais été témoin. — Eh bien! qu'est-ce que cela? Mille diables! quel chien de grog! qu'en dites-vous, monsieur Tomkins?

M. Tomkins, à l'exemple du lieutenant, avait beaucoup bu, et avait mis double ration de gin dans son grog. Il le goûta, et dit en faisant

une grimace : — Il a un singulier goût, mais je ne saurais dire ce que c'est. — Goûtez-le donc, Smith ?

Le midshipman prit son verre et en but quelques gouttes.

— C'est de l'eau de mer, dit-il.

— De l'eau de mer ! s'écria M. Appleboy en goûtant de nouveau avec précaution. Oui, de par le ciel ! c'est de l'eau salée.

— Salée comme la femme de Job, par tout ce qu'il y a d'infâme, s'écria M. Tomkins.

— De l'eau salée ! répéta Jem consterné, et craignant de sentir sur ses épaules des coups d'une lanière faite de peau d'anguille d'eau douce.

— Oui, monsieur, de l'eau salée, s'écria le lieutenant en lui jetant son grog à la tête. Fort bien, monsieur, fort bien !

— Ce n'est pas moi, monsieur, dit le mousse en secouant l'eau salée qui lui sortait des yeux.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que le cuisinier n'était pas ivre, monsieur ?

— Il n'avait pas l'air de l'être trop, monsieur.

— Suffit, monsieur, suffit. M. Tomkins, de

peur que je ne l'oublie, vous aurez la bonté de mettre dans votre rapport la bouilloire d'eau de mer. Le misérable! j'en suis fâché, messieurs, mais il n'y a plus moyen d'avoir du grog ce soir. Mais patience; attendez jusqu'à demain. Si je ne leur fais pas boire de l'eau salée dans leur grog, je consens à avoir été premier lieutenant pendant vingt ans pour rien. C'est tout ce que j'ai à dire. Bonsoir, messieurs; et vous, M. Smith, ajouta-t-il d'un ton sévère, songez à veiller au navire. M'entendez-vous, monsieur?

— Oui, monsieur; mais ce n'est pas mon quart. J'ai fait celui de huit heures.

— Eh bien! monsieur, vous ferez aussi celui de minuit. — M. Tomkins, vous aurez celui de quatre heures; je vous prie de me faire avertir dès que le jour paraîtra. — De l'eau de mer, par tout ce qu'il y a de plus salé dans le monde! Mais nous tirerons cela au clair demain matin. — Jem, mon lit est-il fait?

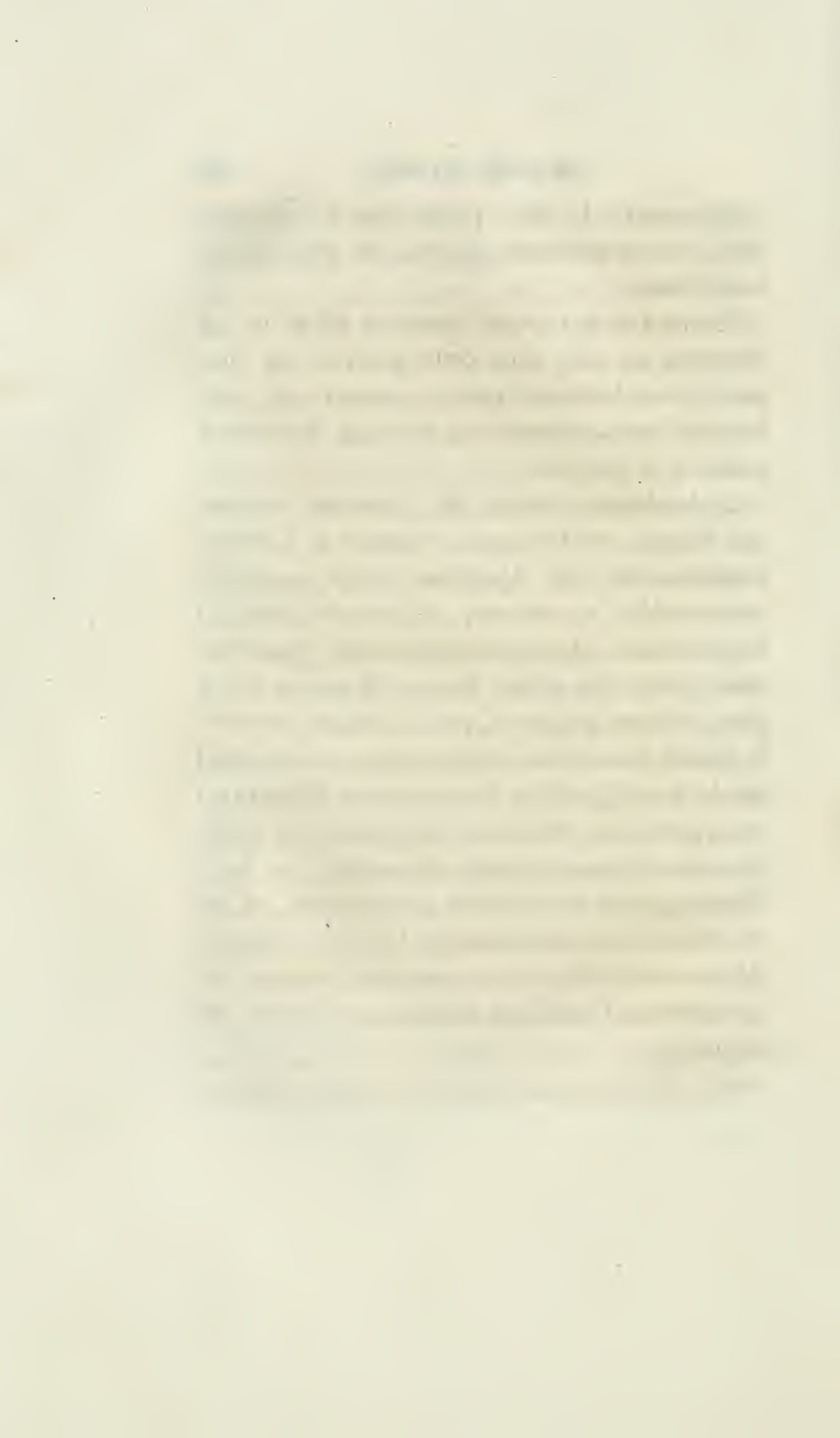
— Oui, monsieur.

— M. Appleboy alla se coucher; M. Tomkins en fit autant, et M. Smith les imita quelques instants après; car il n'avait pas envie de faire

deux quarts de suite parce que le cuisinier était ivre et avait mis de l'eau de mer dans la bouilloire.

Quant à ce qui s'était passé en 93 ou 94, je voudrais de tout mon cœur pouvoir en faire part à mes lecteurs; mais je crains que cette histoire très-curieuse ne soit pas destinée à passer à la postérité.

Le lendemain matin, M. Tomkins, suivant son usage, ne fit aucun rapport à l'officier commandant. M. Appleboy avait complétement oublié le cuisinier, la jarre de beurre et l'eau de mer, et par conséquent son courroux était apaisé. Au point du jour il monta sur le pont, n'ayant guère eu que le temps de cuver la moitié de ses seize verres de grog, mais ayant perdu le goût salé du dix-septième. Il frotta ses yeux gris, afin de mieux distinguer les objets à travers la lueur grisâtre du matin. Une brise fraîche agitait ses cheveux grisonnants, et rafraîchissait son nez rubicond. Il fit lever l'ancre, déploya ses voiles, et le cutter des Douanes, qui se nommait l'*Actif*, se dirigea vers le cap des Aiguilles.



TROISIÈME CUTTER.

Lecteur, avez-vous jamais été à Saint-Malo? si vous y avez été, vous devez avoir été très-charmé de quitter ce misérable trou; et si vous n'y avez pas été, suivez mon avis, et ne vous donnez pas la peine d'aller voir ce port, ni aucun autre de ceux qui bordent la côte française

du canal britannique. Il n'y en a pas un seul qui mérite qu'on aille le voir. Les Français ont construit sur cette côte un ou deux ports artificiels, et véritablement ce n'est pas grand'chose : on ne peut y entrer, ni en sortir. Dans le fait, ils n'ont pas de ports dans le canal, tandis que ceux que nous y possédons sont les plus beaux du monde. C'est un arrangement particulier de la Providence, qui savait que nous en aurions besoin, et que les Français n'en auraient que faire. Les ports en France, ou ce qu'on y appelle de ce nom, se ressemblent tous. Ce sont de vilains trous étroits où l'on ne peut entrer qu'à certaines heures de la marée, et par certains vents; qui ne consistent qu'en gares et en bassins, et où l'on ne voit que des douanes et des cabarets. Ce sont des asiles commodes pour les contrebandiers, et voilà tout; aussi ne servent-ils guère à autre chose.

Dans le chenil appelé Saint-Malo, il y a quelques jolies vues du côté de la terre, mais la mer n'y présente aucun objet d'intérêt. Quoi qu'il en soit, mes compatriotes, restez chez vous, et n'allez pas en pays étranger pour y boire du vin aigre parce qu'on l'appelle Bordeaux, ou pour

y manger de misérables ragoûts tellement déguisés, que vous ne pourriez dire quel est celui des oiseaux de l'air, des animaux des champs ou des poissons de la mer, que vous faites passer par votre gosier. Un vieux proverbe dit que : lorsqu'on n'a rien à se reprocher, on n'a pas besoin de déguisement : vous pouvez donc compter que tout n'est pas franc jeu, et que vous mangez quelques vieux rogatons couverts d'un nom français imposant. Il n'est rien qu'on ne mange en France. On vous y servirait la tête d'un singe mort de la petite-vérole, sous le nom de *singe à la petite-vérole*, c'est-à-dire si vous n'entendiez pas le français; car, dans le cas contraire, on l'appellerait : *Tête d'amour à l'Ethiopienne*, ce qui vous embarrasserait encore davantage. Quant à leur vin, ils vous le servent sans déguisement; c'est un demi-vinaigre. — Non, non, restez chez vous. Vous pourrez y vivre à aussi bon marché, si vous le voulez, et vous y aurez de bonne viande, de bons légumes, de bon beurre, un bon verre de grog, et ce qui est encore plus important, bonne compagnie. Restez avec vos amis, et ne donnez à personne sujet de rire à vos dépens.

Je n'aurais pas daigné vous parler de ce port, si je n'avais désiré vous faire remarquer un navire placé le long de la jetée, et ayant une planche qui communique du rivage à son platbord. La marée est basse en ce moment; la quille de ce bâtiment touche la terre; et la planche descend par un angle si aigu, que ce n'est pas sans quelque danger qu'on peut arriver au navire ou le quitter. Vous voyez qu'il n'offre rien de très-remarquable. C'est un cutter, très en état de tenir la mer, et excellent voilier le vent arrière. Il est proportionnellement plus large qu'il n'est long, et il ne porte aucun canon. — Les contrebandiers ne s'arment plus aujourd'hui; le service est trop dangereux. Ils emploient l'adresse et non la force pour arriver à leur but. Il faut pourtant que les contrebandiers soient bons marins, vigoureux, actifs, et qu'ils aient de la présence d'esprit, sans quoi ils ne réussissent à rien. Ce cutter n'a pas une cargaison très-considérable, mais elle est précieuse. Elle consiste en quelques milliers d'aunes de dentelles, quelques centaines de livres de thé, quelques balles de soieries, et une quarantaine de barils d'eau-de-vie; — précisé-

ment ce qu'il est possible de porter à terre en une seule fois, sur une seule barque. Tout ce que demande le capitaine, c'est une brise fraîche, ou un épais brouillard, et il compte sur lui et sur son équipage pour réussir dans son entreprise.

Il ne se trouve à bord en ce moment qu'un seul mousse. Tout l'équipage est au cabaret, chacun réglant les petits comptes qu'il peut avoir; — car ils font double contrebande, et chacun a à disposer d'une petite pacotille. Ils sont au nombre de quinze, tous bien découplés; et vous les voyez assis devant cette longue table dans ce cabaret. Ils ont l'air joyeux, mais pas un seul ne songe à s'enivrer, car ils savent qu'ils doivent mettre à la voile cette nuit.

Le capitaine de ce cutter, dont le nom, soit dit en passant, est l'*Enfant du bonheur*, nom que le capitaine lui a donné lui-même, est ce beau jeune homme ayant des favoris noirs qui se rejoignent sous son menton. Il se nomme Jack Pickersgill. Il ne faut qu'un coup d'œil pour voir que tout son extérieur le met fort au-dessus du commun des marins; il a des manières distinguées, de beaux traits, une physionomie

prévenante ; sa mise a quelque chose d'élégant, et on le prendrait presque pour un petit-maître. Voyez avec quelle politesse il ôte son chapeau pour saluer ce Français, avec qui il vient de régler un compte : il le bat avec ses propres armes. Son air est pourtant celui d'un homme habitué à commander, et il semble avoir le sentiment intime de sa supériorité sur tout ce qui l'entoure. Vous voyez comme il traite ce cabaretier du haut en bas, sans pourtant manquer aux règles de la civilité.

Le fait est que Jack Pickersgill appartient à une très-bonne et très-ancienne famille d'Angleterre, et qu'il a reçu une excellente éducation. Mais il resta orphelin de bonne heure, ses parents étaient pauvres, et tout ce qu'ils purent faire pour lui fut de l'envoyer dans les Indes en qualité de cadet. Arrivé dans ce pays, il quitta le service de la compagnie des Indes, pour servir à bord d'un schooner qui importait en Chine de l'opium en contrebande; après quoi il revint en Angleterre. Ce genre de métier lui plut, et en quelques années il amassa une assez jolie somme. Il n'a pourtant pas dessein d'en rester là. Il veut continuer son mé-

tier jusqu'à ce qu'il ait gagné de quoi acheter un navire, et importer en Chine pour son propre compte une couple de cargaisons d'opium, après quoi il a le projet de se fixer dans son pays, d'y jouir de sa fortune, et de reprendre son véritable nom.

Tels sont les desseins de Jack, et comme il a l'intention de reparaître un jour dans le monde en homme de bonne compagnie, il a soin de conserver les habitudes de sa première jeunesse. Jamais il ne s'enivre; il ne mâche point de tabac, et on ne lui a jamais vú une pipe à la bouche. Il a toujours les mains très-propres; il porte des bagues, et a une tabatière d'or. Et cependant Jack est le plus hardi et le meilleur marin, et ceux qui servent sous lui ne l'ignorent pas. Il est plein de gaieté, et tranchant comme un rasoir. Dans le voyage qu'il va faire, il a fait une spéculation pour son propre compte. Toutes les dentelles lui appartiennent; et s'il réussit à les débarquer, il aura un profit de quelques mille livres. Une certaine boutique à la mode de Londres a déjà retenu la totalité.

Ce jeune homme petit, mais fort bien fait, est le commandant en second, et le compagnon

du capitaine. Il a un esprit fécond en ressources, et il trouve toujours quelque moyen de remédier à toutes les difficultés qui peuvent se présenter. Il se nomme Corbett ; il est toujours joyeux ; et l'on pourrait dire qu'il est moitié marin, moitié commerçant. Il connaît les prix de toutes les marchandises ; fait toutes les excursions à Londres, et y traite d'affaires aussi bien qu'un commis-voyageur. Enfin, il vit au jour le jour et ne s'inquiète jamais du lendemain.

Ce petit vieillard à gros ventre, à longs cheveux gris, à joues potelées, et ayant un nez semblable à un point d'interrogation, est le personnage le plus important de tout l'équipage, après les deux qui précèdent. On devrait l'appeler le maître du cutter, car, quoi qu'il aille souvent à terre sur les côtes de France, il ne quitte jamais le navire sur celle d'Angleterre. Tant que les marchandises sont sur le cutter, il est toujours à bord, et jamais il ne manque de se tronver à la hauteur de telle partie des côtes d'Angleterre qui lui a été indiquée. Il y maintient sa position, en dépit du vent, de la marée et des brouillards. Quant aux bâtiments

douaniers, ils les connaissent tous parfaitement, mais ils ne peuvent toucher à un bâtiment qui est sur son lest, s'il n'a pas un équipage plus nombreux que son port ne le comporte. Il connaît toutes les criques et jusqu'à la plus petite dentelure des côtes ; il sait comment la marée y arrive et en sort ; et le moindre courant lui est connu. Tel est le mérite particulier de M. Morrison.

Vous remarquerez donc que Jack Pickersgill a deux excellents appuis en Corbett et Morrison. Les autres hommes de son équipage sont bons marins, actifs, obéissants, et c'est tout ce qu'il exige d'eux. Il est inutile de les faire connaître particulièrement à nos lecteurs.

— Maintenant, mes amis, dit Pickersgill, vous pouvez demander encore un litre, mais ce sera le dernier, car la marée arrive grand train ; nous serons à flot dans une demi-heure et nous avons précisément la brise qu'il nous faut. — Qu'en pensez-vous, Morrison, aurons nous un gros temps ?

— C'est à quoi je viens de regarder, capitaine. Si nous étions dans tout autre mois de

l'année, je vous répondrais, oui ; mais on ne peut se fier à avril. Quoi qu'il en soit, si le vent ne l'emporte pas, je vous promets un bon brouillard dans trois heures d'ici.

— Cela fera également notre affaire. — Corbett, avez-vous réglé avec Duval.

— Oui, après plus de bruit et de charivari qu'une frayeur panique n'en occasionnerait à la bourse d'Angleterre. Il a discuté et chamaillé pendant une heure; et j'ai vu que si je ne consentais à lui faire une diminution, je ne pourrais régler notre compte avec lui.

— Quelle réduction lui avez-vous faite?

— Dix-sept sous, répondit Corbett en riant.

— Et cela l'a contenté?

— Oui, il n'avait pu trouver à redire qu'à deux couteaux qui étaient un peu rouillés. Mais il lui faut toujours une diminution, il ne serait pas heureux sans cela. Je crois qu'il commettrait un suicide, s'il était obligé de payer un mémoire sans obtenir une réduction.

— Laissons-le vivre, dit Pickersgill. — Jean-

nette, une bouteille de Volnay de 1811 et trois verres.

Jeannette, qui était la servante du cabaret, apporta bientôt une bouteille d'un vin qui lui était rarement demandé par d'autres pratiques que le capitaine de l'*Enfant du Bonheur*.

— Vous partez cette nuit? dit-elle en plaçant la bouteille devant lui.

Pickersgill répondit par un signe de tête affirmatif.

— J'ai fait un singulier songe, continua Jeannette; j'ai rêvé que vous aviez été pris par un cutter des douanes, et que vous aviez tous été enfermés dans un cachot. J'ai été vous y voir, et je n'ai pu reconnaitre un seul de vous, tant vous étiez changés.

— Cela n'est pas étonnant, Jeannette; vous ne seriez pas la première qui ne reçonnaîtrait pas ses amis dans l'infortune. Ce songe n'a rien de singulier.

— Mais mon Dieu! je ne suis pas comme cela, moi.

— Je le sais, Jeannette, dit Corbett, vous êtes une bonne fille, et un de ces jours je vous épouserai.

— Par exemple, il fera beau ce jour-là, dit Jeannette. Il y a trois ans que vous me dites que vous m'épouserez, chaque fois que vous venez ici.

— Eh bien! c'est une preuve que je n'ai pas changé d'intention.

— Mais c'en est une aussi que vous ne l'exécuterez jamais.

— La vérité est que je ne puis me passer de lui, Jeannette, dit Pickersgill; ayez un peu de patience, ma bonne fille. En attendant, voici une pièce de cinq francs pour ajouter à votre petite fortune.

— Grand merci, monsieur le capitaine; je vous souhaite un bon voyage! répondit Jeannette. — Méchant! ajouta-t-elle se tournant vers Corbett en souriant et en levant un doigt d'un air de menace; après quoi, elle se retira.

— Allons, Morrison, dit Pickersgill, aidez-nous à vider cette bouteille, et ensuite nous nous rendrons tous à hord.

— Je voudrais que cette fille ne fût pas venue nous conter ses rêves, dit Morrison en emplissant un verre, cela me trouble l'esprit.

Pendant qu'elle disait que nous serions pris par un cutter des douanes, je regardais deux pigeons, l'un bleu et l'autre blanc, qui étaient perchés sur le mur en face, et je me dis à moi-même : je vais voir si ce songe est une prédiction. Si le pigeon bleu s'envole le premier, je serai en prison dans huit jours ; si c'est le blanc, je serai de retour ici.

— Eh bien ? dit Pickersgill en riant.

— Eh bien, répondit Morrison après avoir vidé son verre qu'il remit sur la table en soupirant, le maudit pigeon bleu s'est envolé sur-le-champ.

— Sur ma foi ! Morrison, dit Corbett en riant, il faut que vous ayez un cœur de poule pour vous effrayer parce qu'un pigeon s'envole. — Dans tous les cas, ajouta-t-il en regardant par la croisée, le pigeon bleu est de retour, car le voilà à côté du blanc.

— C'est la première fois qu'on m'a appelé cœur de poule ! dit Morrison, rouge de colère.

— Et c'est un nom que vous ne méritez pas, Morrison, dit Pickersgill ; mais Corbett n'a voulu que plaisanter.

— Bien certainement, reprit Corbett ; et pour preuve, je vais tirer à mon tour un pré-

sage du vol d'un de ces pigeons, pour savoir si je dois aller en prison ou non. — Je prends le pigeon bleu, comme vous, Morrison, pour l'oiseau de mauvais augure.

Tous les marins, et même le capitaine Pickersgill, se levèrent de table et s'approchèrent de la fenêtre pour voir quelle fortune le vol de l'un des pigeons prédirait à Corbett. Le pigeon bleu battit des ailes, et s'approcha du blanc en roucoulant; mais le blanc s'envola, et alla se percher sur le toit de la maison voisine.

— Bravo, pigeon blanc! s'écria Corbett, me voilà sûr de me retrouver ici dans huit jours.

Tout le monde se mit à rire, et le front de Morrison s'éclaircit.

— A votre santé, Corbett! dit-il en prenant le verre de vin que le capitaine venait de lui verser. Tout cela n'est qu'une billevesée, après tout; car, voyez-vous, je ne puis être mis en prison sans que vous y soyez aussi. Nous faisons voile sur le même bâtiment; et quand vous m'y laissez, vous emportez avec vous tout ce qui pourrait autoriser à le saisir. — Ainsi, je bois au succès de notre voyage.

— C'est un toast que nous porterons tous,

mes amis, après quoi nous nous rendrons à bord, dit Peckersgill. — Succès à notre voyage!

Le capitaine se leva; tous les marins l'imitèrent; ils répétèrent les mêmes mots, et, après avoir bu, ils retournèrent leurs verres sur la table, ils partirent de suite pour se rendre à bord, et une demi-heure après l'*Enfant du Bonheur* était sorti du port de Saint-Malo.

PORTLAND-BILL.

L'*Enfant du Bonheur* partit de Saint-Malo avec une brise fraîche, et toutes ses voiles déployées, dans la soirée qui précéda le départ de la *Flèche* de Barn Pool. L'*Actif* fit voile de Portsmouth le lendemain matin.

Le yacht, comme nous l'avons déjà dit, devait se rendre à Cowes, dans l'île de Wight. — L'*Actif* avait ordre de croiser où bon lui semblerait dans les limites de la station de l'amiral, et il se dirigea vers West-Bay, de l'autre côté de Portland-Bill. — C'était dans cette même baie que l'*Enfant du Bonheur* devait débarquer sa cargaison.

Le vent était léger, et il y avait toute apparence de beau temps, quand l'*Enfant du Bonheur* aperçut le phare de Portland, le mardi à dix heures du soir. Comme il lui était impossible de décharger sa cargaison cette nuit-là, il mit en panne.

A onze heures, le cutter des douanes, l'*Actif*, vit le même phare. M. Appleboy monta sur le pont pour l'examiner, et ayant donné ordre qu'on mît en panne, il retourna dans la cabine pour compléter ses dix-sept verres de grog au gin.

Enfin, une heure après, le yacht de lord Beauprey, la *Flèche*, aperçut aussi le phare de Portland, mais il continua sa marche, refoulant à peine le flux de la marée.

Le jour parut, l'horizon était découvert, et

les contrebandiers furent naturellement les premiers sur le qui-vive. Leur équipage et celui du cutter des douanes étaient les seules parties intéressées ; — le yacht devait être considéré comme neutre.

— Il y a deux cutters en vue, monsieur, dit Corbett qui était de quart. Pickersgill, qui avait été debout toute la nuit, s'était jeté sur son lit sans se déshabiller.

— A quoi ressemblent-ils? demanda Pickersgill qui fut levé à l'instant même.

— Le plus voisin de nous est un yacht. — Le second peut en être un autre; mais, autant que j'en puis juger par le peu de jour qu'il fait, je croirais plutôt que c'est notre ancien ami.

— Quoi ! le cutter d'Appleboy ?

— Oui, monsieur, il en a l'air; mais à peine fait-il jour.

— Il ne peut rien faire avec un vent si léger que celui que nous avons ; et voguant le vent arrière, nous pouvons lui montrer les talons. — Mais êtes-vous bien sûr que l'autre soit un yacht ? Et en parlant ainsi, Pickersgill montait sur le pont.

— Oui, monsieur. Le roi ménage davantage ses voiles.

— Vous avez raison, Corbett, le bâtiment est un yacht. — Et vous avez également raison quant à l'autre, c'est ce vieux stupide d'Appleboy qui fait ramper ses marins à terre pour y chercher des tonneaux cachés. Eh bien, je ne vois rien qui doive nous alarmer, pourvu qu'il ne survienne pas un calme plat, et en ce cas il faudra mettre notre barque en mer aussitôt qu'il y mettra les siennes. Nous sommes tout au moins à quatre milles de distance de lui. Surveillez tous ses mouvements, Corbett, et voyez surtout s'il met des barques en mer. — Combien fait-il à présent ?

Il va grand train, ce me semble. — Bon ! son équipage sera bientôt sur les dents.

Voici quelle était alors la position relative des trois cutters :

L'*Enfant du Bonheur* était à environ quatre milles du promontoire de Portland, et assez avant dans la baie. — Le cutter des douanes était tout près du promontoire. — Le yacht était à deux milles à l'ouest des contrebandiers et à cinq ou six de l'*Actif*.

Passons à bord de ce dernier bâtiment.

— Deux navires en vue, monsieur, dit le midshipman Smith, en entrant dans la cabine de M. Appleboy.

— Fort bien, répondit le lieutenant qui était encore dans son lit.

— Nos gens disent que l'un d'eux est l'*Enfant du Bonheur*, monsieur.

— L'*Enfant du Bonheur*, dites-vous ? — Je l'ai déjà visité une vingtaine de fois, et je l'ai toujours trouvé sur son lest. — Où est son cap ?

— A présent, il est à l'ouest, monsieur ; mais on dit que le bâtiment était en panne quand on l'a vu pour la première fois.

— En ce cas, il a une cargaison.

M. Appleboy se leva, se rasa, s'habilla, et monta sur le pont.

— Oui, dit-il se frottant les yeux et se servant d'une longue-vue, c'est bien lui, rien n'est plus sûr. — Tout le monde sur le pont ! — Qu'on déploie la voile de misaine. — Et quel est l'autre bâtiment ?

— Je n'en sais rien, monsieur, mais c'est un cutter.

— Un cutter ? — oui, — c'est peut-être un

yacht, ou le nouveau cutter qu'on doit envoyer à cette station. — M. Tomkins, faites déployer toutes les voiles, faites arborer notre flamme, et faites tirer un coup de canon pour avertir cet autre cutter. — Il ne connaît pas comme nous l'*Enfant du Bonheur*, mais il comprendra ce que nous voulons dire.

Au bout de quelques minutes, l'*Actif* était sous toutes ses voiles, il arbora sa flamme et tira un coup de canon.

— Un coup de canon, monsieur, dit un homme de l'équipage du yacht à M. Stewart.

— Je l'ai entendu. — Donnez-moi le télescope. — C'est un cutter des douanes. En ce cas, ce bâtiment près du rivage, qui avance vers nous, doit être un contrebandier.

— Il vient de déployer toutes ses voiles, monsieur.

— Il n'y a nul doute, c'est un contrebandier cherchant à s'échapper. Surveillez-le bien, il faut que j'aille parler à Sa Seigneurie.

M. Stewart alla informer lord Beauprey de ce qu'il avait vu et de ses conjectures. Non-seulement lord Beauprey et tous les hommes montèrent à l'instant sur le pont, mais ils y

furent bientôt suivis par les dames, à qui lord Beauprey avait appris cette nouvelle en passant devant la porte de leur cabine.

Mais le contrebandier était meilleur voilier que l'*Actif*, et il gagnait du terrain sur lui.

— Si nous virions de bord en ce moment, milord? dit M. Stewart; nous sommes par le travers de ce cutter, il est du côté de la terre, et nous pourrions l'empêcher de s'échapper.

— Virez de bord, monsieur Stewart, répondit lord Beauprey; tout citoyen doit prêter main-forte à la loi. C'est un devoir à remplir.

— Cela n'est pas très-juste, papa, dit Cécilia. Quelle querelle avez-vous avec les contrebandiers? Je suis sûre que toutes les dames parleraient en leur faveur; ils nous apportent tant de belles choses!

— Miss Cécilia, lui dit sa tante d'un ton aigre, il ne vous appartient pas d'émettre une opinion.

Le yacht vira, et il était si bon voilier que l'*Enfant du Bonheur* avait peu de chance d'avoir le bonheur de lui échapper. — Mais donner la chasse à un navire ou le capturer, ce n'est pas la même chose.

— Lâchons-lui un coup de canon, dit lord Beauprey; cela l'effraiera, et il n'osera passer sur notre avant.

On chargea le canon; mais comme on n'était alors qu'à environ un mille du contrebandier, le boulet parcourut à peu près le quart de la distance.

L'ardeur de la poursuite animait également lord Beauprey et tous ses amis; mais le vent tomba peu à peu, et enfin il survint un calme. On vit le cutter des douanes mettre des barques en mer.

Mettons-y la nôtre aussi, Stewart, dit lord Beauprey, et nous les aiderons.

La barque fut bientôt en mer. Elle était fort grande et ordinairement placée sur le pont, dont elle occupait une bonne partie. C'était une barque à six rames, et dès que six hommes y eurent pris place, M. Stewart y descendit, et lord Beauprey l'y suivit.

— Mais vous n'avez pas d'armes? dit M. Hautaine.

— Les contrebandiers ne résistent jamais à présent, répondit Stewart.

— En ce cas, vous partez pour une expédi-

tion glorieuse! dit miss Cécilia; je vous en félicite!

Lord Beauprey était trop animé pour écouter ce que disait sa fille, et la barque, ayant été détachée du yacht, s'avança à force de rames vers le bâtiment contrebandier.

En ce moment les barques de l'*Actif* étaient à environ cinq milles de l'*Enfant du Bonheur*, et la *Flèche* n'en était tout au plus qu'à trois quarts de mille à l'entrée de la baie. Pickersgill n'avait pas manqué d'observer avec soin tous les mouvements du yacht; il l'avait vu virer de bord, arborer sa flamme et son pavillon, tirer un coup de canon, et se mettre en chasse.

— Eh bien, dit-il, c'est un acte de la plus noire ingratitude. Nous voir attaquer par des gens pour qui nous faisons la contrebande! Je voudrais qu'ils pussent arriver jusqu'à nous; et s'ils s'avisent de se mêler de cette affaire, de par le ciel! ils s'en repentiront. — Et pourtant cette aventure ne me plaît pas.

Comme nous l'avons déjà dit, un calme était survenu, les barques de l'*Actif* étaient en mer, et Pickersgill les suivait des yeux à l'aide d'une longue-vue.

— Que ferons-nous ? lui demanda Corbett ; mettrons-nous la barque en mer ?

— Sur-le-champ, répondit Pickersgill, et il faut y faire placer toutes nos marchandises ; mais je ne quitterai mon bâtiment que lorsqu'ils seront à un demi-mille de nous, car je ne les crains pas. D'abord ils n'ont pas d'aussi bons rameurs que nous, et ensuite ils seront diablement fatigués quand ils arriveront, au lieu que nous sommes frais, et nous les aurons bientôt laissés bien loin derrière nous. Quant aux tonneaux d'eau-de-vie, il faudra les jeter à la mer, afin qu'ils ne puissent saisir le bâtiment, car ils encombreraient notre barque. Faites-les placer sur le tillac de manière à ce qu'on puisse les jeter par-dessus le bord en un instant, sans que l'équipage du cutter des douanes puisse le voir, pour qu'ils ne viennent pas faire serment qu'ils nous ont vus les jeter à l'eau ; mais nous avons encore une bonne demi-heure.

— Oui, oui, dit Morrison. Ce n'est pas que vous ne puissiez ne rien faire de tout cela, si bon vous semble, mais il vaut toujours mieux être préparé à tout ; sans quoi je vous réponds

qu'avant une demi-heure ils ne pourront nous voir. Regardez là-bas, ajouta-t-il en montrant à l'orient, dans le lointain, un amas noir d'épaisses vapeurs; cela vient à nous en droite ligne et d'un bon train.

— Vous avez raison, Morrison, mais on ne saurait dire positivement qui arrivera le premier, le brouillard ou les barques; ainsi le mieux est d'être prêt à tout.

— Oh! oh! s'écria Corbett, voici une barque venant du yacht.

Pickersgill prit sa lunette.

— Oui, c'est bien la barque du yacht, dont le nom est inscrit sur la proue en grosses lettres : la *Flèche*. — Eh bien, qu'ils arrivent! Nous ne ferons pas de cérémonie pour leur résister. Ils ne sont pas compris dans l'acte du parlement, et nous n'avons rien à craindre. Tant pis pour eux, c'est leur faute. Préparons les traversins et les anspecs, mes amis; ce ne seront pas de mauvaises armes. Ils ont six rameurs, et ils sont trois assis sur les écoutes de poupe.

Quelques minutes après, la barque de lord

Beauprey était bord à bord avec le contrebandier.

— Hohé, barque! que demandez-vous? cria Pickersgill.

— Rendez-vous, au nom du roi! répondit lord Beauprey.

— Nous rendre? — A qui? — Pourquoi? demanda Pickersgill. Nous sommes un bâtiment côtier anglais.

— Montez à bord, mes amis, s'écria Stewart. — Je suis officier au service du roi, messieurs, et je sais fort bien ce que vous êtes.

Il monta le premier sur le pont, et il y fut suivi par lord Beauprey, et par quatre des rameurs.

— Eh bien, messieurs, que voulez-vous? demanda Pickersgill.

— Nous saisissons ce bâtiment, répondit Steward. Vous êtes des contrebandiers, vous ne pouvez le nier; ces tonneaux d'eau-de-vie rangés sur le tillac en sont la preuve.

— Je ne vous ai pas dit que nous ne sommes pas contrebandiers, dit Pickersgill; mais en quoi cela vous concerne-t-il? Vous n'êtes ni un

vaisseau du roi, ni un bâtiment du service des douanes.

— Non, répondit lord Beauprey, mais nous portons une flamme, un pavillon, et il est de notre devoir d'assurer l'exécution des lois.

— Et qui êtes vous, s'il vous plaît?

— Je suis lord Beauprey.

— En ce cas, milord, permettez-moi de vous dire que vous feriez mieux d'être à votre place dans le sénat britannique pour rendre des lois, et de laisser à des hommes de moindre importance, comme ceux que vous voyez derrière moi, le soin de les faire exécuter. Chacun sa besogne, est un vieux proverbe, — Nous ne vous ferons aucun mal, milord, attendu que vous n'avez employé contre nous que des paroles; mais nous vous mettrons hors d'état de nous en faire. — Avancez, mes amis. — Toute résistance est inutile, milord; nous sommes les plus nombreux. Vous vous êtes joué à plus fort que vous.

Lord Beauprey et M. Stewart s'aperçurent qu'ils étaient dans une position peu agréable.

— Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, monsieur, dit M. Stewart; mais souvenez-vous

que les barques du cutter des douanes vont arriver.

— Voudriez-vous me dire où est ce cutter, monsieur ? dit Pickersgill.

Stewart se retourna, et ne le vit plus. Il était caché par le brouillard.

— Dans cinq minutes, monsieur, les barques disparaîtront aussi, et il en sera de même de votre yacht. Nous n'avons rien à craindre.

— Je crois, milord, dit M. Stewart, que nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en retourner.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais vous ne retournerez pas à bord de votre yacht aussitôt que vous vous y attendez. — Mes amis, prenez les grandes rames de cette barque et jetez-y en place une couple de petites. Elles leur suffiront pour gagner le rivage. Jetez à la mer quiconque fera résistance. Vous ne savez peut-être pas, milord, que vous avez voulu commettre un acte de piraterie en pleine mer.

Stewart regarda lord Beauprey. Ce que disait Pickersgill était assez vrai. L'équipage de la chaloupe ne pouvait faire aucune résistance ; on en retira les rames ; on en substitua deux

petites, et l'on y fit rentrer ceux qui étaient montés à bord.

— Milord, dit Pickersgill, vos hommes sont dans votre barque; ayez la bonté d'y descendre. — Et vous, monsieur, faites-en autant, ajouta-t-il en s'adressant à M. Stewart; je serais fâché d'être obligé de porter la main sur un pair du royaume, et sur un officier au service du roi, — même à demi-paie.

Il était inutile de songer à faire des remontrances. Sa Seigneurie redescendit dans sa barque, et M. Stewart l'y suivit.

— Je ferai remettre vos rames, milord, dit Pickersgill, à l'hôtel des douanes de Weymouth; et j'espère que cette aventure sera une leçon qui vous empêchera à l'avenir d'oublier le proverbe : Chacun sa besogne.

La barque fut repoussée du cutter par les contrebandiers, qui la perdirent bientôt de vue dans le brouillard, qui avait également couvert les barques de l'*Actif* et le yacht; mais il amena avec lui une bonne brise venant de l'est.

— Pincez le vent, Corbett, dit Pickersgill; il faut entrer en pleine mer pour nous débarrasser des barques. Si elles continuent à ramer,

elles supposeront que nous nous sommes enfoncés dans la baie; elles nous y chercheront, et leur cutter en fera autant.

Pickersgill et Corbett s'entretinrent quelques instants sur l'arrière, et le premier proposa de changer de deux quarts la direction du cutter.

— Silence, mes amis; silence, tous, s'écria Pickersgill, et écoutons si nous entendrons le bruit du canon ou le son de la clochette à bord du yacht.

— Voici un coup de canon, monsieur, dit un homme de l'équipage; il est parti en face de nous, et à peu de distance.

— Fort bien! Droit la barre! s'écria Pickersgill. Maintenant, approchez tous et écoutez-moi. — Nous ne pouvons débarquer notre cargaison dans la baie comme nous en avions le dessein. On a dû voir le cutter nous donner la chasse, et tous les commis des douanes sont sans doute sur pied et à leurs postes sur la côte. Comme ces beaux messieurs du yacht ont jugé à propos de se mêler de nos affaires, j'ai résolu d'emprunter leur bâtiment pour quelques jours. Par ce moyen nous pourrons aller où nous vou-

drons, sans donner lieu au moindre soupçon, et nous débarquerons facilement notre cargaison où bon nous semblera. Nous nous mettrons bord à bord avec le yacht. Il ne peut avoir qu'un équipage peu nombreux ; mais songez à ne blesser personne, soyez civils, et obéissez à tous mes ordres. — Morrison, vous resterez à bord de notre bâtiment avec quatre hommes et le mousse, et vous le conduirez à Cherbourg, où nous irons vous rejoindre.

Peu de temps après, on entendit un autre coup de canon à bord du yacht. Tous ceux qui y étaient restés étaient dans de vives alarmes, et surtout les dames. Le brouillard était si épais, que de la proue du navire on ne pouvait distinguer ceux qui étaient sur la poupe. Ils avaient vu la barque du yacht arriver au bâtiment du contrebandier, et lord B... monter à bord avec M. Stewart, mais ils n'avaient pu voir la manière dont ils avaient été congédiés. Il ne restait que trois matelots sur le yacht, et s'il survenait un gros temps, ils se trouveraient dans une situation fort embarrassante. M. Hautaine avait pris le commandement, et il avait fait tirer les deux coups de canon pour que le

bruit de l'explosion pût indiquer à la barque où elle trouverait le navire. On se préparait à en tirer un autre, quand on aperçut à quelques toises le bâtiment contrebandier.

— Les voici! crièrent les matelots; ils amènent la prise avec eux! Et ils poussèrent trois acclamations de joie.

— Hohé! cria Hautaine, prenez garde! il y aura un choc. Vous allez être bord à bord avec nous.

— C'est précisément ce que je désire, monsieur, répondit Pickersgill en montant sur le gaillard d'arrière à la tête de son équipage.

— Qui diable êtes-vous? demanda Hautaine.

— C'est précisément la question que j'ai faite à lord Beauprey, quand il a monté sur notre bord, répondit Pickersgill.

— Mais que venez-vous faire ici?

— C'est encore ce que j'ai demandé à lord Beauprey.

— Et où est lord Beauprey, monsieur, demanda Cécilia en s'avançant vers le contrebandier; est-il en sûreté?

— Oui, madame, il est sur sa barque avec tous ceux qui l'accompagnaient; et pas un seul

d'entre eux n'a reçu la moindre égratignure. — Mais vous m'excuserez, madame, si je vous prie, ainsi que ces deux autres dames, de descendre dans la cabine. Il faut que je parle à ces messieurs. Ne craignez rien, madame ; vous n'éprouverez ni insulte, ni mauvais traitement. — Je prends seulement pour le moment, possession de ce navire.

— Prendre possession de ce yacht ! s'écria Hautaine.

— Sans doute, monsieur. Rien n'est plus juste, puisque le propriétaire de ce yacht a essayé de prendre possession de notre cutter et de nos personnes J'avais toujours cru que les yachts étaient des bâtiments destinés à des excursions de plaisir, et que ceux qui les montaient se respectaient assez pour ne pas se mêler des affaires des autres ; mais il paraît que j'étais dans l'erreur. Le propriétaire de ce yacht a jugé à propos de violer les lois de la neutralité ; il a commencé les hostilités et je ne fais qu'user de représailles en prenant possession de ce navire.

— Et que voulez-vous faire ensuite, monsieur ?

— Seulement faire un échange de bâtiments pour quelques jours, monsieur. — Je vais vous envoyer, comme contrebandiers, à bord de ce cutter. Les dames resteront sur ce yacht, et je tiendrai la mer quelques jours pour mon amusement.

— Mais, monsieur, vous ne pouvez avoir dessein de...

— Vous m'avez entendu, messieurs; cela doit suffire. Je serais fâché d'avoir recours à la violence, mais il faut qu'on m'obéisse. Je vois qu'il ne vous reste que trois matelots; ce nombre ne suffit pas pour la manœuvre d'un yacht, et vous ne reverrez ni lord Beauprey, ni aucun de de ceux qui l'accompagnent, d'ici à quelques jours. Mon respect pour les dames, et même la simple humanité, ne me permettent pas de les abandonner sur un bâtiment où leur sûreté pourrait courir des risques, et je vais y placer une bonne partie de mon équipage. Cependant, il faut aussi des bras sur mon cutter, et par conséquent vous m'obligerez de passer sur son bord, et d'y travailler à le conduire dans le port où il doit se rendre. C'est la moindre marque de reconnaissance que vous puissiez me

donner, en retour de la bonté avec laquelle je vous traite. — Vous ne pourriez travailler à la manœuvre vêtus comme vous l'êtes, messieurs; ayez donc la bonté de quitter vos vêtements et de mettre ceux-ci.

A ces mots, Corbett présenta à MM. Hautaine, Ossulton, Vaughan et Seagrove une chemise de flanelle avec une jaquette et des pantalons de matelot. Ils firent quelque résistance, mais inutilement. On les déshabilla, et quand on leur eut fait prendre le costume de contrebandiers, on les fit passer à bord du cutter.

On y envoya aussi les trois matelots anglais, et le domestique d'Ossulton, qui fut équipé comme son maître, et tous quatre furent enfermés à fond de cale. On plaça ensuite à bord du yacht toutes les marchandises de contrebande, et Morrison ayant reçu ses dernières instructions, les deux bâtiments se séparèrent, Morrison se dirigeant vers Cherbourg, et Pickersgill suivant la côte en marchant à l'ouest.

Environ une heure après que cet échange avait été fait, le brouillard se dissipa. On vit que le cutter des douanes avait mis en panne pour attendre ses barques, qui faisaient force

de rames pour le rejoindre. L'*Enfant du Bonheur* était à environ trois milles en pleine mer. Lord Beauprey sur sa barque avec son équipage, était à quatre milles de distance, peu éloigné de la côte, poussé par la marée vers Portland-Bill. Dés que les barques de l'*Actif* furent arrivées, M. Appleboy fit déployer toutes ses voiles, et se mit en chasse du bâtiment contrebandier sans faire acune attention au yacht, et sans s'inquiéter de la barque de lord Beauprey qui s'avançait dans la baie.

LE TRAVESTISSEMENT.

— Eh bien, Corbett, dit Pickersgill, nous voici en sûreté à présent : je voudrais seulement que ma spéculation eût été du double. Mais je ne veux pas me laisser entièrement absorber par les affaires; il faut que j'y ajoute un peu d'amusement. — Je vois là des vêtements qui

ne vous iront pas mal, Corbett, et il me semble que ceux du jeune gaillard qui jouait le rôle d'orateur m'iront à ravir. Faisons notre toilette, et ensuite nous songerons à déjeûner.

Pickersgill quitta ses vêtements pour prendre ceux de M. Hautaine, et Corbett prit ceux de M. Ossulton. Le capitaine contrebandier appela alors l'intendant, qui n'osa désobéir, et qui monta sur le pont en tremblant.

— Intendant, dit Pickersgill, emportez ces habits sous le pont; et souvenez-vous que c'est moi qui commande à présent ce yacht. Tant que je serai à bord, songez à me traiter avec le même respect que vous aviez pour lord Beauprey. Bien plus, toutes les fois que vous aurez à me parler, vous m'appellerez milord ou lord Beauprey. Vous nous préparerez le dîner et le déjeûner, et vous remplirez tous vos devoirs précisément comme si Sa Seigneurie était à bord. Veillez à ce que la table soit bien servie, car je veux que ces dames soient traitées aussi somptueusement que par le passé. Vous aurez soin de faire connaître mes intentions au cuisinier. — Vous m'avez entendu, il ne vous reste qu'à m'obéir; sinon, songez que j'ai mon équi-

page sur ce bord, et que je n'ai besoin que de lever un doigt pour vous faire jeter à la mer. — M'avez-vous parfaitement compris?

— Oui, — monsieur, répondit l'intendant en balbutiant.

— *Monsieur!* — Que signifie cela? Avez-vous déjà oublié ce que je viens de vous dire? Ne vous souvenez-vous pas comment je veux que vous me nommiez?

— Pardon, milord.

— Fort bien. — A présent dites-moi à qui appartenaient les vêtements que monsieur vient de mettre?

— A M. Ossulton, monsieur, — milord, veux-je dire.

— Très-bien. Souvenez-vous donc aussi que vous devrez toujours à l'avenir appeler monsieur *M. Ossulton.*

— Oui, milord.

Et l'intendant retourna dans sa cabine, où il eut besoin de deux verres d'eau-de-vie pour ne pas perdre connaissance.

— Qui sont-ils? que sont-ils, M. Muddox? lui demanda la femme de chambre de miss Ossulton, ayant les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Des pirates, — des hommes de sang, — des gens sans remords et sans pitié.

— Oh ! s'écria la femme de chambre, qu'allons-nous devenir, nous autres pauvres femmes, sans protection ni défense! Et elle courut dans la cabine des dames pour leur annoncer cette nouvelle consolante.

Les trois dames n'y étaient pas dans une situation à faire envie. Miss Ossulton, sœur de lord Beauprey, était assise un flacon de sels sous le nez, et agitée d'un tremblement nerveux, causé par la crainte et l'orgueil blessé. Mistriss Lascelles pleurait, mais avec un air de douceur et de résignation. Miss Cécilia Ossulton était plongée dans de tristes réflexions, occasionnées par l'inquiétude qu'elle avait sur le sort de son père.

— Oh! miss Ossulton! — oh! miss Cécilia! — oh! mistriss Lascelles! s'écria la femme de chambre en entrant, j'ai tout appris. — Ce sont des pirates, — des hommes tout couverts de sang, — des hommes capables de tout!

— Merci du ciel! dit miss Ossulton, j'espère qu'ils ne seront pas assez insolents pour....

— Oh! madame, il n'y a rien dont ils ne

soient capables. — Peu s'en est fallu tout à l'heure qu'ils n'aient jeté l'intendant à la mer.

Ils ont forcé tous les coffres, ils ont choisi les plus beaux habits de ces messieurs et les ont mis. — Le capitaine de la bande a dit à l'intendant qu'il devait l'appeler lord Beauprey, et que s'il s'avisait de le nommer autrement, il lui couperait la gorge d'une oreille à l'autre.

— Il a dit aussi qu'il voulait avoir un bon dîner, et que si le cuisinier y manquait, il lui couperait la main, et la lui ferait manger sans sel ni poivre.

Miss Ossulton poussa un grand cri, et tomba en syncope. Mistriss Lascelles et Cécilia lui donnèrent des secours; mais celle-ci n'avait pas oublié les manières civiles et le ton de politesse de Pickersgill quand elle lui avait parlé sur le pont. Elle ne put croire ce que la femme de chambre venait de dire, mais elle était dans une grande inquiétude, surtout par rapport à son père. Dès qu'elle vit que sa tante se trouvait mieux, elle mit son chapeau qui était sur le sofa.

— Où allez-vous, ma chère? lui demanda mistriss Lascelles.

— Sur le pont, répondit Cécilia; je veux parler à ces hommes.

— Juste ciel, ma nièce! aller sur le pont! N'avez-vous pas entendu ce que Phœbé vient de nous dire?

— Pardonnez-moi, ma tante, mais... mais je ne puis supporter plus long-temps cette incertitude.

— Arrêtez-la! s'écria miss Ossulton; arrêtez-la! — Elle sera assassinée. Elle sera.... Il faut qu'elle ait perdu l'esprit.

Personne ne chercha à arrêter Cécilia, et elle monta sur le pont. En y arrivant, elle trouva Pickersgill et Corbett se promenant sur le gaillard d'arrière. Un homme de l'équipage était au gouvernail; les autres étaient rassemblés sur la proue et paraissaient être des hommes aussi tranquilles que ceux qui composaient l'équipage du yacht. Dès qu'elle parut, Pickersgill ôta son chapeau et s'avança vers elle en la saluant.

— Je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler, jeune dame, lui dit-il; mais je suis flatté de cette marque de confiance. Je vois que vous pensez, — et je puis vous assurer que vous ne

vous trompez pas, — que vous n'êtes pas tombée entre les mains de gens dépourvus de tout honneur.

Cécilia regarda Pickersgill avec plus de surprise que de crainte Les vêtements de M. Hautaine lui allaient à merveille. C'était un bel homme, bien fait, et n'ayant dans tout son extérieur rien qui sentît l'écumeur de mers, à moins que, comme le corsaire de lord Byron, il ne fût *moitié doux, moitié sauvage.* Elle ne put s'empêcher de penser qu'elle avait vu à Almack et dans les cercles à la mode, bien des gens qui, à en juger par les apparences, n'auraient pas eu autant de droit à se trouver en bonne compagnie.

— Je me suis hasardée à venir sur le pont, monsieur, dit Cécilia d'une voix un peu tremblante, pour vous demander, comme une faveur, de m'apprendre quelles peuvent être vos intentions à l'égard de ce navire, et des dames qui s'y trouvent.

— Et je vous suis très-obligé de l'avoir fait. Je vous assure que je vous dirai très-franchement quelles sont mes intentions, autant du moins qu'elles sont arrêtées. — Mais vous trem-

blez, — permettez-moi de vous prier de vous asseoir. Pour écarter de votre esprit tout sujet d'alarme, je vous dirai en peu de mots qu'en ce qui concerne ce bâtiment, mon dessein est de le rendre à son propriétaire légitime avec tout ce qu'il contient, aussi religieusement que si c'était un bien d'église. Quant à vous et aux autres dames qui sont à bord, je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez rien à craindre; que vous serez traitées avec le plus grand respect, que personne ne passera jamais la porte de votre cabine, et que dans peu de jours vous serez rendues à vos amis. Je vous promets tout cela sur toutes mes espérances de salut; cependant je dois y mettre quelques conditions, mais j'espère qu'elles ne vous paraîtront pas trop sévères.

— Mais, monsieur, répondit Cécilia qui avait senti presque toutes ses craintes se dissiper en voyant Pickersgill debout, près d'elle, avec l'air le plus respectueux, vous êtes, je présume, le capitaine du bâtiment contrebandier sur lequel vous étiez il n'y a pas deux heures; répondez, je vous prie, à une autre question : — Qu'est devenu lord Beauprey? il est mon père.

— Je l'ai laissé dans sa barque. On n'a pas touché à un cheveu de sa tête; mais je lui ai ôté ses rames.

— En ce cas il périra infailliblement, dit Cécilia en portant son mouchoir à ses yeux.

— Non, madame. D'après sa conduite envers nous, j'ai dû lui ôter les moyens de contribuer à capturer notre bâtiment; mais je lui ai laissé la possibilité de gagner la côte en lui donnant deux petites rames, et il est probablement déjà à terre. Tout le monde n'aurait peut-être pas agi envers lui avec la même générosité.

— Je l'avais conjuré de n'en rien faire, dit Cécilia; je lui avais dit que cela n'était pas juste, et qu'il n'avait aucune querelle avec les contrebandiers.

— Je vous en remercie. — Et maintenant, miss... pardon, mais je ne puis me rappeler en ce moment le nom de famille de Sa Seigneurie.

— Ossulton, monsieur, répondit Cécilia en regardant Pickersgill avec surprise.

— Eh bien, miss Ossulton, avec votre permission, je vous prendrai maintenant pour confidente. Excusez-moi si je me sers d'une expression qui peut vous paraître trop fami-

lière ; je le fais parce que je désire ne vous laisser aucun motif de crainte. Cependant je ne puis vous permettre de faire connaître à personne mes intentions ; mais je sens que je puis me fier à vous , car vous avez du courage, et le courage est ordinairement accompagné de fidélité. — Aurez-vous la bonté de me promettre de me garder le secret ?

Cécilia hésita un instant. L'idée de devenir la confidente d'un contrebandier lui répugnait. Cependant il pouvait lui être important de connaître ses intentions, même à condition de ne pas les révéler, car, si le cas l'exigeait, elle pourrait du moins chercher à les modifier. Il ne pouvait en résulter aucun inconvénient ni pour elle ni pour les autres, et elle pouvait y trouver quelque avantage. La conduite que Pickersgill avait tenue jusqu'alors lui avait inspiré de la confiance ; et quoiqu'il ne se fît pas scrupule de contrevenir aux lois, il paraissait respecter les convenances de la société. Cécilia était courageuse, et elle lui répondit en ces termes :

— Pourvu que vous ne me demandiez pas de garder le secret sur des choses qui pourraient

nuire à quelqu'un, ou me compromettre dans la situation où je me trouve, je vous le promets.

— Je ne voudrais pas faire mal à une mouche, à moins que ce ne fût pour me défendre, miss Ossulton; et votre conduite, pendant le peu de temps que je vous ai vue, m'a inspiré trop de respect pour que je voulusse vous compromettre. Permettez-moi donc de vous parler à cœur ouvert, et vous conviendrez probablement que tout autre, à ma place, en eût fait autant, et irait peut-être beaucoup plus loin. — Votre père, sans en avoir aucun droit légal, est venu m'attaquer sur mon bord, a voulu me faire prisonnier, pour me faire ensuite jeter en prison, condamner à une forte amende, et peut-être bannir du pays. — Je n'entrerai pas dans la défense de la contrebande; je sais que des peines sont attachées à l'infraction de certaines lois, et j'ai bien voulu m'y exposer. Mais lord Beauprey n'était pas chargé d'assurer l'exécution de ces lois; il n'était pas autorisé par le gouvernement à m'attaquer; il agissait de son autorité privée; et si je l'avais jeté à la mer, lui et tous ceux qui l'accompagnaient, j'aurais été excusable, parce que c'était de leur part un

acte de piraterie. — Or, comme votre père a jugé à propos de faire de son yacht un cutter des douanes, il ne peut trouver mauvais que j'use de représailles en en faisant un bâtiment contrebandier. J'ai fait habiller comme les hommes de mon équipage les quatre messieurs que j'ai trouvés sur le pont de cet yacht, et je les ai envoyés sur mon cutter à Cherbourg, où ils débarqueront en sûreté; et j'ai revêtu leurs habits, ainsi que le seul individu de mon équipage qui pût prendre part avec moi à cette plaisanterie. J'ai maintenant un double but : le premier, de débarquer à terre ma cargaison que j'ai fait placer à bord de ce yacht, et qui est d'un assez grand prix ; le second, de m'amuser un jour ou deux aux dépens de votre père et de ses amis, et c'est la seule vengeance que je veuille tirer du mal qu'ils ont voulu me faire. Je ne toucherai à rien de ce qui appartient à Sa Seigneurie, à l'exception de ses provisions et de son vin ; — vous pouvez en être certaine, mais il me manquerait un grand plaisir si ces dames ne se mettaient pas à table avec nous, comme elles le faisaient avec votre père et ses amis.

— Vous pouvez difficilement vous y attendre, monsieur, dit Cécilia.

— Pardonnez-moi, miss Ossulton; car non seulement ce sera à ce prix que je leur rendrai plus tôt la liberté, mais ce sera aussi le seul moyen qu'elles auront d'avoir à dîner. Faites attention que les fautes des pères retombent sur leurs enfants. — Je vous ai dit ce que j'ai dessein de faire et ce que je désire. Je vous prie d'y réfléchir, et de décider si ce ne sera pas un avantage pour toutes les parties que vous consentiez à ma demande. Je vous permets de dire aux autres dames que, quelle que puisse être leur conduite, elles sont aussi à l'abri de tout mauvais traitement et de toute incivilité que si elles étaient dans Grosvenor square, — car c'est là, je crois, que demeure Sa Seigneurie; — mais si, après tous les égards que j'ai pour elles, elles montrent assez peu de reconnaissance pour refuser de m'honorer de leur compagnie à table, je ne me rends pas garant du dîner qu'elles feront.

— Je dois donc comprendre que vous avez le projet d'employer la faim pour nous inspirer un esprit de soumission?

— Pas tout-à-fait, miss Ossulton, mais il n'entrera que du pain et de l'eau dans votre cabine, et vous serez détenues sur ce navire jusqu'à ce que vous ayez consenti à ma demande. — Songez que la durée de votre détention augmentera les inquiétudes de votre père.

— Vous connaissez l'art de persuader, monsieur, dit Cécilia. En ce qui me concerne, je me flatte que je serai toujours prête à sacrifier tout sentiment de fierté pour épargner à mon père un seul instant d'inquiétude. Avec votre permission, je vais descendre dans la cabine pour dissiper les craintes de mes compagnes. Elles sont toutes deux plus âgées que moi, et l'on ne doit pas supposer qu'une jeune fille comme moi puisse avoir beaucoup d'influence sur elles, surtout quand il n'est pas permis de leur faire connaître les motifs qui pourraient les porter à consentir à ce que vous exigez. Si vous vouliez me rendre ma promesse, ou du moins me permettre de faire part de tout ce que vous m'avez dit à la seule dame mariée qui soit ici, j'aurais plus d'espoir de réussir; mais je dois vous dire avec franchise que

je ne l'essaierai que parce que je désire vivement d'être le plus tôt possible réunie à mon père.

— Et d'être délivrée de ma compagnie, dit Pickersgill avec un sourire ironique. Soit, mais j'aurai ma petite vengeance. Vous pourrez me détester, vous me détesterez très-probablement; mais, dans tous les cas, vous n'aurez pas une accusation bien formidable à porter contre moi. Avant que vous vous retiriez, miss Ossulton, je vous accorde la permission d'ajouter au nombre de mes confidentes la dame mariée dont vous venez de parler; et vous me permettrez de vous présenter mon ami M. Ossulton.

En parlant ainsi, il étendit la main vers Corbett, qui ôta son chapeau et salua Cécilia avec respect.

— Et puisque j'ai pris le commandement de ce yacth à la place de Sa Seigneurie, continua Pickersgill, il est absolument nécessaire que je prenne aussi son nom. Je suis donc lord Beauprey tant que je serai à bord, et je ne puis permettre qu'on m'appelle autrement. — Soyez bien sûre, miss Ossulton, que je veillerai à votre sûreté, et que j'irai au-devant de tous vos désirs, avec un soin tout paternel.

Si Cécilia avait osé se livrer à son premier mouvement, elle aurait ri de tout son cœur. L'assurance que Pickersgill venait de lui donner avec un ton de gravité évidemment empruntée, avait quelque chose de trop burlesque. Mais ce fut précisément ce qui acheva de la rassurer, et elle descendit dans la cabine, le cœur chargé d'un poids bien moins pesant que lorsqu'elle en était sortie.

Miss Ossulton et mistriss Lascelles y étaient restées pendant tout ce temps, et l'absence prolongée de Cécilia leur avait causé beaucoup d'inquiétude. Elles ne savaient qu'en penser, et elles n'osaient aller sur le pont. Mistriss Lascelles prit enfin la résolution d'y monter à tout risque, mais miss Ossulton et Phœbé poussèrent de tels cris, et la conjurèrent avec tant d'ardeur de ne pas les quitter, qu'elle y renonca malgré elle. Quand Cécilia rentra dans la cabine, sa physionomie rassura mistriss Lascelles, mais non sa tante, qui courut à elle, pleurant et sanglotant, et qui s'écria en la serrant dans ses bras :

— Que vous ont-ils fait, ma pauvre enfant, que vous ont-ils fait?

— Rien du tout, ma tante, répondit Cécilia.

Le capitaine m'a parlé très-poliment, et il m'a dit qu'il aurait pour nous tout le respect et tous les égards possibles, pourvu que nous obéissions à ses ordres, sinon...

— Sinon... Que fera-t-il, s'écria miss Ossulton en serrant fortement le bras de sa nièce ?

— Il nous retiendra prisonnières, et nous aurons à nous passer de dîner.

— Que le ciel nous prenne en pitié! s'écria miss Ossulton ; et se laissant tomber sur le sofa, elle se couvrit les yeux de son mouchoir.

Cécilia s'approcha de mistriss Lascelles, et lui fit part à voix basse de tout ce qui s'était passé dans son entrevue avec Pickersgill. Mistriss Lascelles fut convaincue, comme son amie, qu'elles ne couraient aucun danger. Tout en causant de cette aventure, elles commencèrent enfin à en rire, car elles trouvaient quelque chose de plaisant dans la métamorphose de leurs quatre amis en contrebandiers. Cécilia ne fut pas très-fâchée de ne pouvoir faire la même confidence à sa tante, elle désirait que sa frayeur durât assez long-temps pour lui ôter à l'avenir toute idée de l'accompagner à bord du yacht.

De son côté, mistriss Lascelles était piquée des sarcasmes que miss Ossulton lui lançait quelquefois, et elle n'était nullement disposée à lui éviter une mortification.

Toute cette histoire fut donc pour les deux amies un sujet de conversation assez satisfaisant, et mistriss Lascelles éprouva une curiosité fort naturelle de voir le nouveau lord Beauprey, et le second M. Ossulton. Mais elles n'avaient pas encore déjeûné, et leurs alarmes étant dissipées, leur appétit commençait à se faire sentir. Elles chargèrent donc Phœbé d'aller demander à l'intendant du thé ou du café.

La réponse qu'elles reçurent, fut que le déjeûner était servi dans la grande cabine, et que lord Beauprey espérait que ces dames viendraient le partager avec lui.

— Non, non, dit mistriss Lascelles, je ne puis me mettre à table avec eux avant de les avoir vus.

— Eh bien, dit Cécilia, je vais écrire un petit billet et j'espère que nous aurons notre déjeûner ici. Elle prit un crayon et écrivit ce qui suit :

— Miss C. Ossulton présente ses compliments à lord Beauprey. Les dames étant un peu indisposées par suite des alarmes qu'elles ont eues ce matin, elles espèrent que Sa Seigneurie trouvera bon qu'elles déjeûnent dans leur cabine. Elles espèrent voir Sa Seigneurie sur le pont dans le cours de la matinée, ou du moins dans la grande cabine à l'heure du dîner.

La réponse fut conforme aux désirs exprimés dans ce billet, et quelques minutes après l'intendant apporta le déjeûner.

Eh bien, Maddox, dit Cécilia, comment vous trouvez-vous de votre nouveau maître?

L'intendant tourna la tête en arrière pour voir si la porte était bien fermée, secoua la tête, et dit avec un air de désespoir :

— Il a ordonné une cuisse de venaison pour le dîner, miss Cécilia; et il m'a déjà deux fois menacé de me jeter par-dessus le bord.

— Ayez soin de bien lui obéir, Maddox, car il exécuterait ses menaces. Ces pirates sont des hommes terribles. Servez-le avec la même attention que s'il était mon père.

— Certainement, miss Cécilia, je n'y manquerai pas. Mais notre tour peut venir, il a

commis un vol de vive force en pleine mer, et je ferai cinquante milles s'il le faut pour le voir pendre.

— Intendant! cria Pickersgill, de la grande cabine.

— O ciel! m'aurait-il entendu? Croyez-vous que cela soit possible, miss Cécilia?

— Les cloisons sont fort minces, dit mistriss Lascelles, et vous avez parlé un peu haut.... Dans tous les cas, rendez-vous à ses ordres, et ne le faites pas attendre.

— Adieu, miss Cécilia; adieu, madame. Je ne sais si je vous reverrai jamais, dit l'intendant, partant en tremblant pour aller s'informer de ce que désirait Sa Seigneurie, qui lui demanda un cure-dent.

Miss Ossulton ne voulut pas toucher au déjeûner; mais mistriss Lascelles et Cécilia avaient assez d'appétit pour y faire honneur.

— Il est fort ennuyeux de rester enfermé dans cette cabine, dit mistriss Lascelles quand le déjeûner fut fini; montons sur le pont, Cécilia.

— Et me laisser seule ici! s'écria miss Ossulton.

— Phœbé est avec vous, ma tante, et nous

allons tâcher de persuader aux pirates de nous mettre à terre.

Mistriss Lascelles et Cécilia mirent leurs chapeaux, et montèrent sur le pont. Pickersgill les salua et pria Cécilia de lui faire l'honneur de le présenter à la jolie veuve. Il invita les deux dames à s'asseoir, et se mit à converser avec elles sur différents sujets, qui n'étaient pas sans intérêt pour elles. Il leur parla de la France, et leur en décrivit les ports. Il leur conta des anecdotes amusantes; leur fit connaître les promontoires, les baies et les villages devant lesquels ils passaient rapidement, et il avait toujours quelque chose d'intéressant à en rapporter. Avant qu'elles eussent passé une heure avec lui, elles trouvèrent, à leur grande surprise, non-seulement qu'elles s'amusaient à l'écouter, mais qu'elles faisaient elles-mêmes une partie des frais de la conversation avec lui; et plus d'une fois elles rirent de tout leur cœur. Le fait était que le soi-disant lord Beauprey leur avait inspiré de la confiance. Elles étaient convaincues qu'il leur avait dit la vérité, et qu'il ne s'était mis en possession du yacht que pour disposer plus aisément de ses marchandises de

contrebande, punir le véritable lord Beauprey de l'avoir attaqué sans provocation, et s'amuser. Or, comme aucune de ces trois offenses n'est un crime capital aux yeux du beau sexe, et que Pickersgill était un jeune homme fort bien fait, plein d'esprit et de gaîté, et joignant à un ton d'aisance un air de respect qu'il ne quittait jamais, les deux amies trouvaient un véritable plaisir à s'entretenir avec lui.

— Mesdames, leur dit-il, comme vous n'avez pas eu peur de moi, ce qui est plus de bonheur que je n'avais droit d'en attendre, vous vous amuserez peut-être en voyant la crainte de ceux qui accusent votre sexe de manquer de courage. Avec votre permission, je ferai venir l'intendant et le cuisinier, et je leur ferai quelques questions relativement au dîner.

— Je serais charmée de savoir ce que nous aurons pour dîner, dit mistriss Lascelles en prenant un air de naïveté. Et vous, Cécilia?

Cécilia mit son mouchoir devant sa bouche pour ne pas éclater de rire.

— Allez ordonner à l'intendant et au cuisinier de venir me parler sur-le-champ, dit Pickersgill à un homme de son équipage.

Tous deux arrivèrent au bout de quelques secondes.

— Intendant! s'écria Pickersgill d'une voix forte.

— Milord, répondit Maddox, son chapeau à la main.

— Quels vins avez-vous préparés pour le dîner?

— Du Champagne et du Bordeaux, milord.

— Est-ce tout?

— Du Madère et du Xérès, milord.

— Quoi! point de Bourgogne?

— Non, milord; il n'y en a point à bord.

— Point de Bourgogne à bord! Vous osez me dire cela, monsieur?

Sur mon âme, milord, s'écria Maddox en tombant à genoux, il n'y en a pas une seule bouteille. Demandez plutôt à ces dames.

— Fort bien, monsieur, fort bien. Retirez-vous. Cuisinier, que nous donnerez-vous à dîner aujourd'hui.

— Vous avez demandé une cuisse de venaison, milord, répondit le cuisinier, son bonnet blanc à la main.

— Mais qu'y ajouterez-vous, drôle?

— Une tête de veau bouillie, milord.

— Une tête de veau bouillie! s'écria Pickersgill en affectant une grande colère. Faites-la rôtir, ou je vous ferai mettre vous-même à la broche.

— Elle sera rôtie, milord.

— Et qu'aurons-nous ensuite?

— Des côtelettes à la Maintenon, milord.

— Des côtelettes à la Maintenon! Je les déteste. Je n'en veux point, monsieur; préparez-moi des côtelettes aux ombres chinoises.

— Je ne sais ce que c'est, milord.

— Peu m'importe, drôle. Vous devriez le savoir. Si vous ne m'en servez pas pour mon dîner, vous servirez de pâture aux poissons. — Allez-vous-en, monsieur.

Le cuisinier se retira en tordant ses mains et son bonnet de coton qu'il tenait encore de la main droite, et descendit par l'écoutille de l'avant.

— Vous voyez, mesdames, dit Pickersgill en riant, que je ne vous ai fait qu'un compliment que vous méritez, en disant que vous avez plus de courage que le sexe qui accuse souvent les femmes d'en manquer.

— Faites attention, dit mistriss Lascelles, que notre confiance en vous a eu pour base la parole d'honneur que vous nous avez donnée.

— Vous me faites donc l'honneur d'y croire?

— Je n'y croyais pas avant de vous avoir vu; mais à présent je suis convaincue que vous tiendrez votre promesse.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, madame, répondit Pickersgill en la saluant, et je serais si fâché de la perdre, que je ferai tout au monde pour continuer à la mériter.

Le lecteur doit voir que tout allait parfaitement bien à bord de la *Flèche*.

LE YACHT DE CONTREBANDE.

Cécilia retourna dans la cabine, pour voir si sa tante était plus calme; mais mistriss Lascelles resta sur le pont. La conversation de Pickersgill lui plaisait, et elle continua à s'entretenir avec lui. Pickersgill justifia de nouveau sa conduite envers lord Beauprey, et mistriss

Lascelles ne put s'empêcher de convenir qu'il y avait eu provocation de la part de Sa Seigneurie. Après un assez long entretien, elle revint sur le métier qu'il faisait, et lui dit que la nature semblait l'avoir destiné à occuper dans le monde un rang bien supérieur.

— Vous pouvez refuser de me croire, madame, et je ne le trouverai pas mauvais, répondit Pickersgill ; mais je vous dirai que j'ai autant de droit que lord Beauprey lui-même à porter des armoiries, et que le nom que je porte à présent n'est pas mon nom véritable. Dans tous les cas, la contrebande n'est pas un crime ; et j'aime infiniment mieux mener une vie presque sauvage à la tête des hommes qui composent mon équipage, que d'être rejeté et méprisé par la société, uniquement parce que je suis pauvre. Le plus grand crime en Angleterre, c'est la pauvreté. Si la fortune me favorise, je pourrai quelque jour reprendre mon nom. Peut-être alors nous rencontrerons-nous dans le monde, et il sera en votre pouvoir d'y faire connaître ce que j'ai été.

— Ce que je ne ferais certainement pas, dit la jolie veuve ; mais je ne puis m'empêcher de

regretter qu'un homme évidemment fait pour jouer un rôle distingué dans le monde, s'abaisse à faire un métier si peu honorable.

— Je saurais à peine dire, madame, ce qui doit passer pour honorable ou déshonorant, dans un monde où tout est de convention. On ne regarde pas comme déshonorant de flatter les vices d'une cour; — d'accepter une pension, dont les fonds ne sont faits qu'à la sueur et par les veilles de toutes les classes du peuple, en récompense d'une basse servilité; — d'exiger le paiement des dîmes, destinées au service de Dieu, et d'en employer le produit à se livrer au plaisir, soit aux eaux ou aux courses de chevaux, soit en pays étrangers. — On ne regarde pas comme un déshonneur de recevoir un salaire pour défendre l'injustice, pour plaider contre l'innocence; pour couvrir la vérité d'un épais brouillard; en un mot, pour opérer les œuvres du démon. — On ne se croit pas déshonoré pour avoir joué sur les fonds publics; ou pour avoir corrompu et gagné à prix d'argent les électeurs, offense à laquelle est attachée une peine aussi bien qu'à celle dont je suis coupable. Et cependant ces pratiques,

tolérées, permises, avouées dans le monde, relâchent les liens moraux de la société; et l'on ne peut faire le même reproche à la profession que j'exerce.

— Mais elle n'en est pas moins un crime.

— C'est une violation des lois sur la douane, ce n'est rien de plus. Remarquez, madame, que le gouvernement anglais encourage le transport en contrebande sur le continent des produits de nos manufactures, tandis qu'il prend toutes les mesures qui sont en son pouvoir pour empêcher l'introduction dans ce pays des produits des manufactures du continent. Or, madame, ce qui est un crime quand la proue d'un navire est tournée vers le nord, peut-il cesser d'en être un quand elle est tournée vers le sud?

— Mais vous ne pouvez disconvenir que votre profession ne soit un objet de réprobation générale.

— J'en suis d'accord avec vous, madame; aussi la quitterai-je le plus tôt qu'il me sera possible. Nul captif n'a poussé plus de soupirs pour être délivré de ses chaînes. Mais je ne la quitterai pas avant de me trouver dans une

situation qui me mette à l'abri d'être méprisé et rejeté par ceux que j'ai le droit de considérer comme mes égaux.

— En ce moment, mistriss Lascelles aperçut l'intendant qui lui faisait des signes, et elle alla le trouver.

— Pour l'amour du ciel, madame, lui dit-il, puisque le chef de ces pirates paraît avoir quelques égards pour vous, tâchez de savoir comment doivent être apprêtées ces maudites côtelettes *aux ombres chinoises*. Le cuisinier s'arrache le cheveux, et ne songe pas à autre chose; le dîner ne sera pas prêt à temps; tout cela retombera sur moi, et... et je serai jeté par-dessus le bord.

Mistriss Lascelles dit à Maddox d'attendre quelques instants, et lui promit de tâcher de lui procurer les informations qu'il désirait.

— J'ai tout appris, lui dit-elle quand elle revint, pouvant à peine s'empêcher de rire; les côtelettes doivent être d'abord bouillies dans du vinaigre; puis entourées d'une pâte légère et frites dans du beurre; et enfin servies avec une sauce aux anchoix et aux raisins.

— J'entends, dit Maddox; bouillies dans

une pâte, frites dans du vinaigre, et farcies avec des raisins.

— Ce n'est pas cela, dit mistriss Lascelles, et elle répéta à l'intendant effrayé ce qu'elle venait de lui dire. Elle retourna ensuite sur le gaillard d'arrière, renoua la conversation avec Pickersgill, et Corbett y prit part pour la première fois. Il avait assez de bon sens pour sentir qu'il ferait mieux de ne pas se mettre en avant jusqu'à ce que son capitaine fût bien ancré dans les bonnes grâces des dames.

Pendant ce temps, Cécilia, comme nous l'avons déjà dit, était allée retrouver sa tante qui continuait à se désoler et à se lamenter. Elle fit tout ce qu'elle put pour la rassurer, et pour la convaincre qu'elles n'avaient rien à craindre, si elles montraient de l'obéissance et de la civilité.

— De l'obéissance et de la civilité pour un pirate! s'écria miss Ossulton; moi, sœur de lord Beauprey! Jamais. Quelle est donc la présomption de ce drôle!

— Tout cela est fort bien, ma tante; mais songez qu'il faut céder aux circonstances. Le capitaine insiste pour que nous dînions avec

lui, et il faut que nous y consentions, ou nous n'aurons pas à dîner.

— Moi, dîner avec un chef de pirates! Je n'en ferai rien. — Je me passerai de dîner, — je mourrai de faim, plutôt que d'y consentir.

— Mais, ma chère tante, c'est le seul moyen que nous ayons d'obtenir notre liberté; et si vous vous y refusez, mistriss Lascelles pensera que vous désirez de rester avec eux.

— Mistriss Lascelles juge des autres par elle-même.

— Le capitaine a certainement des manières distinguées; c'est un très-bel homme; il a le ton de la meilleure compagnie, on le prendrait pour un lord déguisé. — Ne serait-il pas bien étrange, ma tante, que tout ceci ne fût qu'un tour joué à mon père?

— Un tour, mon enfant! s'écria miss Ossulton, qui était couchée sur le sofa, et qui se mit tout-à-coup sur son séant.

Cécilia vit qu'elle avait touché la bonne corde, comme on dit, et elle allégua tant de raisons spécieuses à l'appui de la supposition que le prétendu pirate était quelque lord qui avait voulu jouer un tour à son père, et qui

s'amusait maintenant aux dépens de leur frayeur, que sa tante commença à adopter la même opinion, et qu'elle consentit enfin à paraître à la table du prétendu pirate. Mistriss Lascelles ne vint les rejoindre qu'après que cette détermination eut été prise; et quand on annonça que le dîner était servi, elles se rendirent toutes trois dans la grande cabine, où elles trouvèrent Pickersgill et Corbett qui les attendaient.

Miss Ossulton ne leva les yeux sur eux que lorsqu'elle entendit Pickersgill dire à mistriss Lascelles : Me ferez-vous l'honneur, madame, de me présenter à cette dame que je n'ai pas encore eu le plaisir de voir?

— Certainement, milord, répondit mistriss Lascelles. Je vous présente miss Ossulton, tante de miss Cécilia Ossulton.

La maligne veuve ne présenta pas Pickersgill à miss Ossulton, parce qu'elle voulait par là intriguer davantage la vieille fille.

— Je me trouve très-honoré d'être dans la compagnie de miss Ossulton, dit Pickersgill en la saluant. Mesdames, nous n'attendions que vous pour nous mettre à table — Ossulton,

ajouta-t il en s'adressant à Corbett, prenez le haut bout de la table et servez la soupe.

Miss Ossulton fut au comble de l'étonnement. Elle examina les deux contrebandiers, et vit deux hommes de bonne mine, bien vêtus, qui n'auraient été déplacés nulle part, et dont l'un portait le titre de lord, et l'autre le même nom qu'elle.

— Ma nièce a raison, pensa-t-elle; tout ceci n'est qu'un jeu. Et elle mangea sa soupe fort tranquillement.

Le dîner se passa très-agréablement. Pickersgill fut aussi attentif qu'aimable, et Corbett montra de l'esprit et de la gaîté. Miss Ossulton recouvra autant de bonne humeur qu'elle pouvait en avoir, et elle alla jusqu'à boire un verre de vin avec Pickersgill, et à demander à Corbett à quelle branche de la famille Ossulton il appartenait.

— Je présume que c'est à la branche d'Irlande, dit mistriss Lascelles voulant lui souffler sa réponse.

— Précisément, madame, répondit Corbett.

— Avez-vous jamais été à Torquay, mesdames ? demanda Pickersgill.

— Non, milord, répondit mistriss Lascelles

— Nous y jeterons l'ancre dans une heure, et nous y resterons probablement jusqu'à demain. — Intendant, servez le café, et dites au cuisinier que ses côtelettes étaient parfaitement préparées, quoiqu'on n'y ait pas touché.

Après le café les dames se retirèrent dans leur cabine. Miss Ossulton n'avait plus le moindre doute que ce ne fût un tour qu'on avait voulu leur jouer; mais, dit-elle, je ferai savoir à lord Beauprey ce que je pense d'un pareil tour, dès que je le reverrai. — Et quel est le nom du lord avec qui nous venons de dîner?

— Il n'a pas voulu nous le dire, répondit mistriss Lascelles; mais je crois l'avoir reconnu. Je suis presque sûre que c'est lord Blarney.

— Vous voulez dire lord Blaney, je suppose? dit miss Ossulton. Quoi qu'il en soit, la plaisanterie est portée trop loin. — Nous descendrons à terre à Torquay, ma nièce; et nous y attendrons que lord Beauprey revienne avec le yacht. — Je n'aime pas ce genre de plaisanterie, quoiqu'il puisse convenir à des veuves et à des personnes qui n'ont pas un rang à soutenir.

Mistriss Lascelles fut fâchée de voir miss Ossulton si à l'aise. Elle avait plus d'un sujet d'être piquée contre elle, et elle désirait s'en venger. Une femme ira bien loin pour goûter ce plaisir. Je ne prétends pas dire jusqu'où mistriss Lascelles aurait pu aller, mais il est certain que le dernier sarcasme de miss Ossulton ajouta à son ressentiment. Elle monta sur le pont, alla trouver Pickersgill, et lui dit de but en blanc qu'il ne pourrait lui faire un plus grand plaisir, ainsi qu'à Cécilia, qu'en renouvelant la terreur de miss Ossulton, qui, ayant conçu l'idée que cette aventure n'était qu'un tour qu'on avait voulu jouer à son frère, une simple plaisanterie, avait perdu toutes ses inquiétudes. Elle lui peignit l'orgueil et le mauvais caractère de cette dame, et l'invita à lui donner une leçon qui pût lui être utile. Ce fut ainsi que le désir de se venger amena mistriss Lascelles jusqu'à prendre un contrebandier pour confident.

— Je puis faire ce que vous désirez, mistriss Lascelles, répondit Pickersgill ; et j'ai déjà conçu un projet qui, je crois, nous amusera tous.

Ils eurent une courte conversation, après laquelle le yacht jeta l'ancre à Torquay. C'était environ deux heures avant le coucher du soleil. A peine avait-on cargué les voiles, que deux messieurs arrivèrent à bord et demandèrent à présenter leurs respects à lord Beauprey. Pickersgill ayant appris de Cécilia que son père ne connaissait personne en cet endroit, résolut de les recevoir. Il les fit entrer dans la cabine, leur fit le meilleur accueil, leur offrit du vin, et les invita à renvoyer la barque qui les avait amenés, la sienne devant aller à terre dans la soirée, et pouvant les y reconduire.

Il eut pourtant grand soin d'empêcher que l'intendant, le cuisinier et la femme de chambre ne pussent avoir aucune communication avec eux; et Corbett, par son ordre, chargea trois hommes de veiller attentivement sur chacun d'eux.

Les étrangers restèrent environ une heure à bord. Corbett et les contrebandiers profitèrent de ce temps pour emplir de dentelles les portemanteaux qui étaient dans les cabines, et qu'ils placèrent dans la barque. Les étrangers y entrèrent ensuite, et Corbett les conduisit à terre.

Quand ils y arrivèrent quelques contrebandiers prirent les porte-manteaux sur leurs épaules, et les suivirent sans donner lieu à aucun soupçon, car un de ceux qu'ils venaient de ramener à terre était précisément l'inspecteur-général des douanes de cet arrondissement. Ils entrèrent dans un hôtel qu'ils connaissaient; pendant la nuit, Corbett partit en poste pour une ville voisine où il avait des affidés; et ainsi la meilleure partie de la cargaison fut mise en sûreté.

Corbett fut de retour à Torquay avant la fin de la nuit. Il avait amené du monde pour recevoir le thé, les soieries, etc., et tout fut débarqué aussi heureusement. Il ne restait à bord que quelques dentelles qu'on aurait pu placer dans les porte-manteaux, ou faire partir avec le reste de la cargaison, mais Pickersgill les avait réservées pour seconder la malice de mistriss Lascelles et s'amuser lui-même.

Le lendemain matin, environ une heure après le déjeûner, mistriss Lascelles entra dans la cabine d'un air de consternation, et se laissa tomber sur le sofa, comme si elle eût été sur le point de s'évanouir.

— Juste ciel! qu'y a-t-il donc? s'écria Cécilia, qui savait fort bien ce dont il s'agissait.

— Oh, le misérable! quelle infâme proposition il a osé me faire!

— Une proposition! — Quelle proposition? — Quoi! — Lord Blaney? s'écria miss Ossulton.

— Ce n'est pas un lord. — C'est un misérable, un contrebandier, et il insiste pour que vous et moi nous remplissions nos poches de dentelles, et que nous nous rendions à terre avec lui.

— Merci du ciel! — Ce n'est donc point un tour, une plaisanterie après tout! — Et moi, moi, je me suis mise à table avec un contrebandier!

— Mise à table! — Si ce n'est que cela! — Mais il veut que nous lui prenions chacune un bras jusqu'à l'hôtel. — Oh ciel! — Cécilia, il m'a ordonné de retourner sur le pont; venez avec moi, je vous en supplie.

Miss Ossulton retomba à son tour sur le sofa. Elle était plus alarmée qu'elle ne l'avait encore été, et elle sonna pour faire venir Phœbé.

Au même instant, on frappa à la porte de la cabine.

— Entrez, entrez vite! s'écria miss Ossulton, croyant que c'était Phœbé. Mais ce fut Pickersgill qu'elle vit paraître.

— Que venez-vous faire ici, monsieur? s'écria-t-elle; retirez-vous sur-le-champ, ou je crierai, j'appellerai du secours.

— Il est inutile de crier ou d'appeler, madame; souvenez-vous que tous ceux qui se trouvent sur ce bord sont à mes ordres. — Ayez la bonté de m'écouter un instant, miss Ossulton. Je suis un contrebandier, et je sais que vous en avez été informée. Voici quelques dentelles qu'il faut que je fasse passer à terre. Faites-moi donc le plaisir de les mettre dans vos poches ou de les cacher sur votre personne comme vous le jugerez à propos. Quand nous serons arrivés à l'hôtel, vous me les remettrez, et je vous reconduirai ensuite à bord de ce yacht. — Vous ne serez pas la première dame débarquant en Angleterre avec quelques objets de contrebande.

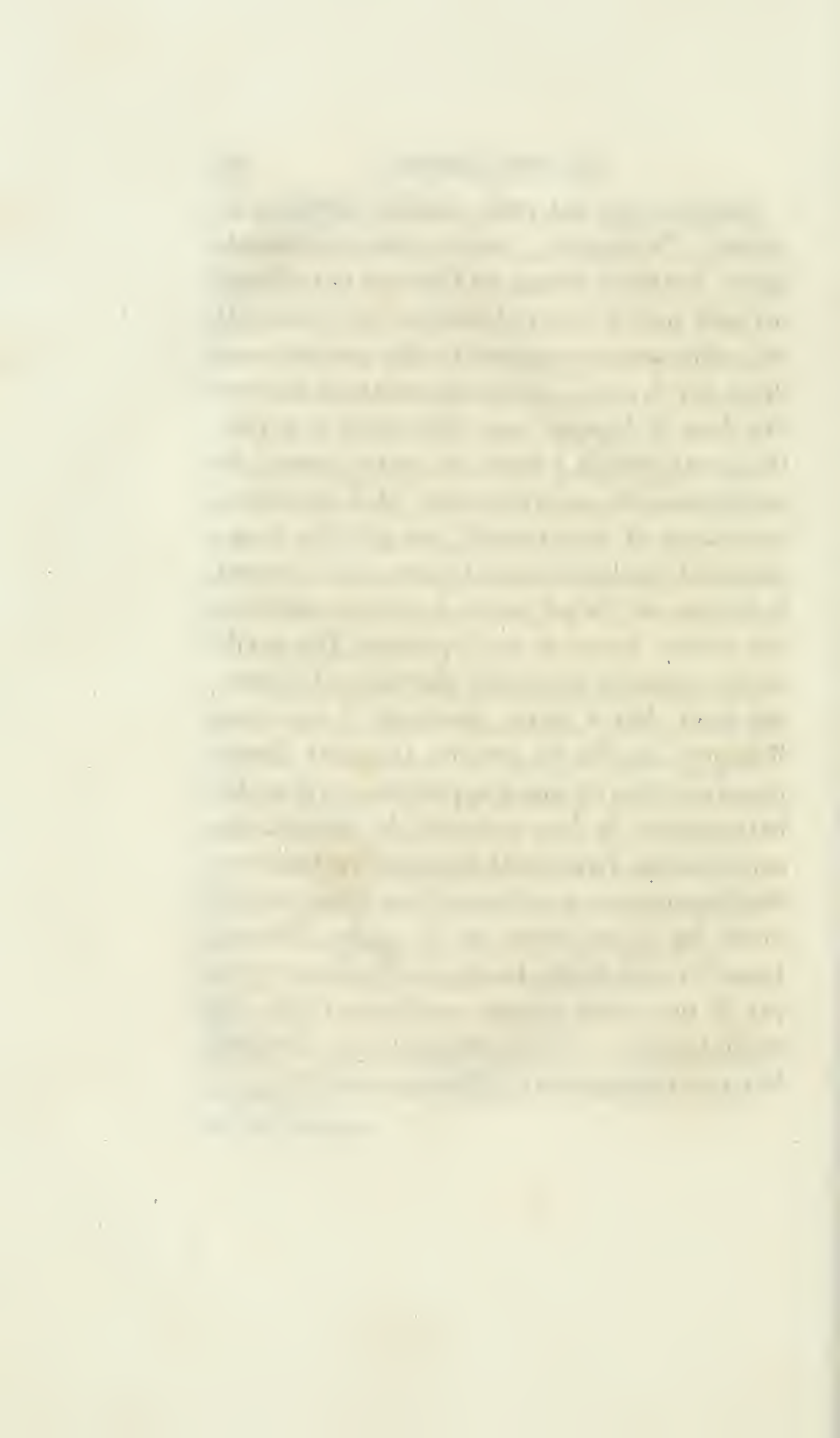
— Moi, monsieur! moi agir ainsi! Non, monsieur, jamais. — Que dirait le monde? L'honorable miss Ossulton se rendre à terre, accompagnant un contrebandier!

— Oui, madame; et non seulement vous

l'accompagnerez, mais il faudra que vous acceptiez un de ses bras; l'autre sera au service de mistriss Lascelles. Je vous conseille de vous soumettre tranquillement, car d'abord c'est vous qui ferez la contrebande, puisque les dentelles se trouveront sur votre personne, et vous seriez mise en prison; car, au moindre signe d'insubordination de votre part, j'irais moi-même vous dénoncer. En outre, votre nièce restera sur le yacht comme otage de votre bonne conduite; et si vous désirez qu'elle soit remise en liberté, vous consentirez à tout ce que je vous demande.

Pickersgill la quitta, et mistriss Lascelles arriva un moment après avec Cécilia. Elles semblaient toutes deux désolées; mais la première déclara que, quant à elle, plutôt que de laisser sa pauvre Cécilia à la merci de pareilles gens, elle s'était déterminée à faire tout ce que le contrebandier exigeait. Cécilia fit ensuite des instances si pressantes à sa tante, que miss Ossulton, qui ne se doutait nullement que, pour cette fois, c'était bien véritablement un tour qu'on lui jouait, consentit enfin, quoique fort à contre-cœur, à se charger du rôle qu'on voulait lui donner.

Lorsque tout fut prêt, Cécilia sortit de la cabine; Pickersgill y entra quelques instants après. Les deux dames ne s'étaient pas adressé un seul mot pendant l'absence de Cécilia. Il leur offrit successivement la main pour les conduire sur le pont, et les aida ensuite à descendre dans la barque, qui était prête à partir. Ils furent bientôt à terre, et tout se passa à la satisfaction du contrebandier. Miss Ossulton, confondue et épouvantée, lui prit un bras; mistriss Lascelles accepta l'autre, et ils prirent le chemin de l'hôtel, suivis à quelque distance par quatre hommes de l'équipage. Dès qu'ils furent installés dans une chambre, Corbett, qui était déjà à terre, demanda à voir lord Beauprey, et alla les joindre. Les deux dames passèrent dans un autre appartement, et se débarrassèrent de leur pacotille de dentelles de contrebande. Pickersgill demanda quelques rafraîchissements, et au bout d'une heure reconduisit les deux dames sur le yacht. Mistriss Lascelles était triomphante, et elle récompensa par le plus doux sourire son nouvel allié, le contrebandier. — Une communauté d'intérêt fait quelquefois naître d'étranges amitiés.



CONCLUSION.

Il faut maintenant que nous retournions auprès des autres personnages qui ont joué leur rôle dans les différents actes de ce petit drame.

Lord Beauprey avait été laissé dans sa barque avec deux petites rames. Les hommes de son

équipage s'en servaient de leur mieux, en se relevant tour à tour, pour lutter contre le vent, qui venait alors de terre; et vers minuit, il aborda enfin à une petite ville de la baie où s'étaient passés les événements rapportés dans le chapitre IV. De là, il prit une chaise de poste pour se rendre à Portsmouth, croyant que son yacht ne tarderait pas à arriver, s'il n'y était pas avant lui, et étant bien loin de s'imaginer qu'il fût entre les mains des contrebandiers. Il y resta trois à quatre jours; enfin, surpris et impatient, il s'adressa à un de ses amis qui avait un yacht à Cower, et fit voile avec lui pour se mettre à la recherche du sien.

Nous avons laissé l'*Enfant du Bonheur* chassé par l'*Actif* cutter des douanes. Le bâtiment contrebandier eut d'abord l'avantage, parce qu'il avait le vent arrière; mais le vent tourna peu à peu avec le soleil, et alors l'*Actif* gagna du terrain très-rapidement.

Morrison, voyant qu'il n'avait aucune chance d'échapper à la poursuite, et ne voulant pas exposer son bâtiment à être saisi, jeta à la mer les tonneaux d'eau-de-vie qui étaient restés rangés sur le tillac; mais il n'en était pas moins

dans une position inquiétante, parce qu'il avait à bord un plus grand nombre d'hommes que ne le permet l'acte du Parlement. Il continua donc à fuir, quoique les boulets du cutter passassent par-dessus son bâtiment et sifflassent à ses oreilles; espérant qu'un brouillard ou la nuit lui permettrait de s'échapper. Mais il n'eut pas cette bonne fortune; un boulet emporta son mât, et ce fut la fin du bonheur de l'*Enfant du Bonheur*. L'*Actif* ne tarda pas à le joindre; et Tomkins, étant monté à bord, en prit possession, car M. Appleboy était dans sa cabine, et n'en étant encore qu'à son douzième verre de grog, il ne voulut pas se déranger. Morrison déclara que les hommes qu'il avait à bord en sus du complément de son équipage étaient des passagers; mais Tomkins, voyant qu'ils étaient tous vêtus en marins, n'eut aucun égard à cette déclaration.

M. Hautaine et ses trois amis eurent donc une nuit fort désagréable à passer; et l'*Actif* étant arrivé à Portland avant que M. Appleboy fût levé, Tomkins les conduisit devant les magistrats avec tout l'équipage du contrebandier. M. Hautaine leur expliqua toute l'affaire, et il

fut remis en liberté sur-le-champ avec ses amis; mais on exigea d'eux un cautionnement pour garantir leur comparution lors du procès qui serait fait aux contrebandiers, afin qu'ils attestassent qu'ils avaient vu jeter à la mer une quarantaine de tonneaux d'eau-de-vie. Ils partirent ensuite pour Portsmouth sous leur costume de marins, pensant que les excursions de plaisir sur un yacht n'étaient pas tout plaisir, et M. Ossulton déclarant qu'il aurait soin désormais de ne s'exposer ni au danger des boulets d'un croiseur des douanes, ni au désagrément de passer une nuit à bord d'un bâtiment contrebandier.

Pendant ce temps, on conduisait Morrison en prison avec tout son équipage. Quand il entendit tirer les verrous, il frappa du pied, et s'écria avec dépit : Ce maudit pigeon bleu !

Environ une heure après le retour de Pickersgill à bord avec les deux dames, Corbett avait fini tous ses arrangements à terre. Ils ne jugèrent pas à propos de rester plus long-temps à Torquay, de peur d'y être reconnus pour contrebandiers. Ils levèrent donc l'ancre avant le dîner, et mirent à la voile.

— Et qu'avez-vous dessein de faire à présent? demanda mistriss Lascelles à Pickersgill.

— D'aller à Cowes, d'y jeter l'ancre pendant la nuit, et de vous conduire toutes trois à terre dans ma barque une heure avant le jour. Soyez convaincue que je prendrai toutes les mesures nécessaires pour que vous soyez en sûreté, même à mes propres risques; je ne me consolerais de ma vie si, par suite de mes folies, il arrivait quelque accident à mistriss Lascelles ou à miss Cécilia Ossulton, et même à sa tante.

— Je suis toujours fort inquiète pour mon père, dit Cécilia. — J'espère que vous tiendrez vos promesses?

— Ne les ai-je pas tenues jusqu'ici, miss Ossulton?

— Vous avez raison; mais notre connaissance ne date pas de bien loin, et s'est faite d'une manière si étrange!

— J'en conviens, mais ce sera long-temps pour vous un sujet de conversation. Je disparaîtrai aussi soudainement que je suis arrivé, et il est très probable qu'aucune de vous ne me reverra jamais.

On annonça le dîner, et ils se mirent à table:

mais miss Ossulton refusa positivement de quitter sa cabine, et comme elle paraissait avoir été suffisamment effrayée, Pickersgill, à la prière de mistriss Lascelles et de Cécilia, lui fit servir à dîner dans la cabine des dames, où elle passa tout son temps à faire de sombres réflexions sur l'affront humiliant qu'elle avait reçu, en se trouvant obligée de dîner avec un contrebandier, et de lui donner le bras en public.

Le vent était si léger que la marche de la *Flèche* ne répondait nullement à son nom, et ce ne fut que le second jour qu'ils arrivèrent à la hauteur de Portland. Ils aperçurent alors un autre yacht dans le lointain, et les deux bâtiments se rapprochant peu à peu, ils n'étaient, dans l'après-midi, qu'à environ quatre milles l'un de l'autre. Il survint alors un calme plat. Le second yacht fit des signaux, mais on ne put les distinguer, et l'on se mit à table pour dîner. Une sorte d'intimité s'établit nécessairement entre des gens qui ont passé trois jours à bord d'un navire, sans avoir aucune autre personne à qui parler; et Pickersgill était un jeune homme dont l'esprit avait tant d'agré-

ment et d'originalité, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter avec plaisir. Il n'essaya jamais d'outrepasser les bornes les plus strictes du décorum et de la politesse, et son compagnon Corbett montra la même réserve. Mistriss Lascelles et Cécilia sentaient combien leur situation eût pu être différente, si elles fussent tombées en d'autres mains, et elles avaient naturellement conçu pour lui quelque sentiment de reconnaissance. Il leur tardait de sortir de la position étrange dans laquelle elles se trouvaient, mais Pickersgill leur avait insensiblement inspiré un tel degré de confiance, qu'elles lui parlaient avec une familiarité que le capitaine des contrebandiers ne se permettait jamais d'imiter.

Tandis qu'ils étaient à table, un homme de l'équipage parut à la porte de la cabine et fit un signe à Corbett. Celui-ci quitta la table sur-le-champ, monta sur le pont, et revint presque au même instant.

—Milord, dit-il à Pickersgill, voudriez-vous monter sur le tillac, et voir si vous pourrez distinguer quel est le pavillon d'un bâtiment qui est en vue?

— J'espère que ces dames voudront bien m'excuser un instant, dit Pickersgill en se levant ; et il suivit Corbett sur le pont.

— C'est la barque du yacht qui vient à nous, dit Corbett, et lord Beauprey est assis sur les écoutes de poupe avec l'officier qui l'accompagnait quand il est venu nous rendre sa première visite.

— Et combien ont-ils d'hommes dans leur barque ? — Voyons. — Seulement quatre. Fort bien. Laissons venir Sa Seigneurie et son ami. Quand ils seront à bord, veillez à ce que tout notre équipage soit prêt, de crainte d'accident. Mais si vous pouviez faire entendre aux hommes qui sont dans la barque qu'ils doivent la reconduire à bord de l'autre yacht, cela n'en vaudrait que mieux. — Arrangez cela avec Adams, s'il est possible, et venez nous rejoindre. Il faut que Sa Seigneurie nous trouve à table.

Pickersgill retourna dans la cabine, et Corbett avait à peine eu le temps de donner ses instructions à Adams, et d'y descendre à son tour, quand la barque de lord Beauprey arriva près du yacht, et il monta sur le pont à l'in-

stant même, suivi de M. Stewart. Il ne s'y trouvait personne pour les recevoir que les matelots, et ils n'en reconnurent pas un seul. Ils regardèrent autour d'eux avec surprise, et enfin lord Beauprey dit à Adams :

— Qui êtes-vous donc ?

— L'équipage du yacht, Votre Honneur.

Lord Beauprey entendit rire dans la cabine, et, sans s'arrêter plus long-temps à questionner, il courut à l'arrière, regarda par le petit toit vitré qui éclairait la cabine, et vit sa fille et mistriss Lascelles à table avec deux hommes dont il ne pouvait voir le visage, mais qu'à leurs vêtements il prit pour Hautaine et Ossulton.

Pickersgill avait entendu le bruit qu'avait fait la barque en touchant le yacht, et celui des pieds qui marchaient sur le pont en approchant de l'écoutille d'arrière, et il n'en parla que plus haut pour que les dames fussent surprises dans la situation où elles se trouvaient. A l'instant où lord Beauprey venait de les apercevoir, il dit aux deux dames que comme c'était probablement la dernière fois qu'ils se trouveraient à la même table, il espérait

qu'elles accepteraient un verre de vin de champagne, pour boire tous ensemble à leur heureuse réunion avec lord Beauprey. C'était un toast qu'elles ne pouvaient refuser. Maddox remplit quatre verres, et chacun tenait le sien en main, quand lord Beauprey qui était descendu par l'écoutille avec M. Stewart, entra dans la cabine.

Cécilia aperçut son père; le verre lui tomba des mains, et elle se précipita dans ses bras en versant des larmes.

— Qui ne voudrait être père, mistriss Lascelles? dit Pickersgill, se rasseyant tranquillement, après s'être levé pour saluer lord Beauprey.

— Et, s'il vous plaît, qui ai-je l'honneur de trouver établi ici, demanda lord Beauprey d'un ton courroucé, parlant par-dessus la tête de sa fille, qui était encore appuyée sur sa poitrine. — Mais... eh oui! — de par le ciel, Stewart, c'est le capitaine des contrebandiers, qui a mis les vêtements de notre ami Hautaine!

— Vous ne vous trompez pas, milord, répondit Pickersgill. Il vous a plu de quitter votre bâtiment pour essayer de capturer le

mien ; vous y avez laissé trois dames sans autre équipage que trois hommes, qui ne pouvaient suffire à la manœuvre, et vous les avez exposées par là à de grands dangers. — Je vous ai rendu le bien pour le mal, en prenant possession temporaire de ce yacht, et en y mettant mon équipage pour veiller à leur sûreté ; je comptais jeter l'ancre cette nuit à Cowes, et y laisser en sûreté ces dames et votre yacht.

— De par le diable!... s'écria Stewart.

— Silence, s'il vous plaît, monsieur, dit Pickersgill; souvenez-vous que vous avez déjà attaqué une fois un homme qui ne vous avait jamais offensé, et ayez la bonté de vous abstenir de tous termes offensants, car je ne les souffrirais pas. Je ne vous en ai pas adressé de semblables quand vous êtes venu sur mon bord, et je n'ai pas abusé de l'avantage que j'avais sur vous quand vous étiez en mon pouvoir. Songez aussi que ce navire est encore en la possession des contrebandiers, et que vous ne pourriez m'insulter impunément. — Milord, permettez-moi de vous faire observer que nous autres hommes, nous avons trop de feu dans le caractère pour pouvoir raisonner de sang-froid. Avec votre

permission, votre ami, mon ami et moi, nous monterons sur le pont, et nous vous laisserons ici pour que vous appreniez de votre fille et de cette dame tout ce qui s'est passé depuis que vous les avez quittées. Après cela, je serai prêt à entendre tout ce que Votre Seigneurie pourra avoir à me dire.

— Sur ma parole,... dit M. Stewart.

— M. Stewart, s'écria Cécilia, je vous prie de garder le silence. Je dirai même que je l'exige si nous devons jamais nous retrouver à bord du même navire.

— Et vous m'obligerez beaucoup, milord, dit mistriss Lascelles en s'adressant à lord Beauprey, en vous rendant aux désirs de votre fille.

M. Stewart resta comme stupéfait, en entendant les deux dames prendre le parti du contrebandier.

— Je vous remercie de votre intervention, mesdames, dit Pickersgill, car quoique j'aie le pouvoir de faire mes conditions, je serais bien fâché de m'en prévaloir. — J'attends la réponse de Sa Seigneurie.

Lord Beauprey était fort surpris; il désirait une explication, et il donna son consentement

à la proposition de Pickersgill, en le saluant avec un air de hauteur. Tout le monde lui paraissait être dans une fausse position; lui-même, lord Beauprey, il avait, — il n'aurait su dire pourquoi, — salué un contrebandier.

Pickersgill et Stewart montèrent sur le pont, et s'y promenèrent en long et en large, chacun de leur côté, passant l'un à côté de l'autre sans se regarder, semblables à deux chiens qui auraient voulu se battre, s'ils n'eussent été retenus par la voix de leurs maîtres. Corbett les suivit, alla joindre Pickersgill, et s'entretint avec lui à voix basse. Stewart s'approcha du côté sous le vent, pour voir si la barque qui les avait amenés y était encore; mais il y avait long-temps qu'elle était repartie pour retourner à l'autre yacht, en vertu d'un ordre supposé de lord Beauprey, qui avait été transmis à l'équipage par Adams.

Miss Ossulton avait reconnu la voix de son frère, mais elle n'était pas sortie de la cabine des dames, voulant se tenir sur son quant à soi; d'ailleurs, elle ne savait trop comment allaient les choses, Phœbé l'ayant informée que lord Beauprey et M. Stewart se trouvaient seuls à bord avec les contrebandiers.

Après un certain temps, Pickersgill et Corbett descendirent dans leur cabine, quittèrent leurs vêtements d'emprunt, reprirent les leurs et revinrent ensuite continuer leur promenade sur le pont.

Pendant ce temps la nuit était arrivée, le vent s'était levé, le cutter suivait la côte, et l'on avait en vue à babord le cap des Aiguilles. La conversation, entre mistriss Lascelles, Cécilia et son père, fut assez longue. Lorsqu'elles lui eurent donné tous les détails convenables, et qu'elles lui eurent rendu compte de la conduite de Pickersgill, lord Beauprey ne put s'empêcher d'avouer qu'en allant attaquer le contrebandier, il avait donné lieu à des représailles; que Pickersgill avait montré, sur tous les points, beaucoup de modération, et qu'après tout, s'il n'eût pris possession du yacht, il aurait pu arriver quelque accident à ce navire, puisqu'il ne s'y trouvait que trois hommes pour le gouverner. Il rit beaucoup de l'apprentissage de contrebande qu'on avait fait faire à sa sœur, et de la frayeur qu'elle avait eue; et encore plus, du tour joué à ses quatre amis, en les envoyant à Cherbourg en costume de contrebandiers. Il sut gré à Pickersgill de l'intention qu'il avait

eue de laisser le yacht dans le port de Cowes, du soin qu'il avait pris que rien ne fût détérioré à bord du yacht, et surtout de sa conduite toujours respectueuse et attentive à l'égard des trois dames. Ces procédés lui inspirèrent quelque reconnaissance, et la reconnaissance amène toujours la bienveillance à sa suite.

— Mais qui peut-il être? demanda mistriss Lascelles. — Il m'a dit que le nom de Pickersgill n'était qu'un nom emprunté, et il a ajouté confidentiellement qu'il était de bonne famille.

— Confidentiellement ! ma chère mistriss Lascelles, dit lord Beauprey.

— Sans doute, milord. — Nous sommes toutes deux ses confidentes. N'est-il pas vrai, Cécilia ?

— Sur mon honneur, mistriss Lascelles, ce contrebandier paraît avoir fait sur vous une impression que bien des gens ont cherché vainement à produire.

Mistriss Lascelles ne répondit pas à cette remarque. — Milord, dit-elle, c'est à vous qu'il appartient d'en décider; mais vous nous obligerez toutes deux si vous le traitez comme il nous a traitées, c'est-à-dire avec égards et bonté.

— Et pourquoi supposeriez-vous que je veuille agir autrement? répondit Sa Seigneurie. — Non-seulement j'ai dessein de le traiter comme vous le désirez, mais il est de mon intérêt de le faire. — Ne peut-il pas, si bon lui semble, nous emmener tous en France cette nuit? N'a-t-il pas la possession de ce navire?

— Sans doute, dit Cécilia, mais nous nous flattons que nous en avons le commandement. — Le ferons-nous prier de descendre, papa?

— Sonnez Maddox, ma chère. — Maddox, allez dire à M. Pickersgill, qui est sur le pont, que je désire lui parler, et que je lui serai obligé de descendre dans la cabine.

— A qui, milord? demanda Maddox. — Quoi! à lui!

— Oui, à lui, répondit Cécilia.

— Et faut-il que je l'appelle encore milord, miss Cécilia?

— Vous pouvez l'appeler comme il vous plaira, Maddox; mais songez pourtant qu'il est encore en possession du yacht.

— En ce cas, avec la permission de milord, je prendrai le parti le plus sûr.

Maddox exécuta l'ordre qu'il avait reçu, et quelques instants après Pickersgill entra dans

la cabine. Les deux dames firent un mouvement de surprise en le voyant. Comme nous l'avons déjà dit, il avait repris son costume ordinaire, mais ce costume était soigné et annonçait même quelque recherche. Il avait le cou découvert et entouré d'une cravate de soie noire à nœud lâche. En un mot, il offrait en toute sa personne le beau idéal d'un marin.

— Vous désirez me parler, milord? dit-il en saluant lord Beauprey.

— Oui, monsieur; je sens que vous avez eu à vous plaindre de moi, et vous avez agi en ennemi généreux. Je vous remercie de tous les égards que vous avez eus pour ces dames, et je vous assure que je n'ai aucun ressentiment de tout ce qui s'est passé.

— Milord, je suis très-charmé de vous entendre parler ainsi. J'espère seulement qu'à l'avenir vous ne songerez plus à attaquer un pauvre contrebandier, qui mène une vie pleine de dangers et de privations, peut-être pour se procurer du pain à lui-même et à sa famille. J'avais annoncé à ces dames mon intention de laisser cette nuit votre yacht à l'ancre dans le port de Cowes, et de les déposer elles-mêmes

en lieu sûr. Votre arrivée imprévue me dispense de ce dernier soin. Il ne me manque, avant de vous remettre en possession de votre navire, que l'assurance positive qu'il me sera permis ainsi qu'à tout mon équipage de le quitter sans obstacle, quand nous aurons jeté l'ancre.

— Je vous en donne ma parole, M. Pickersgill, et je vous fais en outre mes remerciements.
— J'espère aussi que vous me permettrez de reconnaître d'une autre manière....

— Milord, ne parlons pas de cela.

— Dans tous les cas, M. Pickersgill, si je puis jamais vous rendre service, vous pouvez vous adresser à moi.

Pickersgill ne répondit rien.

— Ne doutez pas, monsieur Pickersgill...

— Pickersgill! comme ce nom m'est odieux!
— Je vous demande pardon, milord, ajouta-t-il après un instant de réflexion; il est possible que j'aie besoin de recourir à votre protection pour quelques-uns de mes malheureux compagnons.

— Et pas pour vous-même? dit mistriss Lascelles.

— Non, madame. — Je ne suis plus contrebandier.

— J'ai tant de plaisir à vous entendre annoncer cette résolution, dit Cécilia, qu'il faut que je vous serre la main.

— Et moi aussi, dit mistriss Lascelles.

— Et moi aussi, dit lord Beauprey en se levant.

Pickersgill passa le revers de sa main sur ses yeux, et sortit de la cabine.

— Je suis si heureuse! s'écria mistriss Lascelles en portant son mouchoir à ses yeux.

— C'est un homme comme j'en ai peu vu, dit lord Beauprey. Montons sur le pont.

— Vous n'avez pas encore vu ma tante, papa?

— Vous avez raison, Cécilia, je vais aller la voir, et je vous rejoindrai.

Les dames montèrent sur le pont. Cécilia alla trouver M. Stewart, et lui fit le récit de tout ce qui s'était passé. Mistriss Lascelles était assise sur le gaillard d'arrière, près du couronnement, sa jolie joue appuyée sur une main qui n'était pas moins jolie.

— Mistriss Lascelles, lui dit Pickersgill, avant

que nous nous séparions, permettez-moi de vous dire que c'est *vous* qui m'avez déterminé à quitter ma profession.

— Moi, monsieur Pickersgill ! et pourquoi ?

— Parce que vous m'avez dit que vous la désapprouviez.

Mistriss Lascelles sentit toute la force de ce compliment.

— Vous disiez tout à l'heure que le nom de Pickersgill vous était odieux. — Pourquoi donc le portez-vous ?

— C'est mon nom de contrebande.

— Mais à présent que vous avez renoncé à la contrebande, quel nom devons-nous vous donner ?

— Je ne puis le reprendre avant d'avoir quitté ce navire, et fait mes adieux à tous mes compagnons, et alors je serai loin de vous, mistriss Lascelles.

— Mais je suis curieuse de savoir votre nom, et vous savez ce que c'est que la curiosité d'une femme. — Il faut que vous veniez me voir quelque jour et que vous me l'appreniez. Voici mon adresse.

Pickersgill reçut la carte qu'elle lui présen-

tait, et la salua avec respect. Lord Beauprey arriva sur le pont en ce moment, et mistriss Lascelles alla le joindre.

Le yacht doublait alors le cap des Aiguilles, et Pickersgill prit le gouvernail. Dès qu'on fut de l'autre côté de la pointe, ils descendirent tous dans la grande cabine, le lord Beauprey ayant engagé Pickersgill à venir prendre une collation et un verre de vin avec eux avant de les quitter. M. Stewart, qui avait appris de Cécilia tout ce qui était arrivé, eut des attentions particulières pour Pickersgill, et trouva l'occasion de l'assurer qu'il regrettait beaucoup d'avoir dit ou fait la moindre chose qui pût lui être désagréable. Chacun recouvra donc sa bonne humeur, et tout fut gaîté et harmonie. Cependant miss Ossulton maintint sa résolution de ne pas reparaître dans la cabine tant qu'il y aurait un contrebandier à bord du yacht. A dix heures du soir on jeta l'ancre. Pickersgill prit congé de la compagnie, et descendit dans sa barque avec tous ses hommes, laissant lord Beauprey en possession de son yacht, quoiqu'il lui manquât un équipage. Maddox reprit son ton ordinaire, et le cuisinier fit brandir son

couteau, en jurant qu'il voudrait bien voir un contrebandier oser encore lui ordonner de préparer des côtelettes *aux ombres chinoises*.

Le yacht était à Cowes depuis trois jours quand lord Beauprey reçut une lettre de Pickersgill, qui lui apprenait que son cutter avait été capturé, que les hommes de son équipage qui s'y trouvaient avaient été mis en prison, et qu'ils seraient probablement condamnés, puisque les quatre amis de Sa Seigneurie déposeraient qu'ils avaient vu jeter à la mer les tonneaux d'eau-de-vie, à moins que lord Beauprey ne trouvât quelque moyen de les sauver.

Lord Beauprey parla à ses amis, paya le montant des cautionnements qui avaient été exigés, et Morrison et ses compagnons furent remis en liberté, faute de témoins.

Deux ans s'étaient écoulés depuis ces événements, et Cécilia, en deuil de sa tante, était assise devant une table, occupée à broder, quand l'intendant de son père lui apporta une lettre. Elle était de son amie, mistriss Lascelles, qui lui annonçait qu'elle venait d'épouser en secondes noces un M. Davenant; qu'ils allaient faire une excursion sur le continent, et

qu'elle prendrait cette occasion pour lui faire une courte visite en passant par Londres.

Quelques jours après, M. et mistriss Davenant arrivèrent, et celle-ci dit à son amie, en lui présentant son mari :

— Regardez bien Davenant, Cécilia, et dites-moi si vous ne l'avez jamais vu.

Cécilia le regarda avec attention. — Oui, vraiment, je l'ai déjà vu, s'écria-t-elle en lui offrant la main, et je suis bien charmée de le revoir.

Elle avait reconnu en M. Davenant son ancienne connaissance, — le contrebandier Jack Pickersgill, — le capitaine de l'*Enfant du Bonheur*.

FIN DES TROIS CUTTERS.

CLAIR-DE-LUNE.

CLAIR-DE-LUNE.

Ceux qui ont voyagé dans nos possessions des Indes-Occidentales ont dû souvent s'amuser de l'humeur facétieuse et rusée de certains nègres, humeur que la nature a douée de plus d'intelligence que la généralité de cette race,

qui se manifeste surtout quand leur maître a aussi le même caractère. Le serviteur noir semble alors un miroir qui réfléchit les bizarreries du maître blanc, et quand le premier a bien étudié les singularités du second, il sait jusqu'à quel point il peut se permettre des libertés, sans avoir à craindre de châtiment.

J'ai une fois rencontré un de ces échantillons étranges dans un nègre nommé Clair-de Lune, qui servait un homme non moins étrange dans son genre. Celui-ci avait pendant bien des années rempli les fonctions d'inspecteur du havre à Port-Royal, à la Jamaïque ; il s'était retiré avec une pension, et il occupait alors une petite maison à Ryde, dans l'île de Wight. Il se nommait Pétoncle; mais on s'était habitué à l'appeler capitaine Pétoncle, et il conserva ce titre jusqu'à sa mort. C'était un homme gros et gras, — assez semblable à une pétoncle par la forme; — en un mot, sa rotondité était telle qu'il semblait qu'il aurait été plus facile de le rouler d'un endroit à un autre que de le faire marcher. Dans le fait, il n'aimait pas à marcher et il faisait rarement une plus longue promenade que le tour du petit jardin qui était en avant

de sa maison, et dans lequel il avait des roses, des œilllets et des chrysanthèmes, dont il n'était pas peu fier. Il était chauve et la peau de sa tête brillait comme si elle eût été vernissée. Son visage était rubicond, mais les nuances en devenaient plus foncées en approchant du point central, de sorte que le bout de son nez était d'un rouge de feu. Pétoncle avait été autrefois maître d'un bâtiment marchand, et comme il voyageait souvent entre les tropiques, la chaleur du climat lui avait fait contracter une habitude de libations que sa longue résidence à Port-Royal avait rendue incurable. Clair-de-Lune n'avait qu'environ sept ans quand il l'avait acheté trois cents dollars. Il l'avait amené en Angleterre quand il y était revenu, par conséquent l'esclave était devenu libre, mais il était resté au service de son ancien maître, car Clair-de-Lune l'aimait beaucoup, mais il aimait aussi à avoir ses coudées franches, et surtout à caresser la bouteille de rhum du capitaine Pétoncle.

Le premier attachement était une vertu; le second, un penchant de la nature humaine; mais le troisième, aux yeux du vieux Pétoncle,

était un crime de la première noirceur. J'allais le voir assez souvent, car son caractère singulier m'amusait; et comme il sortait rarement, il était toujours charmé de voir quelque ami. Un autre motif de mes visites était que j'allais rarement chez lui sans trouver à me divertir des reparties qu'échangeaient continuellement le maître et le domestique. J'étais alors lieutenant de marine, commandant les gardes-côtes, pour empêcher la contrebande dont l'île de Wight était un entrepôt, et ma station était à environ quatre milles de la demeure de Pétoncle. J'y arrivai un matin, et je le trouvai, suivant son usage, assis dans une petite salle au rez-de-chaussée.

— Eh bien, Pétoncle, mon vieil ami, comment va la santé?

— Pas bien, Bob; pour vous dire la vérité, je suis sur le siége de repentance; faisant pénitence, comme vous le voyez, assis sur mon grand fauteuil. Hier soir, j'étais, comme on dit, entre deux vins, quoique je n'eusse bu que du grog; et ce matin, vous me trouvez à sec. Hier soir je portais plus de voiles que de lest; ce matin ma tête est lourde, et il ne s'y trouve

que du lest, — et tout cela, je le dois à ma bonté d'âme.

— Comment cela ?

— Jack Pipen était venu me voir. Si je l'avais laissé boire tout le grog, il n'aurait pu retrouver son chemin en s'en allant, et j'en ai bu ma part par bonté d'âme. A présent vous voyez que j'en porte la peine. Ma bonté d'âme a été ma perte, Bob. C'est à elle que je dois ma rotondité ; elle a usé toutes les aspérités qui se trouvaient en moi.

— C'est un trait méritoire, Pétoncle, surtout quand on réfléchit combien cette conduite était contraire à votre inclination.

— Sans doute, Bob, sans doute ; je suis le punch au lait de la nature humaine. Que la cheminée vienne seulement à fumer, je pleure : je pleure même quelquefois quand je ris. Toutes les femmes de Port-Royal disaient que j'étais un homme plein de sensibilité. Vous voyez que je ne me borne pas à donner mon argent comme tant d'autres, je donne jusqu'à ma tête, car je l'ai perdue hier soir pour obliger mon prochain. Au surplus, je puis fort bien m'en passer pour une demi-journée.

— Ne parlez pas ainsi, Pétoncle. Vous pourriez vous passer de la partie supérieure; mais que feriez-vous sans bouche?

— Vous avez raison, Bob. Une tête sans bouche serait comme un navire sans écoutilles. — Mais, en parlant de cela, les parois de ma bouche sont à sec comme les bois d'un bâtiment sur le chantier. Qu'en dites-vous? Appellerons-nous Clair-de-Lune?

— Il me semble qu'il fait encore trop grand jour.

— Oh! ce n'est qu'une éclipse, — une éclipse totale, je puis dire. Le fait est que j'ai la tête si lourde qu'elle roule d'une épaule à l'autre, et il faut que je me passe dans le gosier quelque chose qui puisse la soutenir. — Clair-de-Lune! — Clair-de-Lune! venez briller ici, drôle à face noire.

Le nègre était occupé à aiguiser les couteaux; il répondit, mais ne se montra point.

— Comment moi pouvoir briller, Massa, quand vous jamais ne me donnez un morceau de métal brillant blanc ou jaune?

— Ne raisonnez pas, monsieur, et faites-nous voir sur-le-champ votre figure luisante.

— Ma figure n'être pas plus luisante que votre tête sans cheveux, Massa, répondit le nègre sans encore paraître.

— Si ma tête est sans cheveux, c'est que je m'en suis arraché un chaque fois que vous m'avez volé du rhum, et voilà pourquoi il ne m'en reste plus. D'ailleurs, les cheveux sont comme les rats, qui abandonnent un navire quand il devient trop vieux. Et maintenant, Bob, je voudrais savoir combien de temps ce drôle nous fera attendre. Je l'ai acheté, je lai amené ici, je lui ai donné la liberté; mais donnez-lui un pied, et il en aura bientôt pris quatre. — Clair-de-Lune, je sens que je me mets en colère, et que le bout de mon nez en est rouge.

— Moi venir à l'instant, Massa.

Clair-de-Lune aiguisa son dernier couteau, et entra dans l'appartement.

— Vous m'avoir appelé, Massa?

— Et à quoi bon vous appeler, maudit noiraud, puisque vous ne venez pas?

— Vous n'être pas juste, Massa. Vous m'avoir dit bien des fois : Clair-de-Lune, vous faire d'abord une chose, et puis en commencer une autre. — Moi vous avoir obéi. — Avoir

d'abord fini d'aiguiser les couteaux, et puis venir.

— Suffit, suffit. Donnez-nous de l'eau et des verres.

Clair-de-Lune obéit, et s'avança vers la porte en me faisant du coin de l'œil une grimace expressive.

— Eh bien! où allez-vous? M'avez-vous jamais vu boire de l'eau, ou en offrir à un ami?

— Moi ne vous en avoir vu boire qu'une seule fois, mais alors vous être gris, et l'avoir prise pour du grog. Mais vous bien souvent donner de l'eau à un ami.

— Moi, quand? A qui, figure d'ébène?

— Vous m'avoir dit bien souvent, Massa, que l'eau être assez forte pour moi.

— C'est parce que je vous aime, Clair-de-Lune. — Le grog est notre plus grand ennemi.

— Massa Pétoncle être réellement bon chrétien, dit Clair-de-Lune en me regardant; lui aimer son plus grand ennemi.

— Dans tous les cas, je ne crains pas de le voir en face. Ainsi, donnez-nous la bouteille de rhum.

Clair-de-Lune mit la bouteille sur la table.

— Allons, Bob, préparons notre grog. — Eh bien! que signifie cela? il ne reste rien dans la bouteille!

— Avoir été vidée hier soir, Massa.

— Drôle que vous êtes, je puis jurer qu'elle était encore à demi pleine quand j'ai versé mon dernier verre. Je l'ai levée devant la lumière pour voir ce qui restait dans la cale.

— Quand vous être monté dans votre chambre, Massa, plus n'y avoir une seule goutte dans la bouteille; moi en prendre le ciel à témoin.

— Me ferez-vous serment que vous n'avez pas bu ce qui manque dans la bouteille?

— Non, Massa; moi homme d'honneur, — pas vouloir mentir.

— Et comment avez-vous osé boire mon rhum?

— Vous m'avoir dit de le boire, Massa.

— Moi! il fallait donc que je fusse plus que gris. — Mais voyons; répétez-moi ce que je vous ai dit; — répétez-le-moi mot pour mot.

— Bien aisément, Massa. — Quand Massa Piper avoir été parti, vous regarder la bouteille, et dire : Moi boire encore un coup avant

d'aller me coucher. — Moi vous dire alors : Si vous finir la bouteille, Massa, vous plus en état de marcher; et vous me répondre : Vous pouvoir m'aider, Clair-de-Lune, mon brave garçon; car vous toujours m'appeler brave garçon, quand vous avoir besoin de moi. Alors, vous boire un verre de rhum, retomber sur votre fauteuil, fermer un œil et puis l'autre; et moi me verser un verre de rhum parce que vous avoir dit que moi pouvoir vous aider à finir la bouteille; ensuite...

— Je voulais dire que vous pourriez m'aider à marcher, maudit ivrogne. Mais passe pour ce verre. — Continuez.

— N'être pas ma faute, Massa, moi l'avoir compris ainsi. — Ensuite moi penser qu'être temps de vous aller coucher, et pour vous éveiller, moi frapper la bouteille avec le verre, et vous dire : Massa, moi pouvoir vous aider encore, si vous le vouloir; vous me répondre tout en ronflant : Oui, oui; et moi boire le second verre. Alors, moi regarder la bouteille, la voir presque vide, et vous dire : Massa, moi pouvoir la finir, si vous le permettre. Pour cette fois, vous pas répondre, mais votre tête

faire un mouvement de haut en bas, comme pour dire encore : Oui, oui, et moi boire tout le reste. — A présent vous savoir toute l'histoire, Massa, et être la pure vérité.

Je m'aperçus que Pétoncle s'était amusé autant que moi du récit de Clair-de-Lune, cependant il prit un air courroucé.

— Ainsi, monsieur, dit-il, vous avez profité de ma situation pour boire le rhum qui me restait?

— Massa Pétoncle, vous avoir dit tout à l'heure à Massa Farran que vous avoir beaucoup bu hier soir par bonté d'âme pour Massa Piper; moi en avoir fait autant par bonté d'âme pour vous.

— Je vous en ai beaucoup d'obligation; mais il me faut du rhum, et puisque vous avez bu le mien, il faut que vous m'en trouviez. Procurez-vous-en comme vous le pourrez. Je vous donne dix minutes.

— Vous me donner plutôt dix schillings, Massa. Cela valoir mieux.

— Dix schillings! je n'en ai pas un. Il faut que j'attende le jour du paiement du quartier de ma pension, qui sera mercredi prochain;

il ne me reste pas une balle dans ma caisse de munitions. Je vous répète qu'il faut que vous me trouviez du rhum, ou je vous lâcherai une bordée dont vous vous souviendrez longtemps.

— Si vous pas avoir d'argent, Massa, comment moi pouvoir avoir du rhum ? Missy O'Bottom m'avoir dit le dernier quartier, qu'elle pas à moitié contente de n'avoir reçu que la moitié du montant de son mémoire, et qu'elle plus avoir confiance en vous.

— Que le ciel confonde la vieille sorcière ! — Le croiriez-vous, Farran ? Cette mistriss O'Bottom veut jeter le grappin sur moi depuis deux ans. — Elle veut que je devienne le maître du cabaret à l'enseigne de l'*Oison* et de la *Poivrière*, en me chargeant d'elle par-dessus le marché. Je suppose que c'est moi qui serais l'Oison, et qu'elle serait la Poivrière. Mais non, non, nous ne pouvons nous atteler ensemble. — Elle a du trop pour moi, et j'ai du trop pour elle. — Ce serait un éléphant épousant une baleine. — Je lui expliquai tout cela de mon mieux, mais elle se gonfla comme un ballon, et me dit que quand deux personnes étaient

réellement attachées l'une à l'autre, elles ne s'arrêtaient pas à de si légers obstacles.

— Mais il faut que vous lui ayez débité des douceurs, Pétoncle.

— Rien qu'un peu de sucre pour ôter de sa bouche le mauvais goût du long mémoire que j'avais à lui payer. Quant au rôle que l'amour jouait dans cette histoire, elle en était exclusivement chargée. Je ne contredis jamais une femme, parce que c'est une impolitesse; mais, depuis mon explication, la vieille femme s'est fâchée, et elle ne me vendrait pas à crédit une pinte de rhum. — N'est-il pas vrai, Clair-de-Lune?

— Oui, Massa; et quand moi lui faire de beaux discours pour l'engager à se fier à nous, elle me répondre que tout cela n'être rien que du clair de lune. — Mais, Massa, moi essayer encore, savoir par où la prendre. A ces mots, Clair-de-Lune disparut, sans nous expliquer quel était son plan.

— Je suis surpris que vous ne vous soyez jamais marié, Pétoncle, dis-je alors à mon vieil ami.

— Vous ne le seriez pas si vous saviez tout. J'ai

pourtant été une fois — une seule fois — sur le point de faire cette sottise. Et qui croiriez-vous que j'aie voulu épouser? — Une femme de couleur.

— Quoi! une négresse?

— Non, pas même à moitié, seulement pour un quart. C'était ce qu'on appelle dans les Indes-Occidentales une quarteronne. Mais, grâce au ciel, elle me refusa.

— Vous refusa! sur ma foi, Pétoncle, je n'aurais jamais cru que vous pussiez être refusé par une femme de couleur.

— Je le fus pourtant, et je vais vous dire comment cela arriva. Elle avait été femme d'un planteur nommé Guiness, qui lui avait laissé en mourant quatre bonnes maisons à Port-Royal, une plantation et une vingtaine d'esclaves. Il y avait deux ans qu'il était mort, et elle n'en avait pas plus de trente quand je fis sa connaissance. Elle était très-riche, car elle ne dépensait rien, si ce n'est pour sa parure, parce qu'elle aimait à faire valoir ses charmes, et certainement elle en avait, et beaucoup plus qu'on n'en conserve ordinairement à cet âge dans ce pays, ce qui venait peut-être de ce qu'elle

n'avait jamais eu d'enfants. J'avoue cependant que j'étais plus épris de sa fortune que de sa personne. J'allais la voir souvent, je lui faisais la cour, j'en recevais un accueil favorable, et enfin je lui fis la grande proposition. Monsieur Pétoncle, me répondit-elle, il y a deux choses que je n'aime pas en vous : la première est votre nom; si j'accepte votre offre, il faut que vous en changiez.

— Si vous acceptez mon offre, mistriss Guiness, c'est vous qui devrez en changer. Je ne vois pas comment je pourrais changer le mien.

— J'ai pris des informations, monsieur, et j'ai appris qu'un acte du parlement peut vous autoriser à prendre un autre nom.

— Un acte du parlement! m'écriai-je.

— Oui, monsieur; et je paierai cinq cents pièces d'or plutôt que de m'entendre appeler mistriss Pétoncle; — un misérable poisson à coquille! Et elle me regarda en faisant la moue.

— Hum ! dis-je. Et quelle est la seconde chose?

— La seconde chose, monsieur, c'est que vous n'avez pas de cotte d'armes, pas de sceau à votre montre avec la figure d'une bête ou

d'un oiseau. Si donc vous voulez me promettre de changer de nom, et d'acheter le droit d'avoir une cotte d'armes, je prendrai votre demande en considération.

— Ne vous en donnez pas la peine, madame, m'écriai-je en me levant brusquement. Ma réponse sera courte : Je vous verrai pendue auparavant, vous et toute votre génération !

— C'est un dénouement singulier d'une négociation matrimoniale, Pétoncle. — Mais voici Clair-de-Lune.

Le nègre entra et mit sur la table une bouteille.

— Voilà le rhum, Massa.

— A merveille, Clair-de-Lune. A présent, je vous pardonne. Mais comment avez-vous pu l'obtenir ?

— Moi, vous conter toute l'histoire, Massa. Avoir été chez missy O'Bottom, et lui avoir dit : Comment aller votre santé ce matin, Missy ? Massa avoir bonne envie de venir vous voir mais lui pas oser. — Quoi avoir à craindre ? elle dire. — Lui croire que vous en colère, — pas vouloir le voir, — pas l'aimer, — et lui en être

bien fâché, car lui vous aimer beaucoup, beaucoup.

— Pourquoi, diable, lui parler ainsi? s'écria Pétoncle. Je vais encore être tourmenté par cette vieille folle. Je voudrais qu'elle fût amarrée au *Royal-George* en guise de bouée.

— Vous, pas avoir tout entendu, Massa. Moi avoir dit ensuite : — Missy O'Bottom, Massa avoir demandé ce matin une chemise blanche, et moi lui avoir dit n'être pas le jour de chemise blanche, Massa; mais lui avoir voulu en avoir une, et ses pantalons neufs, et son meilleur habit bleu. Moi lui demander : Pourquoi tout cela, Massa? Lui porter sa main à sa tête, pousser un grand soupir, et dire: Moi, craindre que missy O'Bottom pas vouloir m'écouter à présent; moi, pas oser aller la voir. Vous me donner un verre de rhum, Clair-de-Lune, cela me rendre un peu de courage. Moi, aller chercher la bouteille; mais la bouteille être vide, pas rester une seule goutte. Et Massa tomber sur son grand fauteuil, et s'écrier : Moi pas pouvoir y aller; pas en avoir le courage. — Et missy O'Bottom me dire : Pourquoi lui pas envoyer chercher du rhum? Et moi lui répondre :

Massa avoir pas d'argent, sa pension devoir être payée pas avant mercredi. — Eh bien! eh bien! elle dire, moi vous donner une bouteille à crédit, et vous lui faire mes compliments et lui dire que moi à la maison et charmée de le voir. Moi, prendre la bouteille et lui dire : Missy O'Bottom, si Massa pas venir vous voir dès que lui avoir bu une couple de verres de rhum, vous pouvoir me couper la tête. — Et cela être tout, Massa

— Et cela être tout! — Drôle que vous êtes, vous m'avez mis dans un bel embarras. Que faire à présent?

— Buvons d'abord un verre de grog, Pétoncle, lui dis-je, il y a assez long-temps que nous l'attendons, et nous en parlerons ensuite.

— Vous avez du bon sens, Bob; et la vieille femme n'a pas fait une folie en m'envoyant ce rhum. Il faut du courage hollandais, — du courage puisé dans la bouteille, pour aborder une telle carcasse de navire. — Mais balayons les toiles d'araignée qui nous tapissent le gosier, et nous prendrons ensuite un parti. Je crains que cette bouteille de rhum ne me coûte cher. Que croyez-vous que je doive faire, Farran?

— Je crois que le mieux est de laisser faire Clair-de-Lune.

— C'est précisément ce que je pensais. — Entendez-vous, monsieur? Vous m'avez mis dans cet embarras, il faut que vous m'en tiriez.

— Moi entendre fort bien, Massa; mais pas avoir de courage.

— Je vous comprends, visage de suie. — Tenez, buvez cela. — Ce drôle est un vrai péage, Bob ; il lève un droit sur tout ce qui passe.

— Moi avoir dit à missy O'Bottom, Massa, que vous venir la voir quand vous avoir bu une couple de verres de rhum; supposé que vous n'en boirez qu'un, vous pas obligé d'y aller.

— Non, Clair-de-Lune; non. Ne voyez-vous pas que je me suis versé le second ? C'est une mauvaise idée ; il faut en chercher une autre.

— Un verre de rhum ne pouvoir donner qu'une idée, Massa.

— Eh bien, en voici un autre; mais tirez-moi d'embarras, où vous vous y trouverez vous-même, songez-y bien avant de le boire.

— Moi boire d'abord, Massa, et songer

ensuite. — Ah ! bien ! savoir que faire à présent.

En finissant ces mots, il disparut, et Pétoncle et moi nous continuâmes de boire du grog tout en causant, ce qui est toujours agréable pour des marins à quelque heure du jour ou de la nuit que ce puisse être. Au bout d'une dizaine de minutes, Pétoncle l'aperçut dans le jardin. — Que fait donc là ce drôle ? me demanda-t-il.

— Je crois qu'il cueille des fleurs, répondis-je en regardant par la croisée.

— Mes chrysanthèmes ! s'écria Pétoncle. Courez après lui, Bob, et empêchez cette dévastation.

Je courus sur-le-champ dans le jardin, mais Clair-de-Lune en était déjà parti. Une heure s'écoula avant qu'il revint ; et quand il rentra, nous vîmes qu'il avait mis son plus bel habit, et qu'il portait à sa boutonnière un bouquet composé des plus beaux chrysanthèmes de son maître.

— Tout bien aller , Massa, dit-il ; ce dernier verre de grog m'avoir donné une bonne idée.

Vous hors de tout embarras avec missy O'Bottom.

— Voyons, contez-nous cela.

— Vous voir que moi avoir fait une belle toilette, Massa, et pris un beau bouquet.

— Oui, je le vois, drôle, et vous savez pourtant que je ne veux pas qu'on cueille mes fleurs.

— Vous pas songer à cela, Massa. — Eh bien, moi avoir été chez missy O'Bottom, et lui dire : Massa être bien fâché pas pouvoir venir, m'envoyer à sa place. — Elle me dire : Vous, vous asseoir, Massa Clair-de-Lune ; eh bien! quoi dire Massa Pétoncle? — Dire que lui vous aimer beaucoup, missy O'Bottom, et songer toute la journée comment lui pouvoir vous rendre heureuse ; dire que vous être une belle femme, et que votre mari devoir être trop heureux. — Vous attendre un moment, Massa Clair-de-Lune, elle dire; et aller me chercher un verre d'eau-de-vie que moi boire à sa santé. Elle me remercier poliment, et me demander quoi Massa Petoncle avoir dit de plus. Moi lui répondre : Massa Pétoncle dire que lui être bien vieux, plus bon à rien, pas

en état de vous rendre heureuse ; qu'au contraire moi encore jeune, beau garçon, bon serviteur ; que lui bien fâché de me perdre, mais consentir pour l'amour de vous à me céder à vous. Enfin m'avoir ordonné de venir vous trouver, et vous dire que lui m'envoyer pour être votre mari à sa place.

Pétoncle et moi nous éclatâmes de rire.

— Eh bien, que répondit à cela mistriss O'Bottom ?

— Elle s'écrier : Vilain nègre ! dire à votre maître que la première fois que lui venir ici, moi lui briser son crâne sans poil. En même temps elle prendre un balai pour me battre, mais moi prendre la fuite. — Et ainsi, Massa, vous voir que tout aller bien ; et moi avoir la bouche sèche à force d'avoir parlé.

— Tout va bien, dites-vous ? Je n'en sais rien. Je n'avais pas envie de me faire une querelle avec cette vieille femme. — Qu'en pensez-vous, Bob ?

— Je ne vois pas de milieu. Il fallait l'épouser ou avoir une querelle.

— En ce cas tout va bien, puisque me voilà débarrassé d'elle. — Tout le monde ne serait

pas assez heureux pour éviter un mariage en sacrifiant un bouquet et deux verres de grog.

— Trois verres, Massa, dit Clair-de-Lune.

— Soit, trois verres. — Voilà le troisième, et c'est encore bon marché. — Farran, il faut que vous dîniez avec moi. Envoyez le service au diable pour aujourd'hui.

— De tout mon cœur; et je mettrai ma conscience en repos, en me promenant toute la nuit le long de la côte. — Mais regardez cette bouteille, Pétoncle; elle est presque vide, et je suis comme vous; il ne reste rien dans ma cale. C'est un nouvel embarras.

— Et un embarras réel. — Que ferons-nous?

— Je vous le dirai. Mais d'abord qu'avez-vous pour dîner?

— Qu'avons-nous pour dîner, Clair-de-Lune?

— Moi, n'avoir pas encore pensé au dîner. — Quoi vouloir Massa?

— Qu'avons-nous à la maison? C'est le point important.

— Un moment, Massa, moi réfléchir. Nous avoir d'abord un beau morceau de cochon

salé, — ensuite... oui, un beau morceau de cochon salé, — et puis... du cochon salé, — et enfin...

— Et enfin, Bob, je vois que nous n'avons que du cochon salé. Pouvez vous vous en contenter pour votre dîner ?

— Un canard peut-il nager, Pétoncle ?

— Mais nous avoir autre chose, s'écria Clair-de-Lune, avoir des pois secs pour faire un pouding de purée.

— Eh bien, Pétoncle, Clair-de-Lune n'a qu'à mettre ses marmites sur le feu, nous aurons soin de les entretenir, et pendant ce temps il ira à la station, je lui donnerai un billet pour M. Joner, et il nous rapportera une couple de bouteilles.

— Être une superbe pensée, Massa Farran. Moi allumer le feu, partir, et être de retour dans une heure.

— Cela est impossible, Clair-de-Lune. — Voyons quelle heure il est. — Comme le temps passe vite avec vous, Pétoncle? il est déjà quatre heures, et il fera nuit avant six.

— Pas vous en inquiéter, Massa; avoir tou-

jours clair de lune avec moi, dit le nègre en montrant ses dents.

— Il faudra deux heures pour cuire notre cochon, Bob. Ce drôle a passé toute la matinée je ne sais à quoi faire, et il a oublié le dîner.

— Moi toujours occupé à votre service, Massa.

— Eh bien, à présent, Clair-de-Lune, dépêchez-vous. Voici le billet que je viens d'écrire.

Clair-de-Lune prit le billet, en regarda l'adresse comme s'il eût su lire, passa dans la cuisine, et nous le vîmes, quelques minutes après, traverser le jardin pour partir.

— Et maintenant, Pétoncle, puisque voilà Clair-de-Lune parti pour quelque temps, ne me raconterez-vous pas quelqu'une de vos histoires pour passer le temps?

— Je vous dirai, Bob, que je ne suis plus aussi ferré sur ce point que je l'étais autrefois. Je crois qu'à mesure que ma tête est devenue chauve, la transpiration insensible en a fait sortir ma mémoire.

— Oh! il doit y rester encore quelque

chose; il est impossible qu'elle soit tout-à-fait vide.

— Mon verre l'est du moins. Je vais donc le remplir, et puis j'essaierai de vous raconter comment je fis mon premier voyage sur mer.

— C'est précisément ce que je voudrais apprendre.

— Eh bien, vous saurez donc que, comme la plupart des pétoncles, je suis né sur le bord de la mer, à un quart de mille de Douvres, près du rocher de Shakspeare. Mon père était pêcheur par profession et contrebandier par goût. Tout ce qui tombait dans son filet, était poisson. Il n'avait qu'une petite chaumière, et on le supposait aussi pauvre que mauvais pêcheur, car il ne ramenait jamais dans le port que fort peu de poisson; mais il y avait une bonne raison pour cela, et c'était que ses filets étaient rarement mouillés par l'eau de la mer.

Son principal métier était de prendre sur les bâtiments qui descendaient le canal les marchandises qui y avaient été embarquées pour l'exportation, et de les reporter à terre. Vous savez aussi bien que moi qu'il y a certaines marchandises dont l'importation n'est pas per-

mise, même en payant des droits, et quand ces marchandises sont saisies sur des bâtiments contrebandiers, ou trouvées à bord de quelques prises, la douane les fait vendre à charge d'exportation. Or la coutume des bâtiments qui les prenaient à bord pour les exporter était de les faire reporter à terre, quand ils descendaient le canal, et ils employaient pour ce service des barques de pêcheurs. Mon père était bien connu pour cette besogne, et n'étant pas soupçonné, il réussit toujours. S'il avait été pris une seule fois, il aurait été si bien surveillé ensuite, qu'il ne lui aurait plus été possible de recommencer.

Or, voici de quelle manière il s'y prenait : il y avait un long égout couvert qui passait à environ cinquante toises de sa chaumière, qui partait de quelques manufactures à quelque distance, et qui s'étendait jusqu'à l'endroit où la mer arrivait à la marée basse. Mon père avait ouvert une tranchée souterraine depuis un cellier de sa chaumière jusqu'à cet égout, de hauteur suffisante pour qu'un homme pût y passer sur ses genoux. Mon père y arrivait avec sa barque quand l'eau était basse; il plaçait

dans de grands sacs les marchandises dont il était chargé, et qui étaient soigneusement enveloppées de toile cirée pour que l'eau et la boue ne pussent les gâter, et il attachait les sacs à une corde dont l'autre bout était dans son cellier. Quand la marée était assez haute pour couvrir l'ouverture de l'égout, il y jetait ses sacs, amarrait sa barque au rivage, et, de retour chez lui, il tirait ces marchandises par le moyen de la corde, et les mettait en sûreté dans son cellier : comprenez-vous ? Mon père n'avait personne pour l'aider que mon frère, qui, quoique encore jeune, puisqu'il n'avait que sept ans de plus que moi, était déjà un vigoureux gaillard. Ma mère lui donnait aussi un coup de main au besoin. Ce fut ainsi que son secret fut bien gardé et qu'il devint riche. Quand il avait mis ses marchandises en sûreté, il allait reprendre sa barque, la reconduisait dans le port, et retournait chez lui avec l'air aussi innocent qu'un agneau.

J'avais alors de huit à neuf ans, et j'accompagnais mon père et mon frère sur la barque, car il fallait quelquefois trois paires de bras pour la manœuvre; et, comme un pot d'étain,

quoique je ne fusse pas bien grand, j'étais fort utile. Il arriva une fois que mon père fut averti qu'un brick étant dans le port de Douvres mettrait à la voile le lendemain, et qu'il avait à bord une grande quantité de dentelles et de soieries qui avaient été achetées à la douane de Douvres, à charge d'exportation, et qu'on voulait reporter à terre pour les envoyer à Londres. L'envoi à Londres ne nous regardait pas, c'était l'affaire de l'agent des contrebandiers, à Douvres; nous n'avions qu'à lui remettre les marchandises, et nous étions payés rubis sur l'ongle. Nous nous rendîmes au port; nous vîmes le brick prêt à mettre à la voile, et nous fîmes force de rames pour sortir avec lui. Dans ce moment-ci, l'agent, petit homme à tête ronde et en habit noir, nous appela, nous dit qu'il avait besoin d'aller à bord d'un bâtiment qui était en rade, et nous demanda si nous voulions l'y conduire. Tout cela n'était qu'une ruse, car il ne voulait qu'aller avec nous à bord du brick, pour prendre ses derniers arrangements, et revenir ensuite dans la barque du pilote. Nous hissâmes notre foc, nous déployâmes notre voile, et nous fûmes bientôt

hors du port; mais la mer était très-houleuse, et il faisait plus de vent que nous ne nous y attendions. Le brick sortit du port ses voiles déployées, et nous amenâmes notre voile pour y prendre des ris. Pendant que mon père et mon frère s'en occupaient, j'étais au gouvernail, et l'agent s'approchant de moi, me demanda quand je ferais un voyage sur mer.—Plus tôt que mon père ne le pense, répondis-je, car j'ai grande envie de voir le monde. Mais ce fut aussi plus tôt que je ne le pensais moi-même, comme vous allez voir.

Dès que le brick fut en rade, nous nous en approchâmes, et ce ne fut pas sans difficulté que mon père et l'agent montèrent à bord, car la mer était très-forte et la marée marchait contre le vent. Mon frère et moi nous restâmes sur la barque pour suivre le brick; mais comme mon frère jetait la corde en avant, il se prit la jambe dans le balant et tomba à la mer. On le tira à bord du brick, et je restai seul sur la barque. Ce n'était pas un très-grand inconvénient, car, ayant le vent arrière, je pouvais aisément suivre le brick à l'aide de ma voile. Je pus donc me maintenir dans les eaux de ce

bâtiment, faisant environ cinq milles par heure, tandis que mon père était à bord, arrangeant les marchandises en paquets qui pussent passer par l'égout.

Le canal était rempli de navires de toute espèce, que les vents d'ouest y avaient retenus depuis long-temps. J'avais suivi le brick environ une heure, quand je vis l'agent descendre dans la barque du pilote, qui se dirigea vers la terre, et j'espérai que mon père serait bientôt prêt; cependant le vent tourna vers le sud, il tomba une pluie fine, un brouillard survint, et il devint si épais, qu'à peine pouvais-je voir le brick. Mes bras étaient fatigués d'avoir tenu si long-temps le gouvernail, cependant je ne pouvais le quitter. La pluie augmenta, le brouillard s'épaissit encore, je ne voyais pas à une toise au-delà de ma barque, et ce n'était que par moment que j'apercevais devant moi une masse noire qui me semblait être le brick, et vers laquelle je continuais à me diriger. Je commençais pourtant à être aussi effrayé que fatigué, et la faim et la soif se faisaient sentir.

Après avoir passé ainsi près d'une heure, le brouillard commença à se dissiper, et je vis en

face de moi, à peu de distance, ce qui me parut la poupe du brick. Mon cœur bondit de joie; j'espérai que mon père allait descendre, qu'il me donnerait des éloges pour avoir si bien gouverné la barque, et, ce qui me pressait encore davantage, que j'aurais à manger et à boire. Mais non, le bâtiment continua à avancer dans le canal, et je le suivis encore plus d'une heure. Le vent vint à fraîchir, et il me restait à peine assez de forces pour continuer à gouverner la barque. Le temps s'éclaircit; je pus voir bien distinctement le navire que je suivais, et je reconnus que ce n'était pas le brick. Je ne savais plus que faire, et je fis ce qu'aurait probablement fait tout enfant de neuf ans qui se serait trouvé à ma place, — je me mis à pleurer, tenant pourtant encore la barre du gouvernail. Enfin, complétement épuisé, je fus obligé de la lâcher, et je restai comme un ourson jeté à l'eau dans un tonneau de blanchisseuse. Je regardai de tous côtés, et je ne vis aucun navire dans les environs; celui que j'avais pris pour le brick m'avait déjà laissé d'environ deux milles en arrière. Le vent venait du sud-est, et était très-violent; les vagues se sou-

levaient; les mouettes, en voltigeant autour de ma barque, semblaient m'annoncer une tempête par leurs cris, et avaient l'air de me dire : Que diable faites-vous-là !

Heureusement la barque était bonne et légère comme un bouchon de liége, de sorte qu'elle ne prit que fort peu d'eau, quoiqu'elle eût un tel roulis que j'étais obligé d'entourer le mât de mes deux bras; d'ailleurs, le bâton de foc, plongeant dans l'eau à l'avant, la maintenait vent arrière, et produisait le même effet qu'une ancre flottante. La nuit survint, et ne pouvant plus rien voir, je m'étendis sur les planches et je m'endormis.

Il faisait jour quand je m'éveillai; je me levai et je regardai autour de moi. Le vent soufflait avec encore plus de force que la veille. Quelques vaisseaux voguaient vent arrière à une certaine distance; mais ils ne me virent pas, ou ils s'inquiétèrent peu de moi; je passai fort tristement toute cette journée; mes larmes coulaient le long de mes joues, et j'étais presque aveuglé par l'eau salée que les vagues faisaient pleuvoir sur moi. Je répétai toutes les prières que je savais, et elles n'étaient pas très

nombreuses. La pluie tombait par torrents, j'étais percé jusqu'aux os, frissonnant de froid et mourant de faim et de soif. Je m'endormis encore aux approches de la nuit, et ce fut, je crois, d'épuisement. Le jour parut; le soleil brillait, le vent s'était modéré, je repris quelque courage, mais j'étais cruellement tourmenté par la soif et la faim, et si faible que je pouvais à peine me soutenir sur mes jambes. Je me levais pourtant de temps en temps pour regarder autour de moi, et ensuite je retombais sur les planches de la barque.

Vers midi je vis un grand navire qui venait directement vers moi; cette vue me rendit l'espérance et les forces. Je me levai et j'agitai long-temps mon chapeau en l'air. Enfin, je vis qu'on m'avait aperçu. Les vagues étaient encore fortes, mais le vent était tombé. Le vaisseau s'approcha de manière à mettre ma barque sous son écoute. On ne pouvait mettre une barque en mer, mais la mer poussait le vaisseau sur la barque, et un choc était inévitable. Des marins, placés sur les porte-haubans, me jetèrent des cordes. Je savais que c'était ma seule ressource, et j'eus le bonheur

d'en saisir une. Au même instant une vague poussa le vaisseau sur la barque, elle fut brisée et coula à fond; mais je me tenais fermement accroché à la corde; on la tira, deux marins me prirent par la nuque du cou, et me placèrent sur le pont du vaisseau, ou je me trouvai enfin en sûreté.

— Sur ma foi, Pétoncle, c'est l'avoir échappé belle.

— Quand on m'eut donné quelque chose à manger, ce qui était alors le plus pressant, j'appris que c'était un bâtiment de la compagnie des Indes-Orientales, qui était sorti de la Tamise, et qui descendait le canal. Il n'était pas possible qu'on me renvoyât à terre, et l'on ne rencontra ni barque ni bâtiment pour m'y reconduire. Tous les passagers, et surtout les dames, eurent mille bontés pour moi, et, comme il n'y avait pas de remède, je fis ainsi mon premier voyage aux Indes-Orientales.

— Et votre père et votre frère ?

— Quand je les revis, ce qui n'arriva que six ans après, j'appris qu'ils s'étaient trouvés à peu près dans la même situation que moi. Ils avaient perdu leur barque; le temps était si mauvais

qu'ils ne purent trouver aucun moyen de retourner à terre, et ne pouvant mieux faire, ils firent leur premier voyage aux Indes-Occidentales, où le brick se rendait. Ce fut ainsi qu'arriva la dispersion de toute la famille; — le père et son fils aîné étant allés à l'ouest, — le fils cadet à l'est, — la barque au fond de la mer, — et ma mère, après avoir attendu patiemment deux ou trois mois, supposant que nous avions péri tous trois, s'en alla, Dieu sait où, avec un soldat. Telle est l'histoire de mon premier voyage sur mer, Farran. Mais à présent je voudrais que Clair-de-Lune revînt, et il en est temps, car le crépuscule est arrivé.

Clair-de-Lune se fit pourtant attendre encore quelque temps; la nuit tomba, nous allumâmes des chandelles, et nous l'attendions avec impatience, car notre bouteille était finie depuis long-temps, et nous avions envie de dîner. Enfin nous entendîmes plusieurs personnes parler à la porte du jardin, et un moment après Clair-de-Lune arriva. Il apportait les deux bouteilles de rhum que je l'avais envoyé chercher, et il les mit sur la table avec un sourire singulier. Il courut sur-le-champ à

la cuisine, et, au bout de quelques minutes, le cochon salé et le pouding de purée de pois furent sur la table. Nous dînâmes de bon appétit, et nous étions presque à la fin de notre première bouteille, quand, entre dix et onze heures, nous entendîmes quelque bruit à la porte du jardin. Clair-de-Lune sortit, alla ouvrir la porte, et une minute après, il rentra, apportant dans ses bras un petit baril d'eau-de-vie. Il le mit par terre devant nous, sortit encore, et en apporta un second.

— Que diable signifie cela? demanda Pétoncle.

Clair-de-Lune ne répondit rien, et sortant de nouveau, il apporta successivement quatre autres barils semblables aux deux premiers. Il s'assit alors sur un des barils en poussant de tels éclats de rire qu'il fut obligé de se tenir les côtés, pendant que Pétoncle et moi nous étions muets d'étonnement.

— Mais d'où diable cela te vient-il? demanda enfin Pétoncle, se levant de son fauteuil pour la première fois depuis que j'étais arrivé.

— Moi, vous le dire, Massa; — vous voir que moi meilleur ami que missy O'Bottom.

Maintenant que vous avoir grande abondance, pas gronder Clair-de-Lune si lui en prend quelquefois une petite goutte. — Moi vous faire présent de tout cela, Massa Pétoncle.

Ma curiosité fut piquée, et je pressai Clair-de-Lune de nous expliquer cette énigme.

— Moi tout vous conter, Massa. — Quand moi revenir avec les deux bouteilles, moi rencontrer grand nombre d'hommes avec des tonneaux. Eux crier : Damnation ! Quoi vous faire ici ? D'où vous venir ? — Moi venir de la station des douanes; avoir été chercher pour Massa ces deux bouteilles de rhum. — Et où être votre Massa ? — Dans sa maison à Ryde. — Eux alors s'imaginer que vous être mon Massa, Massa Farran, et s'écrier : Oui, oui, et vous croire pouvoir nous vendre, mais nous vous rouer de coups, et vous laisser pour mort. — Et pourquoi cela ? Massa aimer l'eau-de-vie, pourquoi vous pas lui en donner un baril de temps en temps, alors lui jamais rien dire, si ce n'être pour la frime, de temps à autre, à cause de l'amirauté ? — Vous en être bien sûr ? — Très sûr, Massa pas dire un seul mot. Alors eux parler ensemble, et enfin se retournant

vers moi, un d'eux me dire : — Vous nous montrer la maison de votre Massa ?—Moi bien vouloir. Et deux d'entre eux venir avec moi jusqu'à la porte. Moi, leur dire : Être ici la maison de Massa à Ryde, et tenez, les chandelles être allumées, vous pouvoir le voir par la fenêtre. Moi leur montrer Massa Pétoncle, mais eux regarder Massa Farran. — Fort bien, fort bien, eux dire ; dans trois ou quatre heures nous apporter six barils d'eau-de-vie à cette porte, et vous dire à votre Massa que chaque fois que nous débarquer une cargaison, nous lui en apporter autant. Eux s'en aller, et eux avoir tenu leur promesse.

— Morbleu! m'écriai-je, vous m'avez compromis, drôle que vous êtes! Si cela se découvre, je perdrai ma place.

— Vous pas compromis du tout, Massa. Être les contrebandiers qui avoir fait une petite méprise. Moi pas avoir prononcé votre nom. Si vous traduit devant une cour martiale, moi rendre témoignage en votre faveur.

— Mais qu'allez-vous faire de ces barils, Pétoncle?

— Ce que je vais en faire, Bob! — Sur ma

foi! c'est un présent, — un fort joli présent. — Mais soyez tranquille; je ne les garderai pas, je vous en donne ma parole, — j'aurai un passe-avant pour leur contenu.

— A la bonne heure! à cette condition, je ne vous dénoncerai pas.

Je savais fort bien qu'en disant qu'il ne garderait pas ces barils, il voulait dire qu'il aurait soin de les vider; et je n'ignorais pas par où passerait la liqueur qu'ils contenaient.

— Quoi moi faire, Massa? demanda Clair-de-Lune d'un air grave; moi porter les barils à la douane ce soir ou demain matin?

—Nous en parlerons demain, Clair-de-Lune, répondit Pétoncle; quant à présent, mettez-les hors de vue.

Je ne voulus pas pousser plus loin mes enquêtes; mais j'appris par la suite que les contrebandiers, toujours dans la même erreur, étaient fidèles à leur parole. Ils déposaient exactement six barils dans le petit jardin de Pétoncle chaque fois qu'ils débarquaient une cargaison sans avoir été découverts, ce qui leur arrivait souvent, en dépit de toute notre surveillance. Ce que je gagnai à cette affaire fut

de pouvoir, avec le temps, m'assurer que sur dix cargaisons d'eau-de-vie nous ne réussissions qu'à en saisir une.

Environ six semaines après cette aventure, me trouvant un matin chez le vieux Pétoncle, il me dit fort tranquillement : Je ne serais pas surpris que, malgré tous vos efforts, Bob, les contrebandiers eussent débarqué une cargaison hier soir. La nuit était-elle fort obscure?

— Non; et si une cargaison a été débarquée, répondis-je en regardant le négre, qui souriait malignement, je suis sûr qu'il y a eu Clair-de-Lune.

FIN.

CHAPITRE XV.

LA MÉPRISE.

Le *Vengeur* se dirigeait vers le nord en faisant force de voiles. Il avait laissé bien loin derrière lui ceux qui le poursuivaient, et l'on n'apercevait pas un point noir à l'horizon, quand Fran-

cisco, qui partageait de nouveau la cabine du capitaine, monta sur le pont le surlendemain matin. Malgré les instances de Caïn, Francisco avait refusé de prendre aucune part au commandement du schooner, s'y regardant comme passager, ou comme prisonnier sur parole. Il n'était sur le tillac que depuis quelques minutes quand il reconnut les deux pêcheurs appartenant à l'établissement de don Cumanos, et qui étaient à converser ensemble sur l'avant du schooner. Il avait tout-à-fait oublié qu'ils avaient été pris par les pirates, et il alla les trouver. Ils furent très-surpris de le voir, et il leur apprit tout ce qui s'était passé. Ils lui racontèrent à leur tour ce qui leur était arrivé, et lui montrèrent leurs pouces, que les pirates avaient serrés dans des écrous pour obtenir d'eux les informations qu'ils voulaient avoir. Ils n'étaient pas encore guéris, et le récit de ce qu'ils avaient souffert fit frémir Francisco. Il les consola en leur promettant qu'ils ne tarderaient pas à être remis en liberté, et qu'ils pourraient aller rejoindre leur ancien maître.

Comme Francisco retournait vers l'arrière, il trouva Hawkhurst sur le pont. Leurs yeux se rencontrèrent et se lancèrent un éclair de haine.

Hawkhurst avait perdu beaucoup de sang, ce qui l'avait rendu pâle, et il était évident qu'il souffrait encore de sa blessure. Mais il avait appris la réconciliation du capitaine avec Francisco; il savait aussi de quelle manière le capitaine avait évité un combat avec l'*Entreprise*, et quelque chose lui disait que quelque grand changement se préparait à bord du schooner. Tout souffrant qu'il était, il avait résolu de voir par lui-même ce qui se passait, de surveiller de près Caïn et Francisco, ayant voué une haine mortelle à l'un et à l'autre, et de chercher une occasion favorable pour se venger. A présent, ils étaient trop puissants pour qu'il pût les attaquer ouvertement, mais il se flattait que le moment de son triomphe n'était pas éloigné.

Francisco passa à côté d'Hawkhurst sans lui parler.

— Vous êtes en liberté, à ce que je vois, lui dit le premier lieutenant en ricanant.

— Dans tous les cas, répondit Francisco avec hauteur, si je suis libre et si je vis encore, ce n'est pas à vous que j'en suis redevable.

— Non certainement, répliqua Hawkhurst;

mais je crois que c'est à vous que je suis redevable de la balle que j'ai reçue dans l'épaule?

— Vous ne vous trompez pas, dit Francisco avec le plus grand sang-froid.

— Comptez bien que c'est une dette que je vous paierai avec les intérêts.

— Je n'en doute nullement, si cela est jamais en votre pouvoir, mais je ne vous crains pas.

Tandis que Francisco lui faisait cette réponse, le capitaine montait sur le pont. Hawkhurst se détourna et s'avança vers la proue.

— Cet homme médite des projets sinistres, Francisco, dit le capitaine à demi-voix, il faut le surveiller de près, mais je sais à peine à qui me fier. Il cherche à gagner les hommes de mon équipage, et il y a déjà quelque temps qu'il fait cette manœuvre. Ce n'est pas que j'y attache une grande importance, pourvu qu'il veuille se tenir tranquille encore un certain temps. Je consens alors qu'il prenne le commandement de ce schooner; mais s'il essaie d'y arriver trop tôt....

— Je sais à qui vous pouvez vous fier, dit Francisco, descendons dans votre cabine.

Lorsqu'ils y furent, Francisco fit venir Pompée, le Krouman, et lui donna ses instructions en présence du capitaine.

La nuit suivante, Hawkhurst, à la surprise générale de tout l'équipage, fit son quart sur le pont; il continua de même par la suite, et, malgré la fatigue qui en résultait, sa blessure paraissait se guérir rapidement.

Plusieurs jours se passèrent sans aucun événement remarquable, et le schooner continua à s'avancer vers le nord. Personne ne savait quelles étaient les intentions du capitaine : Francisco seul les connaissait.

— Nous commençons à être à court d'eau, monsieur, lui dit Hawkhurst un matin; et je ne sais s'il en reste assez pour arriver où nous allons.

— Pour combien de jours de ration entière en reste-t-il?

— Tout au plus pour douze jours.

— En ce cas, il faut nous réduire à demi-ration.

— L'équipage désire savoir où nous allons, monsieur.

— Vous a-t-on chargé de me le demander?

— Pas précisément, mais je désire moi-même le savoir, monsieur, répondit Hawkhurst d'un ton insolent.

— Faites assembler tout l'équipage sur le pont, dit Caïn ; et comme vous en faites partie, vous apprendrez en même temps que tous les autres ce que vous désirez savoir.

L'équipage fut bientôt réuni sur l'arrière du schooner, et Caïn y monta.

— Mes amis, dit-il, le premier lieutenant vient de me donner à entendre que vous désirez savoir où nous allons. Je vous dirai donc qu'ayant à bord un si grand nombre de blessés, et une si grande quantité de butin dans la cale, mon dessein est de gagner l'ancien rendez-vous que nous avions pris autrefois, quand nous naviguions dans cette partie du monde, — les Caïques. Y a-t-il quelque autre question que vous désiriez me faire ?

— Oui, répondit Hawkhurst. Nous désirons savoir quelles sont vos intentions à l'égard de ce jeune homme, — de Francisco. Nous avons perdu des richesses immenses, — neuf de nos hommes ont péri dans l'attaque, — trente ont été blessés et sont encore dans leurs hamacs, — j'ai eu l'épaule percée d'une balle. — C'est

lui qui a été la cause de tout cela, et nous demandons justice.

— Justice! justice! s'écrièrent plusieurs pirates, qui étaient du nombre des partisans du premier lieutenant.

— Vous demandez justice; mes amis; vous l'obtiendrez, dit Caïn. Vous savez tous que j'ai élevé cet enfant comme mon fils, depuis sa première enfance il n'a jamais aimé notre genre de vie; il a souvent demandé à nous quitter, et cette permission lui a toujours été refusée; il m'a attaqué en vertu d'une de nos propres lois, — sang pour sang; il m'a blessé; et je n'en ai conservé aucun ressentiment contre lui, parce que je savais que son accusation était juste. Si j'avais su qu'on allait le laisser sur un banc de sable pour y périr de faim, je ne l'aurais pas permis. Quel crime a-t-il commis? En supposant qu'il en ait commis un, c'est contre moi, et c'est moi seul qui aurais le droit de me plaindre; il a donc été injustement condamné à mort, et vous avez vous-mêmes réclamé contre cette sentence. — Tout cela est-il vrai?

— Oui, oui, oui! cria une grande majorité.

— Eh bien! — il échappe à la mort, comme

par miracle; — un homme lui confie le soin de ses propriétés; — a-t-il commis un crime en les défendant? — Il est ensuite fait prisonnier, et vous demandez justice; vous l'obtiendrez. — En supposant qu'il doive perdre la vie pour ce prétendu crime, vous l'avez déjà condamné à mort injustement; vous l'avez abandonné sur des sables arides pour y subir cette sentence : ne devez-vous donc pas aujourd'hui lui faire grâce? Je vous le demande, mes amis, non seulement comme une justice qu'il a droit d'attendre de vous, mais comme une faveur que vous accorderez à votre capitaine.

— C'est juste! — qu'il vive! — nous y consentons! s'écria la grande majorité de l'équipage.

— Je vous en remercie, mes amis, dit Caïn; et pour vous en prouver ma reconnaissance, dès que nous serons arrivés aux Caïques, la portion qui m'appartient dans le butin qui est à bord sera partagée entre vous.

Cette promesse changea totalement la face des choses; les acclamations en faveur du capitaine furent unanimes, et même ceux des pirates qui avaient été les partisans les plus décidés du premier lieutenant prirent alors parti

pour Caïn. Hawkhurst avait l'air d'un démon.

— Que ceux qui veulent se vendre acceptent vos présents, s'écria-t-il ; quant à moi, je n'en veux point. Il me faut sang pour sang. La vie de ce jeune homme m'appartient, et il la perdra de ma main, je vous en avertis. Empêchez-m'en si vous le pouvez.

Et il fit quelques pas vers le capitaine, le menaçant de son poing fermé.

Le sang monta jusqu'au front de Caïn ; il se redressa un instant de toute la hauteur de sa taille, et saisissant un anspect qui était près de lui, il lui en déchargea un tel coup que Hawkhurst tomba sur le pont.

— Prenez cela pour votre mutinerie ! s'écria Caïn en lui appuyant un pied sur le cou. — Mes amis, j'en appelle à vous. Cet homme est-il digne de vous commander comme mon premier lieutenant ? Mérite-t-il même de vivre ?

— Non, non ! s'écrièrent tous les pirates ; la mort ! la mort !

Francisco s'avança : — Mes amis, leur dit-il, vous venez d'accorder une faveur à votre capitaine, accordez-m'en une autre, — la vie de cet homme. Souvenez-vous combien de fois il vous a conduits à la victoire, et vous a donné

l'exemple de la brovoure. Songez qu'il souffre encore de la blessure qu'il a reçue, et c'est ce qui le rend irritable. — Il ne doit plus vous commander, puisqu'il ne peut plus avoir la confiance de votre capitaine; mais laissez-lui la vie, et bornez-vous à le renvoyer de ce navire.

— J'y consens si vous y consentez, dit Caïn aux pirates; je ne demande pas sa mort.

Les pirates y consentirent. On releva Hawkhurst, et on le conduisit dans sa cabine, où il fut convenu qu'il resterait, gardé par les Kroumans, jusqu'à ce qu'on trouvât une occasion pour le mettre à terre. Le second lieutenant fut nommé à sa place, et le capitaine laissa à l'équipage le choix de celui qui remplacerait le second lieutenant.

Pendant les trois jours qui suivirent cette scène, l'ordre et la tranquillité régnèrent à bord du schooner. Caïn, ayant alors mûri ses plans, fit part à Francisco de ce qu'il avait définitivement résolu de faire, et le présent qu'il avait fait à son équipage de sa part du butin qui était à bord, parut au jeune homme une preuve des bonnes intentions du capitaine. Il s'établit alors entre eux une sorte de cordialité qui n'avait jamais existé auparavant; mais le

pirate ne dit jamais un seul mot ni de la mère de Francisco, ni des événements de sa propre vie. Plus d'une fois Francisco lui fit quelques questions sur ces deux sujets, mais le pirate lui répondait toujours : — Vous saurez tout quelque jour, Francisco, mais pas encore à présent; je craindrais que vous ne me haïssiez trop.

Le *Vengeur* avait alors passé les îles anglaises, et longeait les côtes de Porto-Rico. Dans la soirée du jour où ils aperçurent la pointe méridionale de cette île, le schooner fut surpris par un calme, à environ trois milles du rivage, et le nouveau premier lieutenant proposa d'y envoyer une barque pour y faire de l'eau, à une petite cataracte qu'on avait vue avec le télescope à très peu de distance de la mer. Comme on était sur le point d'en manquer, le capitaine y consentit, et la barque partit remplie de barils vides.

Le hasard voulut que ce calme retînt le *Vengeur* précisément en face de la maison de campagne du gouverneur don Alfarez. Clara avait vu le schooner, et elle avait fait le signal d'usage, en laissant flotter hors de sa croisée le rideau de mousseline blanche; car, de cette distance, un marin même n'aurait pu remarquer

aucune différence entre le *Vengeur* et l'*Entreprise*. Elle se hâta de courir sur le rivage, et entra dans la caverne pour y attendre l'arrivée d'Edouard Templemore. A la nuit tombante, la barque du pirate aborda précisément en face de la caverne, et le second lieutenant sauta à terre. C'était un jeune homme de l'âge et de la taille d'Edouard; Clara le prit pour lui dans l'obscurité, courut à sa rencontre, et ne reconnut son erreur que lorsque le pirate la saisit par le bras.

— Sainte Vierge! qui êtes-vous? s'écria-t-elle en cherchant à se dégager.

— Un homme qui n'est pas fâché de rencontrer une jolie fille, répondit le pirate continuant à la retenir.

— Laissez-moi, misérable! s'écria Clara; savez-vous à qui vous parlez?

— Non, et je m'en inquiète fort peu, répondit le pirate en riant.

— Vous vous en inquiéterez peut-être davantage quand vous saurez que je suis la fille du gouverneur de cette île, dit Clara en le repoussant.

— Oui-dà! De par le ciel! vous avez raison, belle dame; je m'en inquiète beaucoup, car,

dans tous les cas, la fille d'un gouverneur doit valoir une bonne rançon. — Ici, camarades, ici; il me faut un peu d'aide, car elle est vigoureuse comme une jeune mule. Ne songez plus à faire de l'eau, rejetez les barils dans la barque; j'ai fait une prise qui vaut la peine qu'on s'en assure.

Clara poussa de grands cris, mais ce ne fut qu'un seul instant, car on la bâillonna avec un mouchoir. On la porta ensuite dans la barque, qui retourna sur-le-champ au schooner.

Quand le second lieutenant fut de retour à bord, et qu'il eut fait connaître la prise qu'il venait de faire, tout l'équipage fut dans des transports de joie, car personne ne doutait que le gouverneur ne consentît à payer une forte rançon pour obtenir la liberté de sa fille. Caïn ne pouvait ni blâmer le second lieutenant, ni renvoyer Clara à terre; cette conduite aurait été trop différente de celle qu'il avait tenue jusqu'alors, et elle aurait confirmé les soupçons que Hawkhurst avait déjà sourdement cherché à inspirer contre lui, et que le capitaine désirait particulièrement en ce moment réussir à dissiper. Il fit donc conduire Clara dans la cabine, et comme une brise ve-

nait de se lever, il fit hisser la barque sur le schooner, et l'on mit à la voile.

Pendant ce temps, Francisco consolait la malheureuse Clara en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre, et que le capitaine la protégerait ainsi que lui.

La pauvre fille pleura amèrement, et ce ne fut que lorsque Caïn fut descendu dans la cabine, et qu'il eut confirmé toutes les assurances que Francisco lui avait données, qu'elle reprit quelque degré de calme. Mais trouver des amis sur un navire où elle n'attendait que des insultes et des outrages, — car Francisco ne lui avait pas caché qu'elle était entre les mains de pirates, — était du moins une consolation. Le ton de douceur et les attentions de Francisco réussirent enfin à lui rendre quelque tranquillité.

Le lendemain, elle lui avoua le motif qui l'avait conduite sur le rivage, et la méprise qu'elle avait faite en prenant le *Vengeur* pour l'*Entreprise*. Francisco et Caïn lui promirent que, sans attendre la réponse de son père, ils paieraient eux-mêmes sa rançon à l'équipage. Pour détourner ses pensées de sa situation, Francisco lui fit beaucoup de questions sur

Edouard Templemore, et c'était un sujet sur lequel Clara ne se lassait jamais de parler. Aussi Francisco fut-il bientôt instruit de toute l'histoire de leurs amours.

Cependant le *Vengeur* n'arriva pas à son ancien rendez-vous aussitôt qu'il s'y attendait. Quand il fut au nord de Porto-Rico, une frégate anglaise lui donna la chasse, et il fallut prendre la fuite pour lui échapper. Faire voile vent arrière est toujours ce qu'il y a de plus désavantageux pour un schooner, et la chasse continua trois jours, avec un vent frais venant du sud, jusqu'à ce que le *Vengeur* eût passé les îles de Bahama.

Le manque d'eau fit beaucoup souffrir les pirates pendant ce temps, et ils furent encore obligés de réduire la ration. Au bout de trois jours la frégate était encore en vue, quoique le *Vengeur* l'eût laissée bien en arrière quand le vent fut devenu moins fort. Un calme y succéda enfin, et il dura deux jours. Dans la soirée du second jour, la frégate mit ses barques en mer pour attaquer le schooner, qui était alors à environ cinq milles ; mais pendant ce temps, une brise vint du nord; et le *Vengeur*, étant alors au vent, cessa bientôt d'apercevoir son ennemi.

Ce ne fut que le lendemain que Caïn se hasarda à tourner de nouveau la proue de son schooner vers le sud pour se procurer sur une petite île l'eau dont il avait un si pressant besoin. Il s'y en trouvait fort peu, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il put en faire une petite provision.

Les pirates remirent alors à la voile pour les Caïques; mais des vents et des courants contraires retardèrent tellement leur marche, que ce ne fut que trois semaines après avoir été chassés par la frégate qu'ils aperçurent les côtes basses de leur ancien rendez-vous.

Il faut maintenant que nous retournions près d'Edouard Templemore. Nous l'avons laissé à bord de l'*Entreprise* à la hauteur des côtes de l'Amérique méridionale, cherchant le *Vengeur*, qui lui avait si étrangement échappé. Edouard avait examiné toute cette côte; il avait fait le tour de la Trinité, et s'était ensuite dirigé vers les îles sous le vent, dans l'espoir d'y trouver le pirate. Il avait interrogé tous les navires qu'il avait rencontrés, sans pouvoir en obtenir aucune information; enfin il était arrivé à la hauteur de Porto-Rico.

Ce n'était pas le moment de songer à Clara, mais comme il ne se détournait pas de sa route,

il avait suivi les côtes de cette île, et, une heure avant la nuit, il avait mis en panne pour quelques instants, à la hauteur de la pointe méridionale, en face de la maison de campagne du gouverneur. Il avait eu constamment les yeux attachés sur la fenêtre où il s'attendait à voir paraître le signal ordinaire, mais le rideau de la croisée ne changea pas de place; et après avoir attendu jusqu'à ce que la nuit fût tombée, il remit à la voile, désespéré de ce désappointement, et craignant que ses entrevues avec Clara n'eussent été découvertes par don Alfarez. Le fait était pourtant qu'il était arrivé deux jours après l'enlèvement de Clara par les pirates. Il continua à chercher le *Vengeur,* et après avoir passé quinze jours à visiter inutilement toutes les criques et toutes les baies de Saint-Domingue, se trouvant presque à la fin de son eau et de ses provisions, il retourna à Port-Royal, fort mécontent de sa croisière.

Cependant la disparition de Clara avait répandu la consternation à Porto-Rico. Le gouverneur avait interrogé la suivante de sa fille en présence de la duègne et du père Ricardo, et elle avait avoué l'amour de sa maîtresse pour Édouard Templemore. On avait vu le *Vengeur*

à peu de distance de la côte le soir même où Clara avait disparu, et l'on en conclut qu'elle avait été enlevée par le lieutenant anglais. Don Alfarez fit partir sur-le-champ un navire pour la Jamaïque, et écrivit à l'amiral pour se plaindre de cet outrage, et demander qu'on lui renvoyât sa fille.

Ce navire arriva à Port-Royal quelques jours avant l'*Entreprise*, et l'amiral lut avec beaucoup de surprise la dépêche du gouverneur de Porto-Rico. Il lui fit une réponse fort polie, lui promit de faire une enquête sur cette affaire aussitôt que le schooner serait de retour, et de lui envoyer un navire pour lui en faire savoir le résultat.

— Voici une jolie affaire! dit l'amiral à son secrétaire. Je le charge de capturer un pirate, et il capture la fille d'un gouverneur! De par le ciel, M. Templemore, je vous ferai rendre compte de cette conduite!

— Je conviens que cette affaire paraît suspecte, monsieur, dit le secrétaire; mais j'ai peine à croire que cela soit possible. — Après une si courte connaissance!...

— Qui sait, monsieur Hardley? s'écria l'amiral; la connaissance peut être ancienne. — Allez

chercher ses registres de loch, nous les examinerons ensemble.

Les registres de loch de l'*Entreprise* furent soigneusement compulsés, et le mot fatal de Porto-Rico — Porto-Rico se trouvait dans chaque croisière qu'Édouard Templemore avait faite, et même dans les voyages qu'il avait entrepris pour porter des dépêches.

— Cela est assez clair, dit l'amiral. — Peste soit du jeune extravagant ! Ce n'est pas que son mariage avec cette fille soit une affaire qui me concerne ; mais me compromettre de cette manière ! — Dans tous les cas, je le punirai d'avoir désobéi à mes ordres. — Oui, de par le ciel ! je le traduirai devant une cour martiale.

Le secrétaire ne fit aucune réponse ; il savait fort bien que l'amiral n'en ferait rien.

— L'*Entreprise* a jeté l'ancre au point du jour, monsieur, dit le secrétaire le lendemain matin à l'amiral, pendant que celui-ci était à déjeûner.

— Et où est M. Templemore ?

— Il est dans l'antichambre, monsieur, on lui a dit ce dont il est accusé ; il jure qu'il n'est pas coupable ; et je le crois, car cette nouvelle

semble lui avoir fait perdre l'esprit. — Lui dirai-je d'entrer ?

— Un moment ! — Avez-vous examiné son registre de loch ?

— Oui, monsieur. Il paraît qu'il était à la hauteur de Porto-Rico le 19. Mais la lettre du gouverneur dit qu'il s'y est montré le 17, jour de la disparition de sa fille, et qu'il y a reparu le 19. Je lui en ai fait l'observation, et il m'a déclaré sur son honneur qu'il n'avait vu les côtes de Porto-Rico que le 19, comme son registre de loch le constate.

— Qu'il vienne donc, et qu'il se défende lui-même.

Édouard entra, évidemment fort agité.

— Eh bien, monsieur Templemore ! — vous avez fait des vôtres, à ce qu'il paraît. — Que veut dire cela, monsieur ? - où est cette fille, — la fille du gouverneur de Porto-Rico, monsieur ?

— Je ne puis dire où elle est, monsieur, je voudrais le savoir : mais je suis convaincu qu'elle a été enlevée par les pirates.

— Par les pirates ! — pauvre fille ! je la plains sincèrement, — et je vous plains aussi, Édouard.

— Allons, asseyez-vous, et racontez-moi tout ce qui est arrivé.

Édouard connaissait si bien le caractère de l'amiral, qu'il n'hésita pas un instant à lui faire part de tout ce qui s'était passé entre lui et Clara. Il lui expliqua ensuite de quelle manière le *Vengeur* lui avait échappé en trompant le capitaine de la frégate par une ruse aussi hardie qu'adroite, et finit par lui dire qu'il était convaincu que le schooner s'était montré le 17 sur la côte de Porto-Rico; que Clara avait été trompée par la ressemblance parfaite de ce navire avec l'*Entreprise*, et que les pirates, de manière ou d'autre, avaient trouvé le moyen de l'enlever.

Édouard aurait pu être sévèrement réprimandé, mais l'amiral en eut compassion, et par conséquent il ne lui dit rien de ses visites à Porto-Rico. Dès qu'il eut fini de déjeûner, il fit transmettre à un sloop de guerre l'ordre de se préparer à lever l'ancre, et, conformément à ses instructions, les barques de l'escadre portèrent sur-le-champ de l'eau et des vivres à bord de l'*Entreprise*.

— Maintenant, Édouard, dit-il, vous et le *Comus* vous croiserez de conserve pour cher-

cher ce maudit pirate, et j'espère que vous m'en rendrez bon compte, ainsi que de la fille du gouverneur. — Courage, jeune homme; comptez-y bien, l'espoir d'une bonne rançon lui servira de protection contre les pirates.

Dans la soirée du même jour, l'*Entreprise* et le *Comus* mirent à la voile pour leur expédition. Ils touchèrent à Porto-Rico pour envoyer au gouverneur une lettre de l'amiral, et se dirigèrent ensuite vers le nord. Le lendemain matin, ils aperçurent les Caïques précisément à l'instant où le *Vengeur* venait d'en côtoyer les récifs, et s'avançait vers l'étroite entrée qui conduit au centre de ce groupe d'îles.

— Le voilà! s'écria Édouard; le voilà, de par le ciel!

Il fit le signal qui annonce la présence de l'ennemi, et le *Comus* y répondit sur-le-champ.

Second

FIN DU ~~PREMIER~~ VOLUME.